Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

MARCHE : TOUJOURS 20 ANS

DEBOUT MARSEILLE !

BIEGANSKI ET WISNIESKI
Les tricolores du R.C. LENS

LENS AU MICROSCOPE

PHOTO ROBERT LEGROS

NUMERO 11. DECEMBRE 1960 1 NF.

TOUS LES MARDIS
FRANCE FOOTBALL

★

TOUS LES 1er DU MOIS
Football MAGAZINE

★

TOUS LES 15 DU MOIS
Sport & Vie
ET SON
« MAGAZINE DU FOOTBALL »

B PUB

Durée...
Eclat...

PILES MAZDA
CIPEL

N'oubliez pas
que les
PILES MAZDA
LUMIÈRE BLANCHE
éclairent
PLUS BLANC
donc mieux et
PLUS LOIN
... et permettent de réaliser
50% d'économie

NOTRE COUVERTURE :
Bieganski (à gauche), après une longue éclipse, a rejoint son partenaire du R.C. Lens Wisnieski en équipe de France. (Photo Robert Legros.)

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE-FOOTBALL

SOMMAIRE

N° 11 — DECEMBRE 1960

● Marche : toujours 20 ans page 10

● Debout Marseille ! .. page 24

● Les carnets de Jacques de Ryswick.. page 4
● Toute la Coupe d'Europe ..... page 6
● Le décathlonien du football..... page 20
● Marcel Hansenne a découvert un Kopa noir ..... page 21
● Les fortes têtes du football ..... page 28
● « Football-Magazine » en Bulgarie. page 40
● Gardien, ténor et écrivain..... page 43
● Tout le football du monde ..... page 44
● Le référendum de « Football-Magazine » ..... page 46
● Jeux de « F.-M. » ..... page 47

● Les sprinters du football .. page 18

● Lens au microscope page 32

MARCHE ET LE PROFESSIONNALISME

JE crois que vous allez découvrir Roger Marche.

Au fond, nous connaissons mal nos meilleurs footballeurs. Marche se résume trop souvent, même pour les journalistes, en un crâne dégarni, en une énergie farouche et une solitude de vieux sanglier ardennais. Ces clichés sont commodes. Ils servent beaucoup.

Mais ils cachent l'essentiel. Quand on gratte un peu, quand on prend la peine de mettre Marche en confiance et de l'écouter longuement, on s'aperçoit qu'en somme on le connaissait mal.

C'est chaque fois le même étonnement. Robert Jonquet passe aussi, dans notre profession, pour n'avoir pas grand chose à dire. Mais il ne faut pas confondre. Marche et Jonquet savent se taire, ce qui ne signifie pas qu'ils n'ont rien à dire.

On lira donc, dans ce numéro, les confidences de Roger Marche, qui éclairent d'un jour nouveau sa personnalité. Les footballeurs français, même les plus rugueux d'apparence, même les plus timides, ont acquis sur les terrains de jeu et en dehors des terrains, un bagage, des connaissances, un jugement, de la réflexion.

On s'en rend compte quand on veut s'en donner la peine.

L'EXEMPLE de Marche doit d'ailleurs, à son tour, nous faire réfléchir, nous.

Quoi ! Voilà un footballeur qui vit seul, qui s'entraîne seul depuis des années, qui s'occupe de son café toute la semaine et qui ne touche un ballon que le dimanche. Il profite au minimum de la préparation physique, morale, technique des autres joueurs de son équipe. Il est à peine un professionnel du football, au sens où l'on entend généralement ces mots.

Or, Marche est précisément celui qu'on peut donner en exemple à tous nos professionnels. Jamais sans doute dans toute sa carrière il n'a été pris en défaut dans un seul match. Toujours sa forme physique et sa forme morale ont été irréprochables.

Marche est une exception ? Sans doute. Mais une exception qui pèse singulièrement lourd. Le recordman français des sélections n'a retiré aucun bienfait du professionnalisme. Pire : c'est dans la mesure où il lui a tourné le dos qu'il a conservé intactes sa fraîcheur physique et son énergie légendaire.

Ne condamnons pas le professionnalisme pour autant, certes. Mais retenons qu'il a ses limites, voire ses inconvénients. Souvenons-nous de Marche, souvenons-nous de Sedan et répétons ce que nous disait récemment Jean Snella :

« J'ETAIS CENT POUR CENT PARTISAN DU PROFESSIONNALISME AVANT DE VENIR EN SUISSE. J'AI CHANGE EN PARTIE D'OPINION, EN M'APERCEVANT QUE JE POUVAIS DEMANDER AUX FOOTBALLEURS DE GENEVE — QUI ONT TOUS UN METIER ET QUI L'ACCOMPLISSENT SCRUPULEUSEMENT — LES MEMES EFFORTS QUE J'EXIGEAIS DES STEPHANOIS. ALORS, JE ME POSE LA QUESTION. OU BIEN JE N'ETAIS PAS ASSEZ EXIGEANT AVEC LES PROFESSIONNELS FRANÇAIS. OU BIEN LE PROFESSIONNALISME N'A GUERE D'AVANTAGES. »

La question se pose, en effet.

Jacques FERRAN.

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football-Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS. Tél. : TAltbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95
FRANCE, UNION POSTALE : 6 MOIS : 550 FRANCS (5,50 NF.). — 1 AN : 1.000 FRANCS (10 NF.)
ÉTRANGER : 6 MOIS : 700 FRANCS (7 NF.). — 1 AN : 1.300 FRANCS (13 NF.)

Directeur de la publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET. Rédacteur en chef : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI. Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER

LES CARNETS DU MO

VENDREDI 4 NOVEMBRE

A SON TOUR, voici le football espagnol remué par ses échecs internationaux (Wembley et Vienne). Mais le vent de la colère, engendrant celui de la réforme, y souffle plus violemment que chez nous. Ici, un gentil zéphyr de pacotille, qui effleure, sans laisser de marque profonde, et après le passage duquel tout se calme, se rendort.

Là-bas, une tornade se déchaînant au point d'inciter la Fédération espagnole à (essayer de) prendre, tout de suite, le toro par les cornes. Une tempête aux visées constructrices, si je puis dire : stages mensuels pour les sélectionnés nationaux, désormais nantis d'un responsable unique, Benito Diaz.

Salute Benito. Rebonjour vieux camarade, Benito de San Sebastien, Benito des Girondins, Benito de l'équipe d'Espagne, avec laquelle tu as déjà connu des jours de gloire... et de disgrâce. Souviens-toi de Rio, Benito, de ces semaines de Coupe du Monde, vécues ensemble, voilà dix ans, à Corcovado, aux pieds du Christ-Géant. Tes hommes s'appelaient alors Alonso, Gonzalvo, Puchadès, et Zarra, et Gainza et Ramallets.

Ramallets (à gauche) remercie M. Ellis, l'arbitre du match Real-Barcelone (2-2). Mais ne faites aucun rapport avec le penalty qui a sauvé les Catalans...

Rappelle-toi, Benito, cette soirée qui suivit l'effondrement de ton équipe (1-6) devant les Brésiliens de lair, Adémir et Zizinho ? Les sanglots de la mortification secouaient, pliaient en deux ton corps de basset; les larmes de l'amertume inondaient ta face bouc-anée de vieux sorcier guipuzcoan. Tu faisais de cet échec une affaire personnelle, et j'essayai, quant à moi, de te remonter le moral, de mon mieux.

Sorcier du football, il ne s'est jamais défendu de l'être un peu, Benito : cela fait partie de son personnage; il dit, lui, de « sa légende ». Ce qui est certain, c'est qu'il a plus d'un tour dans son sac, le bonhomme. Maintenant, qu'il réussisse à rendre à l'équipe d'Espagne un lustre comparable à celui du Real, ou de Barcelone, c'est une autre histoire. H.H. lui-même (Helenio Herrera) n'y est, naguère, qu'incomplètement parvenu.

Le problème est complexe, crucial; plus encore, sans aucun doute, là-bas que chez nous, avec ces monstres-sacrés que sont les deux super-clubs, aux aspirations dévorantes, engloutissantes; au rayonnement envahissant. Le parfait gentilhomme qu'est don Santiago Bernabeu a beau laisser éclater un noble courroux lorsque le docteur la Fuente, président de la Fédération, prétend que les grandes vedettes du football espagnol, Di Stefano, Gento, Suarez et autres, pensent et jouent avant tout « Real » et « Barcelone », lorsqu'ils portent le maillot de l'équipe d'Espagne : il y a beaucoup de vrai là-dedans...

Et c'est d'ailleurs un état de fait absolument logique, un aboutissement inéluctable. Dans l'état actuel d'évolution, de bouillonnement du football, il ne peut qu'exister incompatibilité, sinon conflit ouvert, entre les clubs-phares, qui **font les frais,** dans tous les sens de l'expression, et les fédérations **qui patronnent,** inébranlables sur leurs prérogatives ancestrales, voire souvent, anachroniques : l'image la plus saisissante de cet anachronisme, ce sont ces confrontations officieuses et épisodiques d'équipes nationales, sans aucun lien entre elles, sans échos ni signification autre que le témoignage platonique de bon voisinage, et qui constituent, aujourd'hui, des réjouissances gratuites, encombrantes et périmées.

Le geste d'autoritarisme, conscient et organisé, de la Fédération espagnole, qui entend soustraire aux grands clubs leurs meilleurs joueurs plusieurs jours par mois aux fins de « stages nationaux », va-t-il débrider l'abcès ou accentuer le malaise ? Le football français suivra les événements en spectateur des premières loges, et... fort intéressé. Bonne chance quand même, Benito !

∴

Je relève ce matin dans l'éditorial de **l'Equipe** l'appréciation d'un confrère suédois à propos de la défaite des tricolores à Stockholm : « La France n'a jamais été un pays de football ».

Je n'approuverai certes pas sans réserve cette assertion, mais elle ne me fait pas non plus bondir. Pour ma part j'ai toujours pensé — et mes camarades de travail en sont témoins, en particulier Max Urbini, auquel j'ai bien souvent, depuis quinze ans, confié cette opinion — que **le Français n'est pas spécialement doué pour le football.** Tout d'abord parce qu'il s'agit d'un jeu éminemment collectif et que le Français, lui, est éminemment individualiste : ce qui ne serait d'ailleurs pas forcément une lacune... si notre football était riche en individualités d'exception !

Dans leur ensemble, le football et les footballeurs français ne possèdent : ni la facilité instinctive des Sud-Américains ni la technique de base solide et fondamentale des Britanniques, ni l'esprit de discipline opiniâtre et appliqué des Allemands, ni le sens artistique du jeu des Hongrois, ni le plein engagement athlétique des Italiens, ni l'opportunisme des Espagnols. Dans sa meilleure expression, notre football constituerait plutôt une synthèse de ces différentes qualités, diversement dosées chez lui, selon les cas, et auxquelles il sait ajouter, à l'occasion, ses atouts propres d'intelligence, d'inspiration, de vivacité.

L'amalgame de tout ceci peut d'ailleurs engendrer un football fort valable. Nous dirons que le nôtre est (assez) bon en tout **sans être exceptionnel en rien.** Hormis ses jours de grâce, où s'épanouissent alors à plein ses atouts naturels d'inspiration, d'ingéniosité, de vivacité dont nous venons de parler, aucune caractéristique particulière ne prédomine en lui, au point de lui conférer une unité de style, une authentique personnalité nationale; ceci est d'ailleurs également explicable par les origines, les tempéraments très divers et le brassage aujourd'hui continu de ses composants, parmi lesquels une large part a toujours été laissée à l'immigration (étrangers ou Français de souche étrangère).

Certaines tendances ont pu se dégager naguère; il y avait par exemple, la manière nordiste, s'inspirant de l'école britannique, dont l'Olympique Lillois puis (surtout) le LOSC d'après-guerre furent les plus fidèles reflets; il y a aujourd'hui le « style rémois », qui a tant influencé nos représentations nationales ces dernières années, mais qui demeure être l'apanage d'une équipe, sans constituer pour autant un style typiquement français... en dépit de très nombreux dons d'imitation suscités par une personnalité d'exception comme Kopa !

Tenons compte, enfin, des conditions de vie françaises, en général plus faciles que celles de bien d'autres pays, et qui, chez beaucoup de jeunes, émoussent l'empressement à tenter le football où les font s'en détacher à partir d'une certain âge, au profit de multiples sollicitations d'ordre divers, y compris d'ailleurs celles qu'offre le domaine sportif, infiniment éclectique chez nous... Tout ce qui précède me conduit, non pas à souscrire entièrement à l'opinion de notre confrère suédois selon lequelle « La France n'a jamais été un pays de football ». Mais bien à admettre qu'elle éprouvera toujours beaucoup de difficultés à devenir « **Un très grand pays du football** ».

DIMANCHE 6 NOVEMBRE

RACING TOUJOURS IMPAVIDE et Reims... tel qu'on aimerait le voir à tous coups. A la 70e minute de ce Reims-Nîmes (5-1) réconfortant pour nos champions de France, intermède pittoresque et... inédit, le le tiens de l'arbitre Lequesne lui-même car depuis la tribune on n'y a vu que du feu.

Donc, sur coup franc contre Nîmes, à une vingtaine de mètres des buts de Roszak, Lequesne, soucieux de ses points de repère, dépose soigneusement son chrono sur le gazon à l'endroit de la faute, et s'en va faire reculer le « mur » nîmois à distance réglementaire. Cette rituelle opération terminée, l'arbitre revient vers le lieu du délit. Il y a là Kopa, Piantoni, Leblond et le ballon, mais... plus de chrono. Lequesne cherche à droite, à gauche, devant, derrière, mais rien à faire, le chromo s'est volatilisé ! Rassemblement des joueurs, palabres, menaces, et finalement, le malin Akesbi fait réapparaître, comme par enchantement l'objet du litige : « Tiens, m'sieu l'arbitre, li v'la ! ». Bon prince, l'arbitre sourit, Piantoni tire le coup franc, qui se transforme en quatrième but rémois, et Lequesne lance vers Akesbi un coup d'œil mifigue mi-raisin qui signifie : « Celui-là, mon vieux, tu ne l'as pas volé ! »

VENDREDI 11 NOVEMBRE

ALLONS BON ! Voilà qu'il me faut revenir en Espagne. Non pas seulement à propos de cette histoire de penalty qui, avant-hier soir, a permis à Barcelone d'ébranler la suprématie du Real en Coupe d'Europe, mais bien parce que rien de tout ce que j'ai écrit voilà une semaine, en début de ces carnets de Novembre, ne tient plus. Ni pour Benito, qui « refuse l'honneur » de reprendre en mains la sélection nationale, ni pour la Fédération, qui vient de se voir « conseiller » (aimable euphémisme !) par la Délégation Nationale des Sports, de reconsidérer ses décisions, à tête reposée !

Ainsi, à ce mouvement d'humeur fédéral de l'autre jour, a succédé sans tarder une réplique foudroyante des grands clubs, par l'entremise de l'organisme suprême et... officiel. Rien ne tient plus disais-je ? Rectification : rien ne va plus ! La guerre froide suit son cours : et c'est même pour cette raison que je n'ai rien à changer à tout ce que j'ai écrit précédemment à ce sujet !

Elle continue aussi en France, la guerre froide, et au même échelon. Se référant à un article du règlement de la Coupe d'Europe, la F.F.F. décide de prendre en mains l'organisation du match-retour Reims-Burnley le 30 au Parc des Princes, puisque celui-ci n'est pas le terrain habituel des Rémois. Mais ceux-ci protestent : pour plusieurs raisons dont notamment une question de lever de rideau supprimé) l'immixtion fédérale dans cette organisation leur cause un préjudice financier certain : « Dans ces conditions, annonce Henri Germain, plus de raison de jouer à Paris, Reims-Burnley aura lieu au Stade Delaune... ».

Les choses en sont là pour aujourd'hui. A plus tard le suite de cette guérilla Fédération-clubs pros, qui, je vous le disais bien, n'est pas une exclusivité espagnole !

∴

Et revenons à Madrid. Fin de la suprématie européenne du Real au profit de Barcelone ? N'anticipons pas, tout au moins avant le 23. Et puis, il n'y aura peut-être pas, cette saison, que Barcelone... ou le Real : demandez plutôt leur avis, par exemple, à Hambourg et à un certain M. Seeler, sans préjudice d'autres prétendants tout aussi ambitieux !

Ce qui paraît assuré — et d'ailleurs tout à fait normal — c'est qu'avec le Real on a vu le plus beau. Il n'est point de règne qui n'ait une fin. Déjà la saison passée, quelques signes de déclin de l'équipe hors-classe étaient apparus, parallèlement à ceux de son joueur hors-série. Mais Di Stefano, ainsi d'ailleurs que son compère — et autre vétéran — Puskas, avaient su se retrouver, puiser dans le tréfonds de leurs ressources inimitables, en chaque occasion exceptionnelle. Quand on pense que sur les 31 buts réussis par le Real au cours de ses sept matches de Coupe d'Europe la saison passée, le tandem sérésisme en avait signé 20 (Alfredo 8, Ferenc 12).

Songez encore qu'en cinq saisons (victorieuses) de compétition européenne, Di Stefano a marqué un peu plus de 30 % des buts du Real (36 sur 112 exactement) ! Sans compter tous ceux qu'il a préparés, et les autres, ceux que sa souveraine omniprésence a interdit aux adversaires de marquer. Mais cette fois, le déclin de ce prodigieux homme - orchestre du football semble irrémédiable : passé un certain sursis, la loi des ans ne pardonne pas. Le rayonnement de son super-joueur vacille et le Real cesse d'être la super-équipe pour rentrer dans le rang... des très bonnes équipes: nuance. Et le Real, dont aucun autre club n'égalera sans doute jamais le fantastique palmarès, semble en avoir déjà pris son parti.

MARDI 15 NOVEMBRE

LE FOOTBALL VA SI VITE, il est si envahissant de nos jours qu'il me

IS L'ACTUALITÉ DU FOOTBALL LIBREMENT COMMENTÉE PAR JACQUES DE RYSWICK

faut escamoter les événements de ce week-end sans pitié pour les grands leaders, jusqu'alors intouchables : Tottenham, Inter, Racing, descendez donc de votre piédestal avec un bel ensemble et sans autre commentaire : au reste, vous demeurez assez florissants pour vous passer... de fleurs et de couronnes !

Partons donc sans retard vers Burnley en compagnie de notre automnal Reims-des-angoisses. Du Reims inquiet, ébranlé, aux abois, qui vient de perdre trois matches de championnat en l'espace de treize jours et s'en va affronter sa troisième Coupe d'Europe, alors qu'il est en proie aux affres d'une des plus terribles crises de confiance de son histoire.

Du monde à leur côté — j'allais écrire à leur chevet — ils n'en manquent point, nos Rémois : depuis leur président Henri Germain, jusqu'à la vingtaine de journalistes (qui'espèrent de tout leur cœur pouvoir livrer à la postérité l'histoire du Miracle de Burnley !), en passant par une poignée de fidèles supporters, comme André Durand et Georges Scheuer, sans oublier le sélectionneur Georges Verriest, et aussi Paul Deydié, venus là tous deux en amis...

De ces amis sincères, dont on aime à être entouré dans les grandes circonstances.

15 HEURES. — Le DC 6 de l'U.A.T. dépose notre petite troupe sur la piste de l'aéroport de Manchester, d'où un autocar nous emmène vers Burnley, non sans avoir fait halte au stade de Manchester United, au frontispice duquel une émouvante plaque commémorative évoque le pieux souvenir des membres de M.U. disparus dans la catastrophe aérienne de Munich, en février 58.

18 HEURES. — Burnley, semblable aux villes précédemment traversées. Demeures et boutiques imprégnées de suie, de crachins et de brumes millénaires. Au bout de la rue principale, Manchester Road, l'hôtel Keirby, tout neuf, presque trop, dont la moderne architecture de style scandinave se dressant comme une nef, semble lancer un défi à l'ancestral décor gris qui l'environne, et contraste violemment avec lui. A part cela, quel paradis pour le voyageur séjournant d'aventure à Burnley, cet hôtel Keirby !

19 HEURES. — Visite à Turf Moor (« le champ des Marais »), fief du Burnley F.C., à cinq minutes à pied de l'hôtel, en pleine ville, dans une rue toute pareille aux autres, à l'abri d'un long mur de briques sans couleur, rongées par le temps. Comment, derrière ces petites portes vertes peut donc se cacher — comme se cache, derrière la porte basse d'un souk marocain, quelque palais des mille et une nuits ! — l'un des plus vieux et célèbres stades d'Angleterre, dont les installations, l'équipement, les bureaux, salles de soins et de réceptions, ont, à tous égards, de quoi faire rêver les footballeurs de Reims... et tous leurs camarades français ? C'est là l'un des grands secrets du puissant et séculaire football anglais.

Mais ce dont Burnley est le plus fier, c'est une inscription gravée dans le bronze, sur le mur du couloir des vestiaires, évoquant le célèbre record qui fait la gloire du club : trente matches joués consécutivement, sans la moindre défaite, durant la saison 1921-22

MERCREDI 16 NOVEMBRE

CIEL PRESQUE BLEU AU REVEIL... fait rarissime en Lancashire. Est-ce l'annonce du miracle ? On commence à y croire, lorsqu'il nous faut déchanter : bientôt le ciel redevient de plomb, et la pluie, lancinante, tombera toute la journée... Et ce terrain qui s'alourdit un peu plus, au fil des heures... « Tout contre nous, décidément », soupire Henri Germain qui n'en perd point pour autant sa bonne humeur. Les rubriques sportives des journaux londoniens sont tout aux menaces de grève des footballeurs anglais ; pour elles, Burnley-Reims, la Coupe d'Europe, tout cela c'est secondaire : quarante lignes laconiques dans le « Daily Express », une seule dans le grand quotidien régional « Manchester Guardian » : European Cup First round (first leg) Burnley v. Rheims 7.30. Et c'est tout. Plus prolixe est Albert Batteux, qui, ce midi, a parlé une heure vingt à ses hommes...

19 HEURES. — Allons-y, mes enfants, allons-y, le champagne est tiré... Parmi la foule dense et uniforme qui se hâte vers le stade, dans la nuit fraîche et humide, un petit homme s'agite, essaie à tout prix de se procurer un ticket d'entrée. Il se nomme Simon, c'est un Français authentiquement parisien et grand ami des tricolores, dont il ne manque pas un déplacement. Lisant, vers midi, dans « France-Soir », que Reims allait avoir besoin d'encouragements à Burnley, il ne fait ni une ni deux, fonce de son magasin du Châtelet jusqu'au Bourget, réussit à se procurer une place in extremis dans un avion en partance pour Manchester, d'où il gagne Burnley en taxi... Et le voilà, ce soir, parmi les Rémois de l'ultime minute, qui finit par pénétrer dans Turf Moor... « à la resquille » ! Avouez qu'il ne l'a pas volé !

JEUDI 17 NOVEMBRE

A TURF MOOR, où il n'y a pas eu de miracle ? Si, tout de même : celui d'une équipe rémoise transfigurée, à la fraîcheur, aux ambitions retrouvées, et qui, après nous avoir fait craindre le pire (Ah ce bus-catastrophe de la 45e seconde !), s'est admirablement battue, n'a pas mal joué du tout, et, faute de mieux, a tout au moins sauvé la mise.

Comme à deux reprises deux ans plus tôt, Reims dans la familière et enthousiaste chaleur du Parc, va-t-il littéralement forcer la porte de la Coupe d'Europe ? Lorsque paraîtront ces lignes, vous serez tout près de le savoir. Personnellement et sans rien vous cacher, j'y crois !

Monaco 3, Racing 0 : Taillandier, le gardien tricolore, n'a pu empêcher la chute du leader le 20 novembre.

Combien valez vous ?

Votre corps est un "Super-capital". C'est de lui que dépend votre bonheur, votre réussite et votre longévité. Savez-vous que vous pouvez le fortifier, l'embellir, le transformer en quelques semaines, grâce à la Culture-Psycho-Physique qui développe en même temps les forces physiques et mentales ? Et savez-vous la note (sur 10) que vous méritez, tel que vous êtes actuellement. Faites ces tests consciencieusement et vous le saurez. *Les questions conviennent aussi bien aux hommes qu'aux femmes).*

Lire la réponse à ces trois tests dans le texte à l'envers, au bas de cette page.

LA MUSCULATURE (FORCE - ESTHÉTIQUE - TONUS) — OUI 2 PRESQUE 1 — NON 0

1) Étant debout, pouvez-vous toucher la pointe de vos pieds sans plier aux genoux ?
2) Êtes-vous capable de faire 15 "tractions" horizontales sans forcer ?
3) Pouvez-vous garder 30 secondes les jambes à l'équerre, étant assis sur le bord d'une chaise ?
4) Êtes-vous fier d'être en tenue de bain en public ?
5) Pouvez-vous sauter à pieds joints sur une chaise ?

LES FONCTIONS (DIGESTION - CIRCULATION - ÉTAT GÉNÉRAL) — NON 2 UN PEU 1 — OUI 0

1) Avez-vous des aigreurs ou des somnolences après les repas ?
2) Êtes-vous constipé (selles irrégulières) ?
3) Êtes-vous fatigué au lever ?
4) Votre coefficient respiratoire est-il inférieur à 10 Cms (tour de poitrine en Cms — Inspiration complète moins expiration complète) ?
5) Êtes-vous essoufflé après avoir monté vivement 5 étages ?

LE PSYCHISME (COMPLEXES - CONCENTRATION - MAITRISE DE SOI) — OUI 2 PARFOIS 1 — NON 0

1) Quand vous parlez à un supérieur, le regardez-vous dans les yeux ?
2) Avez-vous envie d'un supérieur pour solliciter une faveur, vous asseyez-vous dans le fond du siège et vous adossez-vous ?
3) Osez-vous, après avoir discuté des prix et de la qualité dans un magasin, partir sans acheter ?
4) Pouvez-vous lire dans un train, malgré la conversation animée de vos voisins?
5) Évitez-vous d'employer les mots "formidable, sensationnel, extraordinaire" ?

Nous souhaitons que ce test ait démontré vos qualités. Mais savez-vous que le **Dynam-Institut** apporte une **réponse précise** et **naturelle** à chacune de ces questions sous la forme d'un Cours de **Culture Psycho-Physique** bien adapté à chaque cas et à chaque âge, *sous contrôle médical*, et qui se pratique chez soi, sans aucun appareil, par correspondance, **sous la direction des meilleurs spécialistes Parisiens.** Par ces Méthodes, le **corps** et l'esprit travaillent en synergie et la **musculature** de l'homme, la **ligne** de la femme, se transforment **en même temps que l'organisme** tout entier reprend son rythme et que s'épanouissent l'**intelligence,** les facultés de concentration, la confiance en soi, le dynamisme, etc...

La Culture-Psycho-Physique fera de vous, Monsieur, un être complet, beau, vigoureux et **bien musclé.** En peine forme physique et mentale. A vous, Madame, elle apportera sans drogues, ni appareils, une **ligne** souple, **mince** et **ferme,** une taille fine, une **poitrine ferme** et bien suspendue par un "*soutien-gorge musculaire*" naturel, efficace (*et combien plus esthétique*), avec bien entendu des effets radicaux sur les fonctions (*constipation, circulation*), l'intelligence et la personnalité.

Ce sujet passionnant est trop vaste et trop complexe pour que nous puissions le traiter en quelques lignes. Écrivez-nous, à l'aide du bon ci-contre. Vous vous enverrons, sans engagement de votre part, une série de plaquettes illustrées qui vous expliqueront en détail le mécanisme de nos Méthodes, la manière rationnelle et scientifique dont nous les adaptons à chaque cas et toute l'organisation ultra-moderne du Dynam-Institut. De toute façon, cette documentation sera pour vous une lecture agréable et captivante qui vous montrera les immenses possibilités offertes à tous par ces nouvelles techniques.

BON GRATUIT
pour une documentation complète
★ DYNAM, pour HOMME (n° M-43)
★ DYNORA, pour FEMME (n° C-21)
(Rayer la mention inutile et joindre 4 timbres à 0,25 NF ou frais d'envoi)

DYNAM-INSTITUT
25, rue d'Astorg - PARIS (8e)
(Belgique, 88, r. de Haeme, Bruxelles, 4 timbres à 3 Frs)

RÉPONSES AU TEST

LA MUSCULATURE. — Si vous avez entre 6 et 10, bravo ! Vous êtes en pleine forme ! — Entre 0 et 5, ce n'est que la moyenne. Il faut réagir et vous entretenir. Entre 4 et 6, votre corps est abîmé. Vous vivez en ilotes. Machine humaine, prenez conscience de toute urgence de votre corps. Entre 0 et 5, votre machine est détraquée. Il est grand temps de vous en préoccuper.

LES FONCTIONS. — Entre 6 et 10, votre organisme fonctionne correctement. Entre 0 et 5, tout n'est pas au point. Votre état général laisse à désirer. Entre 4 et 6, votre machine est fatiguée. Il est grand temps de vous en préoccuper.

LE PSYCHISME. — Entre 8 et 10, vous êtes bien équilibré. Entre 6 et 8, votre vie va au devant de certains ennuis. Au-dessous de 4, vous êtes complètement débordé de votre état mental et de graves indécisions sur votre état physique.

87e minute au stade Bernabeu : l'arbitre M. Ellis, a accordé par erreur un penalty, Suarez le tire et bat Vicente et le F.C. Barcelone arrache le match nul (2-2).

LE REAL PLUS GRAND MORT Q

ILS ONT JOUE LE MATCH HISTORIQUE

● Dans un stade archicomble (100.000 spectateurs).

● Trois buts : deux du F.C. Barcelone (Vergès 34e, Evaristo 82e), un du Real (Canario 86e).

● Deux équipes qui ont tout donné :

BARCELONE : Ramallets; Olivella, Garay, Gracia; Vergès, Segarra; Kubala, Evaristo, Kocsis, Suarez, Villaverde.

REAL : Vicente; Marquitos, Santamaria, Cassado; Vidal, Pachin; Canario, Del Sol, Di Stefano, Puskas, Gento.

SANTIAGO BERNABEU : il a perdu en grand seigneur et il a dit : « Désormais nous sommes unis au F.C. Barcelone. S'il gagne la Coupe d'Europe c'est nous qui l'aurons un peu aidé dans son triomphe. »

CE qui s'est achevé le 23 novembre 1960 au stade du F.C. Barcelone c'est quelque chose de très grand, de très pur et de très rare.

Cinq ans de victoires accumulées dans une épreuve aussi difficile que la Coupe d'Europe, cela représente des soins, des vertus et des réussites qu'il est en fait impossible d'imaginer.

Il faudrait écrire cette histoire par le détail, maintenant qu'elle est terminée. On y découvrirait à quel point insoupçonnable ces cinq années triomphales ont été, pas à pas, forgées par le désir tenace et l'application obstinée de quelques hommes.

Le Real Madrid a eu les moyens et la volonté ; les moyens que n'avait pas le Stade de Reims par exemple, mais aussi la volonté que n'avaient pas les clubs italiens.

Sans les moyens, le Real n'eut pas supporté l'ambition de ses dirigeants, mais sans la volonté il eut subi le sort de ceux qui croient que la victoire se donne, alors qu'il faut sans cesse la prendre.

Cinq ans de batailles soigneusement préparées et toutes différentes. Le Real n'a presque jamais triomphé facilement en Coupe d'Europe, on l'oublie trop. Dès la première saison, il trembla dans la neige de Belgrade devant ces farouches Partizans yougoslaves qui marquèrent **seulement** trois buts, alors qu'ils en comptaient quatre de retard ! En finale, devant Reims, souvenez-vous : le Real fut mené 2-0. Il faillit concéder un troisième but qui eut coupé court à ses rêves. Marquitos nous rappelait l'autre soir que, de cette première finale, il ne restait à Barcelone que trois survivants : Di Stefano, Gento et lui-même.

La deuxième année, le Real, qui avait triomphé du Rapid de Vienne par 4 buts à 2 au match aller, était mené à la mi-temps du match retour par 3 buts à 0. Il parvint à grand peine à marquer, peu de temps avant la fin, le but qui lui assurait une troisième rencontre et sa qualification. C'est cette même saison que le Real, après avoir éliminé Nice et le grand Manchester, rencontra en finale la Fiorentina à Madrid et en disposa (2-0) sans l'avoir vraiment dominée.

Sa troisième victoire, le Real l'acquit en battant Milan, au Heysel, que dominaient les monuments ambitieux de l'Exposition Internationale et pendant que se jouait, entre Paris et Colombey, une autre rencontre décisive (28 mai 1958). Deux fois, nous crûmes que c'en était fait de la couronne madrilène devant un adversaire italien pour une fois déchaîné. Deux fois le Real donna l'ultime coup de patte, eut le sursaut décisif.

Quatrième victoire en 1958-1959, marquée par l'obstination aveugle des Turcs de Besiktas et surtout par la rivalité de l'autre club madrilène, l'Atletico. Il fallut jouer un troisième match et le gagner péniblement (2-1) à Saragosse pour se défaire de la ténacité et de l'ambition de ces frères ennemis.

UE VIVANT

LE F. C. BARCELONE A REPRIS LE FLAMBEAU

◀MADRID (9 Novembre)
UN PENALTY DE SUAREZ

BARCELONE (23 Novembre)
UNE TÊTE D'EVARISTO ▼

82e minute au stade Miro Sans : un centre de Vergès, une tête plongeante d'Evaristo, le gardien madrilène Vicente est battu, le Real a trouvé son maître (2-1).

PAR JACQUES FERRAN

La saison dernière, enfin, fut peut-être la plus triomphale, comme si le Real sentait qu'il jetait ses derniers feux. Il écarta de sa route le Barcelone d'Helenio Herrera d'un double et écrasant 3-1, infligeant 7 buts en finale à Eintracht Francfort, puis cueillit aux dépens de Penarol cette Coupe du Monde qu'on venait de créer et dont il avait tenu à être le premier lauréat.

Ainsi, le Real, s'il a gravi des sommets de plus en plus élevés en cinq années glorieuses, l'a fait non pas en survolant les obstacles, mais en les franchissant durement, obstinément et souvent au milieu des orages. Il a conquis ses triomphes à la force des poignets.

Et le 23 novembre, à Barcelone, il est tombé pour la première fois, non pas en trébuchant volontairement, comme s'il avait assez de cette gloire perpétuellement remise en question, mais en luttant comme il l'avait toujours fait.

Le plus étonnant de cette mise à mort, ce furent les cinq dernières minutes du match. Barcelone venait de porter son avantage à 2-0 au milieu des vociférations d'une foule en délire, et cette fois on croyait bien que le Real allait enfin accepter de mourir.

Cependant, on vit Di Stefano se précipiter sur la balle pour la remettre en jeu, et les Madrilènes se ruer à l'assaut du but adverse, au milieu d'adversaires stupéfaits par cette hardiesse. Une fois, le but fut évité par une sorte de miracle, et certains affirment même que le ballon avait pénétré à l'intérieur des filets de Ramallets. Une fois, le but enfin réussi par Canario. Et une fois, Marquitos crut si facile le but qu'il avait au bout du pied qu'il n'assura pas son tir et manqua l'égalisation.

Pour ces seules cinq dernières minutes, le Real a mérité qu'on dise qu'il est mort aussi grandement qu'il avait vécu. Ses joueurs ont démontré, pendant ce court instant, qu'ils ne se battaient pas seulement pour de l'argent, mais pour de la gloire et pour de l'orgueil. Ce qu'ils ont fait à ce moment, rien ne pouvait le payer.

Une page est tournée dans l'histoire du football. Une histoire prend fin, mais une légende commence. Tant qu'on était pris dans l'épopée madrilène, on n'en mesurait pas exactement la grandeur. Avec le recul, les dimensions étranges et insolites de cette aventure se détacheront mieux et apparaîtront sous leur vrai jour.

Il sera passionnant de suivre le Real Madrid redevenu un club comme les autres, le Real Madrid découronné et à la recherche d'un autre visage. Mais on n'oubliera jamais ce premier Real, celui de Di Stefano et de Santiago Bernabeu, ce Real qui a disparu, mais dont on va commencer à rêver.

ALFREDO DI STEFANO : il a refusé de disparaître, il a lutté jusqu'à l'ultime seconde pour réaliser le miracle, il est tombé en beauté, comme l'incomparable footballeur qu'il demeure.

BURNLEY :

Burnley a battu Reims 2-0, le 16 novembre, en 1/8 de finale (aller) de Coupe d'Europe. GABRIEL HANOT situe le champion d'Angleterre au moment de son deuxième match contre le champion de France (30 novembre au Parc).

Elder (n° 3) s'oppose à Vincent : c'est le réalisme défensif de Burnley.

LE FOOTBALL ANGLAIS

BURNLEY est une équipe spécifiquement anglaise, en ce sens que son football est comme les autres activités insulaires, l'expression d'un pays humide et pluvieux, d'un climat peu ensoleillé, de sites en général métallurgiques et noirs, d'une civilisation urbaine, d'une population qui réagit contre le manque de couleurs et de variétés de l'existence par la bonne humeur et l'humour, par le goût intense du travail et de l'effort. L'Anglais considère la vie comme un match et les images de son langage courant sont souvent empruntées au sport.

A cet égard, Burnley parle au cœur de ses supporters du Lancashire, en plein pays de mines et d'usines. L'équipe ne ménage pas sa peine, ni son souffle. Elle ne craint pas les chocs, ni les coups et elle accomplit vaillamment ce qu'elle pense être son devoir.

Le solide gardien Blacklaw est intrépide dans ses plongeons et ses détentes et, au surplus, attentif dans ses passes et ses dégagements. Devant lui, les trois arrières, aussi bien l'athlétique arrière droit Angus que le gauche Elder ou le central Adamson n'ont pas de plus prochaine idée, une fois maîtres du ballon, que de lancer leurs partenaires, de soutenir la contre-attaque, ou de contre-attaquer eux-mêmes jusqu'aux abords de la surface de réparation adverse. Devant Reims, Adamson qui est capitaine de Burnley, avait pris le risque de démanteler la ligne de demis en détachant le numéro 4, Joyce, à la surveillance exclusive de Kopa et en laissant par conséquent le numéro 10 rémois, Piantoni, libre de ses actes et mouvements. Joyce qui a 22 ans et qui, pour la première fois, avait eu une lourde responsabilité, n'eut qu'une ambition : éloigner de Kopa le ballon, n'importe où, comme en première mi-temps lorsqu'il l'expédia dans les pieds de Rustichelli absolument démarqué sur l'axe des buts près de la ligne des 17 mètres. Un Anglais aurait converti cette passe inattendue en but : l'ailier droit rémois eut besoin d'une fraction de seconde pour se remettre de son émotion et il était trop tard quand il tenta sa chance. L'autre demi, Miller, est rude en défense mais il excelle par des transversales de la gauche vers l'aile droite.

La ligne d'avants a pour tactique et fer de lance le numéro 8, l'Irlandais Mac Ilroy, auteur indirect du deuxième but contre Reims et direct d'un tir sur

90 MINUTES DANS L'ENFER DE TURF MOOR

Burnley a épuisé les Rémois le 16 novembre : c'est ce qu'a constaté le sélectionneur Georges Verriest (à gauche)

A L'ÉTAT PUR

le montant droit rémois. Il est le meneur de jeu, le donneur de style et de cadence. Les autres avants s'inspirent de lui et se laissent guider par lui. Les deux ailiers Connelly et Pilkington sont de petite taille mais très remuants, incisifs et pénétrants. L'avant centre Pointer, malgré son nom de chien d'arrêt est aussi infatigable qu'un chien courant, et l'intérieur gauche Robson imite son exemple.

Peut-être Burnley a-t-il présumé de ses forces au premier match, anxieux qu'il était de lâcher Reims. Il a mené un train trop rapide, trop généreux et son avance, limitée à deux buts après 22 minutes de match, ne fut pas déterminante.

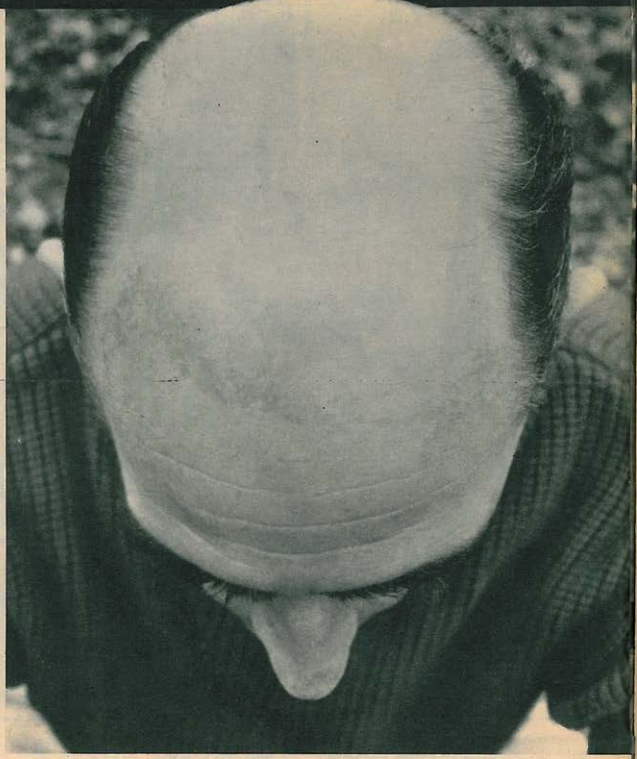
En tout cas, Burnley s'est comporté en équipe vraiment anglaise ; il s'est révélé à l'état pur, sans complexe. Il n'a pas donné dans le travers de Wolverhampton qui confond, dans ses matches contre les continentaux, vigueur et violence. Burnley demeure également étranger aux préjugés d'Arsenal qui dans ses matches annuels avec le R.C. Paris, sur la pelouse du Parc des Princes, s'imagine que les Français déforment la loi et l'esprit du football. Les Londoniens montrent ce que l'on peut appeler au sens propre du mot, et non figuré des sportifs, la hargne et ils font figure de redresseurs de torts. Burnley est beaucoup plus simple, naturel et ingénu. Il joue franchement le jeu, le jeu anglais, moins durement que Wolverhampton, avec moins d'arrière pensée revendicatrice qu'Arsenal.

GABRIEL HANOT.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE ROBERT LEGROS

Les champions d'Angleterre ont des supporters aussi enthousiastes que pittoresques.

ROGER MARCHE : "



A trente-six ans et demi, Roger Marche est le plus vieux des footballeurs professionnels français encore en activité. Il est aussi, avec 63 sélections, le recordman de l'équipe de France.

Quel est le secret de jouvence du plus populaire des joueurs français de l'après-guerre ? Quelle est sa vie ? Quelles sont ses idées sur le football actuel ?

MAX URBINI et J.-PH. RETHACKER sont allés voir l'Ermite de Mohon dans sa retraite ardennaise. Au micro de leur magnétophone, Roger Marche a fait ses confidences et dit ouvertement ce qu'il avait à dire. On verra que ses déclarations sont passionnantes et instructives. Surtout dans l'appel lancé par le Vieux Lion aux Tricolores, ses cadets.

EN sortant de Charleville, vous traversez la Meuse puis Mézières et vous prenez la route de Sedan.

Alors vous arrivez à Mohon (prononcez « Mon »). Un peu plus loin, c'est Villers-Semeuse. Et un peu plus loin encore, c'est la campagne et la forêt.

Mohon, Villers, la forêt, ces trois mots résument la vie du « vieux » Marche.

Mohon : c'est là que j'habite avec ma femme, mes deux enfants, mes parents et tous mes amis. Indispensables pour le moral, pour mon moral.

Villers-Semeuse c'est là que je suis né, d'un père et d'une mère solides comme des chênes. C'est là que j'ai pris des forces et découvert le football.

La forêt ardennaise enfin, c'est là que depuis seize ans j'entretiens, seul, ma condition physique.

Venez un jour faire un tour dans le coin et vous comprendrez encore mieux pourquoi Roger Marche n'a jamais voulu quitter ce pays-là. Et aussi peut-être pourquoi, à 36 ans et demi, il est le doyen des footballeurs professionnels et le recordman de la sélection.

Ne croyez pas que ces titres-là, je les étale par prétention. Non ! Mais j'en suis fier, c'est pour Mohon et pour les Ardennais, pour tous ceux qui m'ont aidé à progresser et à résister au temps.

Mohon, mon paradis

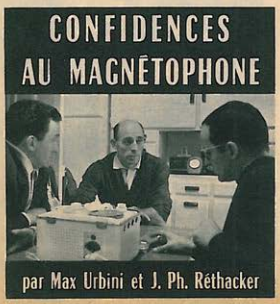
Depuis seize ans je suis professionnel. Et depuis seize ans, après chaque match, je n'ai qu'une hâte, regagner le plus vite possible Mohon et le Sporting Bar où je me sens vraiment chez moi.

Voyez-vous, on s'est toujours demandé pourquoi je fuyais les réceptions et pourquoi dès la fin du match je reprenais le premier train. C'est que j'ai horreur des cérémonies et des réceptions, et surtout de l'ambiance tumultueuse des grandes villes. Les Mohonnais qui ont l'occasion de m'accompagner à Paris vous le diront : il y a deux Roger Marche ; l'un est Parisien, il est renfrogné, presque distant, guindé dans son costume et son col cravaté, l'autre est Ardennais et il est en pull-over, chahuteur, détendu.

J'ai une femme et deux enfants que j'adore bien sûr ; Liliane, ma femme, est une fille exceptionnelle. Solide comme un roc, elle a eu un grand rôle dans ma carrière. Elle aussi est née à Mohon, elle est de ma race, calme mais courageuse, et tenace.

Lorsque ma belle-mère est morte, nous avons repris le bar de mes beaux-parents. Voilà comment je suis devenu « bistrot ». C'est un point que je dois préciser d'ailleurs. Je suis devenu cafetier très involontairement, presque contre mon gré. Mais je ne le regrette pas aujourd'hui. D'ailleurs, grâce à ma femme, je ne me fatigue pas outre mesure derrière le comptoir. Nous nous relayons et cela me permet de me reposer.

Le football est et reste mon métier, et le bar une occupation. Voilà d'ailleurs comment j'entends la vie d'un footballeur pro, partagé équitablement entre le ballon et une autre activité. Mais surtout sans exagération dans un sens ou dans l'autre.



MA CARTE DE VISITE

- **Je suis né** à Villers-Semeuse le 5 mars 1924.
- **J'habite Mohon** où je gère un café.
- **Je suis marié** et père de deux enfants : Frédéric et Hélène.
- **J'ai joué** dans trois clubs : F.C. Mohon, Stade de Reims et R.C. Paris.
- **J'ai été 63 fois** international (record).
- **J'ai remporté** (avec Reims), le championnat en 1949 et 1953, la Coupe de France en 1950, et la Coupe Latine en 1953.
- **Je mesure** 1 m. 74 et pèse 79 kilos.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE JACQUES BOISLEME

TOUJOURS 20 ANS"

Ainsi je n'ai jamais tenu pour idéal l'exemple de Sedan. On ne peut pas s'entraîner à 6 heures du matin et faire ensuite sa journée au bureau ou à l'usine. Ce, c'est de l'esclavage. D'ailleurs les Sedanais s'en sont eux-mêmes rendu compte puisqu'ils ont aujourd'hui abandonné cette formule.

Mais revenons à Mohon. Comme je vous le disais, c'est un véritable village. Tout le monde s'y connait. J'y ai moi-même une bande de camarades, commerçants, clients, joueurs ou dirigeants de l'A.S. Mohon, jeunes ou moins jeunes, qui ont toujours été épatants. Ils ne cessent de me plaisanter et de me faire enrager. Mais à la moindre occasion, ils me montrent leur attachement. Tenez, lorsque j'ai marqué mon fameux but contre l'Espagne, ils ont fait imprimer un poème en vers écrit par l'un d'entre eux. Et ils me l'on offert avec un cadeau.

Il y a dans le lot, quelques boute-en-train comme je n'en connais guère, qui n'ont pas leur pareil pour créer une ambiance.

Et puis, il y a Frédéric mon fils de dix ans, qui paraît-il, me ressemble, mais qui veut devenir gardien de but ; et surtout Hélène ma fille (6 ans), qui tient une sacrée place dans la maison et qui sera sans doute basketteuse comme sa mère.

Autour de tout cela, il y a la grande rue de Mohon, la place du marché et la vieille église, le cordonnier et le boucher, le poissonnier et la gendarmerie, le marchand de journaux et les gamins de l'école.

Il y a tout ce qui fait de Mohon, mon village, un paradis que je ne donnerais pas pour tout l'or du monde.

Villers-Semeuse : le champ Raynal

A la sortie de Mohon, je vous ai dit qu'il y avait Villers-Semeuse. Tout a commencé là, 23 rue du 11 novembre où je suis né. J'habitais à cinquante mètres du stade. Près de notre maison, il y avait un champ, le « champ Raynal ». C'est là qu'après la classe se retrouvaient une bande de copains dont je faisais partie avec un certain Flamion (Pierre bien sûr), qui allait faire carrière, lui aussi, dans le football. Nos pères avaient déjà joué ensemble. Le mien, demi gauche, fut un très bon joueur. Et c'est en l'accompagnant dans les déplacements, que je suis entré dans le football. Voilà pourquoi d'ailleurs, j'emmène de plus en plus souvent mon fils Frédéric avec le Racing. Pour qu'il suive mes traces.

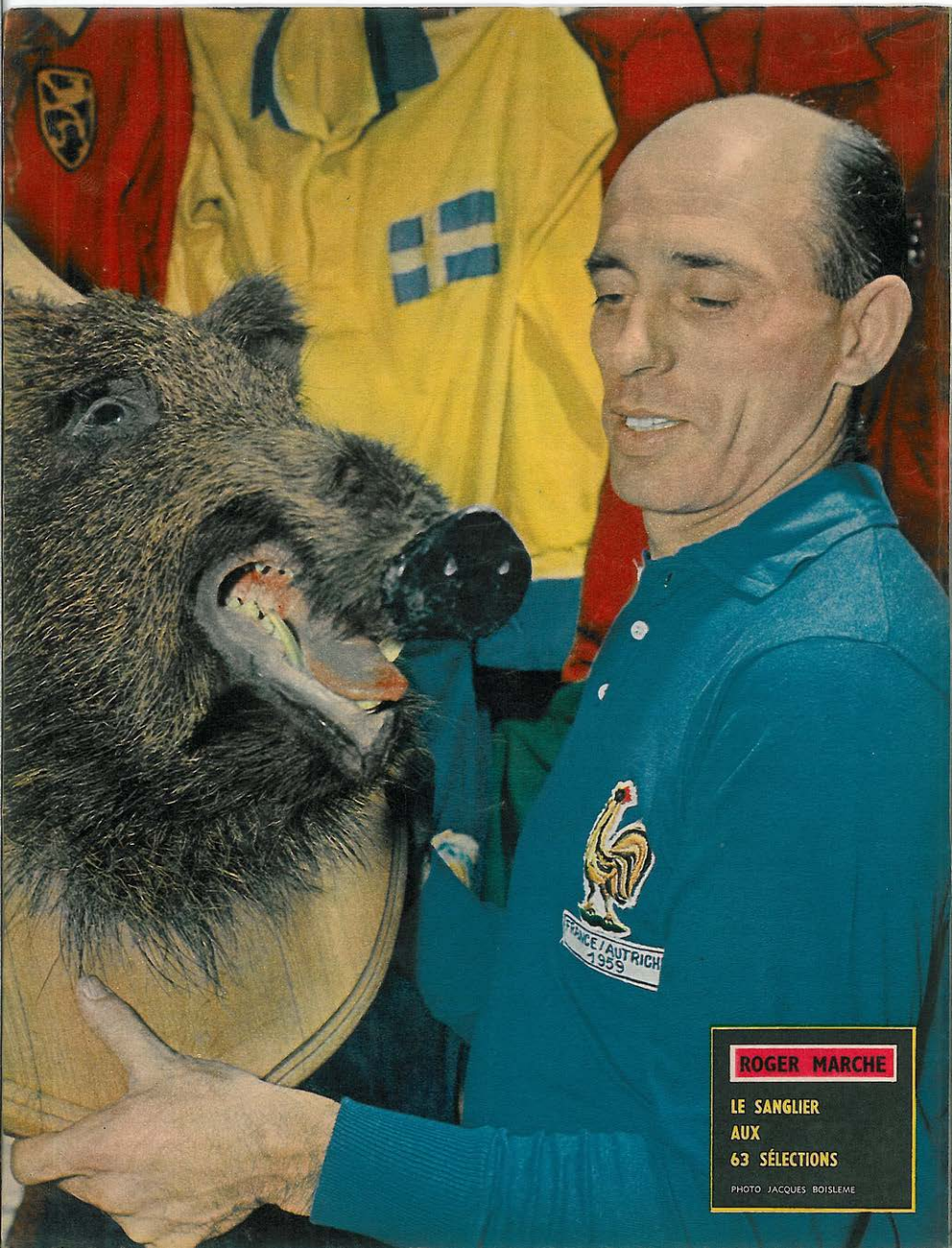
J'ai tenu le poste d'ailier gauche en minime et en cadet. Et c'est Chauvin (l'ancien pro de Reims et Troyes), alors entraîneur de Mohon qui fit de moi un arrière. Depuis, je n'ai plus quitté ce poste. Au grand désespoir du père Marche qui aurait voulu faire de moi un attaquant. Mon frère qui était un remarquable inter n'a malheureusement pas continué, trop pris qu'il était par son métier de boucher.

A mes parents, je dois une constitution exceptionnelle : c'est elle qui m'a permis de durer aussi longtemps, de travailler aussi dur, de n'être jamais blessé (un seul claquage en 16 ans, lors du France-U.R.S.S. 1956).

Il faut dire que le père Marche lui-même est un sacré bonhomme. J'ai hérité de lui le crâne chauve, mais aussi l'œil vif et le muscle dur. Il est couvreur et à 62 ans, il grimpe encore ses tuiles et ses matériau sur les toits, avec la prestesse d'un jeune homme.

L'homme des bois

C'est de lui sans doute que je tiens ma robuste constitution. Elle m'a permis de durer longtemps. Mais pour cela, il a fallu que je l'entretienne soigneusement. Nous voici arrivés dans la forêt...



ROGER MARCHE

LE SANGLIER AUX 63 SÉLECTIONS

PHOTO JACQUES BOISLEME

ROGER MARCHE

Je veux dire que me voici appelé à vous parler maintenant de mes méthodes d'entraînement.

On a très souvent cherché à comprendre pourquoi et comment je m'entrainais tout seul loin de mes coéquipiers, pour un sport qui est pourtant collectif. Il n'y a pas de secret. J'estime d'abord que je ne peux pas vivre en ville, ensuite que ma formule est la meilleure, surtout lorsqu'on a les bois et les champs à portée de la main, comme c'est mon cas.

Je pense que cet entraînement naturel n'est pas assez répandu chez les footballeurs. Elliot et Jazy ont raison. C'est nous qui avons tort. Je pense que les clubs pros devraient exploiter beaucoup plus les ressources de la nature.

Et puis, j'y trouve, moi, un avantage. Je ne touche pas au ballon pendant une semaine. Lorsque je reprends contact avec lui le dimanche, je n'en suis que plus heureux de jouer. Et cela dure depuis dix ans. Croyez-moi, c'est une leçon qu'on peut méditer à une époque où les footballeurs pros sont saturés, presque dégoûtés. Je me demande même pourquoi l'expérience n'est pas tentée plus souvent et plus longtemps. Un joueur qui se retrouve chaque matin dans le même stade, sur la même piste, finit par devenir un fonctionnaire. Son travail le rebute tout comme l'ouvrier ou l'employé lié à son usine et à son bureau.

En quoi consiste donc mon entraînement ? Essentiellement en culture physique et en footing : chaque jour, je me lève vers six heures et demie (pour ouvrir le café). A dix heures, je prends ma voiture et je vais jusqu'au stade de l'A.S. Mohon. Je la laisse là et je pars courir dans la campagne et dans les bois. En moyenne 8 à 10 km., parfois 12 ou 15. Je découvre sans cesse des sentiers, des sous-bois, des prés nouveaux. Tous les cultivateurs et les bûcherons de la région me connaissent.

Je recherche surtout les terrains accidentés pour travailler ma résistance dans les montées et ma vitesse dans les descentes. Je saute tout ce qui peut être sauté, je grimpe aux arbres, je cours dans la boue. Je vous assure que rien n'est plus agréable. Je n'ai pas encore rencontré de chevreuil ou de sanglier, mais cela viendra bien. Bien sûr, il y a des matins d'hiver où j'hésite à sortir et à partir. C'est rare, mais cela arrive. Ce jour-là, ma femme me rappelle l'accord que nous avons pris au début de notre mariage. Elle prend la voiture, m'emmène elle-même loin de Mohon et me lâche dans la campagne. Je suis bien obligé alors de rentrer à pied et de le faire, mon footing !

Depuis le début de cette saison, j'ai découvert d'autre part les bienfaits du massage. Un de mes clients m'a fait connaître un masseur de Mézières qui est un remarquable spécialiste. Depuis que je vais le voir chaque vendredi et chaque lundi, je récupère beaucoup mieux.

A 36 ans et demi, il s'agit de se surveiller : je bois et je mange normalement, mais je me méfie de mon poids. Aujourd'hui je fais 79 kg., mais je me pèse régulièrement, car je n'ai pas oublié la Coupe du Monde 1954 où, me laissant aller à Divonne-les-Bains, avec l'équipe de France, j'étais monté jusqu'à 89 kilos !

Je sais qu'il me faut travailler plus fort et courir plus longtemps qu'avant, car le métier devient de plus en plus dur. Regardez la vitesse à laquelle il faut jouer maintenant. Et ce n'est pas fini. A ce rythme les footballeurs dureront de moins en moins longtemps.

En tout cas, cet entraînement solitaire que l'on m'a toujours accordé est aussi une remarquable école de volonté.

C'est dans les bois que le « Vieux Lion » prépare ses combats.

C'est là qu'il a pu réussir une seconde carrière, le jour où Reims l'a « bazardé » au Racing, c'est-à-dire il y a six ans...

Reims : Je ne pardonne pas

Voilà qui m'amène à vous parler de Reims.

J'étais venu en 1943-44, dans le sillage de Pierre Flamion qui m'y avait précédé. C'est pour son transfert que Reims avait joué un match amical à Mohon. Et c'est à ce match que M. Perchat m'avait repéré. Ma mère ne voulait pas que je parte, mon frère non plus qui me voyait d'un mauvais œil vivre en ville. Alors, je réussis à me mettre d'accord avec les dirigeants pour qu'ils me laissent vivre à Mohon et m'y entraîner seul. Déjà...

Je suis resté dix ans à Reims. Vous savez toutes

LE SOLITAIRE DES ARDENNES

Roger Marche sur son terrain d'entraînement préféré : dans les chemins remplis d'ornières, dans la forêt où il grimpe aux arbres, où il récupère assis sur un tronc en songeant aux batailles futures, où il lance le javelot et où il court dans les sous-bois silencieux.

DEUX CLUBS

REIMS ET SA GLOIRE

En 1946, Paris et son public découvrent, dans l'équipe de Reims, un jeune arrière harmonieusement bâti, rapide, solide, plein de fougue. A 22 ans (photo de gauche), Roger Marche a déjà le front dégarni, mais encore beaucoup de cheveux. Il les perdra peu à peu, au fil des matches qu'il jouera au côté de Paul Sinibaldi (photo ci-dessous).

Le Stade de Reims 1949 et Roger Marche remportent leur premier titre de champion de France au terme d'une saison animée et brillante. Voici cette équipe champenoise (sans Pierre Flamion absent ce jour-là). De gauche à droite, au premier rang : BINI, Albert BATTEUX, PALLUCH, Pierre SINIBALDI, PROUFF. Au second rang : JACOWSKI, PENVERNE, Paul SINIBALDI, JONQUET, PETITFILS et Roger MARCHE.

LE RACING ET SON AMBIANCE

1955 : Roger Marche a perdu encore quelques cheveux, mais il a conservé sa fougue légendaire. Il a endossé le maillot bleu-ciel et blanc du R.C. Paris. Et l'un de ses premiers matches il le joue contre Reims et contre Raymond Kopa.

1960 : Le Racing Club de Paris a trouvé sa stabilité; il tire sa force d'un système de jeu solide et d'une ambiance parfaite. Le meilleur ami de Roger Marche c'est Lelong, l'équipier modèle.

ROGER MARCHE

les satisfactions que j'ai pu en tirer, les titres de gloire d'abord (deux fois champion en 1949 et 1953, Coupe Latine en 1953, une fois vainqueur de la Coupe de France en 1950), une amitié ensuite, une grande amitié, celle de mon ami Robert Jonquet. « Bob » est difficile à comprendre paraît-il. Mais nous nous sommes toujours parfaitement entendus. C'est un très chic type. Je l'ai d'ailleurs retrouvé tel qu'il est vraiment dans les confidences qu'il fit à « Football-Magazine » récemment. Malheureusement tout ce qui m'attachait à Reims fut gâché finalement par mon transfert. Je n'oublierai jamais la façon dont il fut réglé.

A Reims, on m'avait pris pour un gars fini. J'avais pourtant resigné mon contrat pour 1954-55. Le dimanche j'avais joué à Vichy contre le Rapid. J'étais rentré de Vichy le lundi à midi. Et je fermai le bar le soir vers dix heures trente, lorsque le téléphone a sonné. C'était M. Germain qui m'appelait : il m'annonça alors que j'étais transféré au Racing.

Inutile de vous dire que j'ai alors manqué de souffle. Je fis remarquer à M. Germain qu'il aurait pu m'en parler avant et qu'on ne pouvait pas me transférer comme on vend une bête. Je demandai à réfléchir. D'autant plus que j'avais resigné mon contrat. Finalement, je jouai un match amical avec le Racing et je tombai d'accord avec les dirigeants parisiens.

Mais je n'ai jamais digéré cette éviction de Reims. M. Germain m'expliqua après qu'il avait eu besoin d'argent : lorsque j'aurais précisé que mon transfert s'éleva à sept millions, vous comprendrez que cet argument ne me parut pas valable.

En réalité, je sais que M. Germain poussé par certains mauvais conseillers qui lui ont fait et lui font encore du tort, me considérait comme un homme usé, au bout du rouleau.

Après, on m'a dit : « Tu n'aurais pas dû partir ». Mais ce n'est pas moi qui ai demandé à partir. C'est Reims qui m'a chassé.

Je puis dire une chose : si mon fils joue au football, il n'ira pas à Reims. Autrefois, quand on parlait du club champenois, c'était pour vanter les mérites de sa politique de jeunes. Reims formait ses joueurs (Marche, Jonquet, Flamion, Penverne). Tout à coup, Reims est devenu une équipe de vedettes. Alors tout a été perdu. Je pense que l'exemple du Real lui a été néfaste.

Je le répète, M. Germain est un bon et grand dirigeant, mais il est mal entouré. Et c'est cela qui causera la perte du club.

Toutes ces histoires, je tenais à les raconter. Pour dire la vérité et pour vous expliquer pourquoi le père Roger ne donnerait pas sa place pour un empire, lorsque le Racing rencontre Reims.

Pourquoi aussi, je souhaite de tout mon cœur, que le Racing soit champion de France cette saison.

Les copains ciel et blanc

Car il le mérite bien. Je dois avouer en effet, en toute franchise, que j'ai trouvé au R.C. Paris une ambiance, un climat que je ne soupçonnais pas.

UN SEUL AMOUR

63 SÉLECTIONS EN BLEU, BLANC, ROUGE

Les soixante-trois matches internationaux de Roger Marche se répartissent ainsi :

- Belgique : 10 matches.
- Yougoslavie : 7 matches.
- Portugal et Italie : 5 matches.
- Ecosse : 4 matches.
- Eire, Autriche, Suisse : 3 matches.
- Angleterre, Tchécoslovaquie, Hollande, Allemagne, Suède, Espagne, U.R.S.S., Irlande du Nord : 2 matches.
- Galles, Luxembourg, Mexique, Hongrie, Islande, Grèce, Bulgarie : 1 match.

LA PREMIERE : 23 mars 1947 à Colombes contre le Portugal, à gauche, derrière Darui, Swiatek et Grillon.

LA PLUS BRILLANTE : contre l'Autriche, à Vienne en octobre 1951. Il y jugula Melchior (à gauche).

LA PLUS TRISTE : contre le Mexique à Genève en 1954. L'équipe de France rata complètement sa Coupe du Monde.

LA PLUS GLORIEUSE : contre l'Angleterre à Colombes en mai 1955. Il y neutralisa cet autre extraordinaire vétéran, Matthews.

LA 47e : contre la Belgique à Bruxelles, le jour de Noël 1955. Celle qui lui permit de battre le record de Mattler.

LA PLUS HISTORIQUE : la dernière (sans doute) qui lui valut de marquer contre l'Espagne au Parc, le 14 décembre 1959, « son » but. Celui qui donnait la victoire aux Tricolores.

UN COURAGE EXEMPLAIRE

"LE VIEUX LION"

Que ce soit AVEC REIMS (finale de Coupe 1950).

avec le RACING CLUB DE PARIS (soutenu par Sadat, Lelong et Jordan).

ou avec L'EQUIPE DE FRANCE

Les dirigeants y sont honnêtes, réguliers, prévenants à l'égard des joueurs. L'entraîneur, Pierre Pibarot, on n'en dira jamais assez de bien. Il va de l'avant. Il nous a donné un système de jeu bien déterminé et qui nous réussit. On sait où aller ; on ne se trouve pas à la merci de la défaillance du partenaire. J'ai eu, bien sûr, du mal à m'adapter à cette défense de zone, moi qui n'avais toujours pratiqué auparavant que le marquage individuel.

Pibarot a su me comprendre, il me laisse toute liberté. Comme il le dit souvent : « Je m'occupe de toi lorsque tu es blessé, pour avoir de tes nouvelles. Mais si tous les joueurs étaient comme toi, je n'aurais plus qu'à retourner à la mine ! »

Nous avons acquis un automatisme tactique, qui nous permet de jouer simplement. Il est vrai que depuis un an, nous jouons à peu près dans la même formation. C'est un gros avantage. Et puis les progrès accomplis par des garçons comme Bodin, Taillandier, Bollini, Sénac, Lelong ont été marquants.

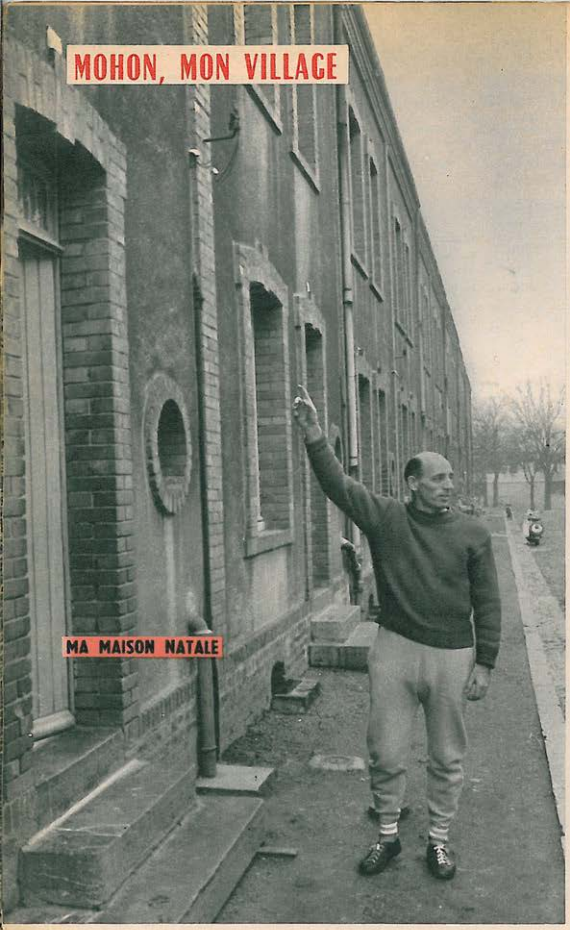
Moi-même d'ailleurs, j'ai beaucoup appris au Racing. Bien sûr à Reims avec Albert Batteux, j'avais déjà amélioré ma technique. Mais c'est surtout au contact de défenseurs comme Ernst Happel et Carlos Sosa que je me suis amélioré. C'est grâce à eux que j'ai appris à ne plus taper aveuglément et à faire une passe précise, un dribble ou un amorti.

Et puis surtout, ce que j'ai apprécié et ce que j'apprécie au Racing, c'est la camaraderie qui y règne : lorsque j'ai battu le record de sélections en équipe de France, d'Etienne Mattler, le Racing m'a offert deux fauteuils en cuir. A Reims, je n'ai jamais reçu aucun cadeau. Lorsque j'ai marqué mon but contre l'Espagne, le soir du match il y avait réunion des supporters du Racing. J'ai vu alors des gars comme Lelong, « Ciso » et Ujlaki me féliciter avec les larmes aux yeux. C'est ce jour-là que j'ai compris qu'on pourrait arriver à quelque chose. Mon meilleur ami reste Bernard Lelong : je ne comprends d'ailleurs pas en passant pourquoi il n'a jamais été international. Mais « Nanard » comme nous l'appelons est d'une simplicité, d'une franchise et d'un attachement extraordinaires. Lorsque je viens à Paris, il ne me lâche pas d'une semelle et me rend service avec une touchante fidélité.

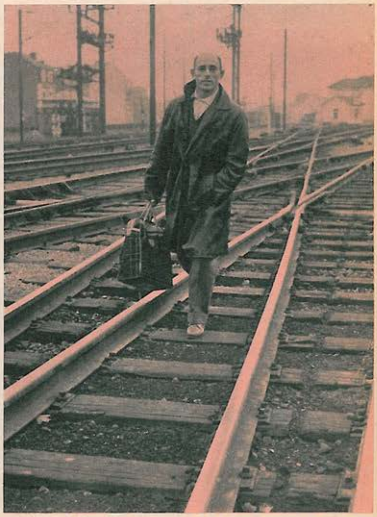
Il en est de même d'Ujlaki. Joseph a beaucoup changé. Lorsqu'il jouait à Nice, c'était encore un « Chinois », un gars insupportable qui m'énervait. Nous avions eu quelques mots, quelques passes d'armes à l'époque. Mais ces différends avaient été amplifiés. A un tel point que lorsque le transfert de Joseph au Racing fut préparé, Marcel Galey me demanda mon opinion. Il me fut facile de lui répondre que je n'avais rien à voir dans l'histoire et que je serais ravi d'avoir Ujlaki pour partenaire et pour ami. Ce qui est chose faite maintenant.

C'est pour cela que je le défends avec acharnement, quand on le critique, quand on dit par exemple qu'il n'a pas sa place en équipe de France. C'est un footballeur d'une classe exceptionnelle. Il suffit de savoir le prendre et le comprendre. Voyez donc ce qu'il fait dans l'attaque du Racing.

MOHON, MON VILLAGE



MA MAISON NATALE



Je suis un abonné de la S.N.C.F. et du voyage Paris-Mohon.

ROGER MARCHE

Et j'affirme que son association avec Raymond Kopa doit être maintenue.

Soixante-trois coqs

Car en tant que recordman de la sélection, je songe moi avant tout à l'intérêt de l'équipe de France et non aux intérêts particuliers.

Pour y avoir joué 63 fois, je sais que c'est toute la vie d'un footballeur. J'ai débuté avec Darui. J'ai fini avec Heutte. En treize ans, j'en ai donc vu défiler quelques-uns. J'ai vécu des heures sombres : les matches contre l'Italie ou la Yougoslavie par exemple. Pas pour moi personnellement, mais pour l'équipe en général. Je songe aussi à cette sélection continentale qui nous échappa, à Ujlaki et à moi, parce que le match d'entraînement et le rassemblement correspondaient avec un stage de l'équipe de France. Encore une histoire que je ne suis pas près d'oublier.

Mais j'ai vécu aussi les heures joyeuses des Tricolores. Je leur dois les plus beaux moments de ma vie : Autriche-France 1951, que je considère comme mon meilleur match international, le match nul contre l'U.R.S.S. à Moscou en 1955, la Suède en 1958 et la campagne Paul Nicolas, le dernier France-Espagne enfin avec « ce » but qui m'a permis de quitter l'équipe de France en beauté. Encore que je reste persuadé avoir marqué mon premier but contre la Suisse au Parc en avril 1958...

Mais on ne porte pas 63 fois, le coq multicolore sur le cœur sans continuer à aimer l'équipe de France. Pour le récent match de Stockholm, j'étais dans la campagne ardennaise. Mais cela ne m'empêcha pas de suivre le match sur le petit poste portatif que j'avais emmené avec moi.

Et cela ne m'empêche pas de songer aux problèmes que pose l'avenir tricolore. Pour moi, tout est question de moralité et de climat. Les plus belles victoires que nous avons remportées dans le passé ne sont pas tombées du ciel. Elles ont été la récompense d'un effort collectif, le fruit d'une union constante. Je sais que les récents matches ont été un échec parce que chacun a voulu faire son petit numéro, pour épater le sélectionneur et conserver sa place. Ce n'est pas ça l'équipe de France.

Ou si ça devait être ainsi, alors, il faudrait repartir sur des bases nouvelles pour le prochain championnat du monde, qui doit avoir lieu au Chili en 1962. Prépare-t-on oui ou non cette Coupe du Monde ? Si oui, il faut prendre 20 joueurs susceptibles d'y participer (valeur et âge étudiés). Et il faut les sélectionner et les réunir pour chaque match des saisons 60-61 et 61-62. Ainsi forge-t-on un esprit d'équipe et forme-t-on une sélection-club.

Il est facile de les trouver ces 20 gars là. Voulez-vous des noms ? Taillandier, Bernard, Wendling, Peyroche, Chorda, Tylinski, Herbin, Bodin, Muller, Bollini, Sénac, Ferrier, Wisnieski, Heutte, Sauvage, Van Sam, Kopa, Ujlaki. Sans doute quelques autres que j'oublie. Mais il y a de quoi faire. Le tout est de bâtir quelque chose tout de suite et pour deux ans.

Avec Hélène et Frédéric

Au rendez-vous du Sporting Bar, chez Roger Marche.

Mais j'aime aussi rouler en voiture.

Avec Liliane l'épouse dévouée, bonne conseillère et compagne idéale des bons et des moins bons jours.

Reste bien sûr, à se qualifier devant la Bulgarie. Et cela sera très dur. Mais alors là j'en appelle à l'union de tous les footballeurs français : qu'ils s'appellent Kopa ou Ujlaki, qu'ils soient Rémois ou Racingmen, Stéphanois ou Lensois.

Je leur demande d'oublier tout ce qui peut les séparer pour ne penser qu'à une seule chose : l'intérêt du football français. Notre élimination serait une catastrophe pour tout le monde et pour les joueurs eux-mêmes d'abord. Je n'ai aucun intérêt moi, à lancer cet appel, car j'arrive à la fin de ma carrière. Mais je le fais en tant que doyen recordman. En espérant qu'on tiendra compte de mon conseil.

Encore une saison et puis s'en va

J'arrive, quant à moi, au bout de la carrière. En seize ans je n'ai jamais baissé les bras, je peux le dire. Cette volonté de ne jamais m'avouer battu m'a permis de sauver bien des situations désespérées. Jusque sur la ligne de but ! C'est sans doute ces interventions spectaculaires — et aussi mon énergie ou mon crâne luisant — qui m'ont valu l'affection d'un public que je ne remercierai jamais assez chaleureusement. Ce public de Paris surtout qui m'a aidé à réaliser le come-back dont je rêvais en partant de Reims. Ce public de Paris qui n'admet pas qu'on ne joue pas bien et auquel je souhaite (pour lui autant que pour moi !) d'avoir enfin un Champion de France parisien.

Alors, je pourrais me retirer en paix. Car je ne veux pas m'entêter.

En seize ans, je n'ai pas manqué dix matches officiels. Au Racing, je n'ai raté que trois rencontres de championnat. Tant que je serai en état de jouer, je jouerai. Mais dès que je commencerai à baisser, alors je m'arrêterai. Si je fais encore une saison chez les pros, après celle-ci ce ne sera pas si mal.

Après cela je reviendrai m'installer définitivement dans mon pays. A Sedan ? Je ne pense pas. J'ai failli y venir cette saison, mais j'ai eu raison de penser que je pouvais faire encore un an au Racing. Et puis, Sedan a besoin de jeunes.

A Charleville ? Plutôt, car le club qui est actuellement en Honneur pourrait fort bien monter en C.F.A. En attendant de tenter une seconde expérience professionnelle.

Qu'importe d'ailleurs le club ! Ce sera peut-être même l'A.S. Mohon d'où je suis venu.

L'essentiel, pour moi, sera de ne pas perdre tout ce que j'ai de plus cher. De pouvoir, chaque matin, partir en petites foulées respirer le bon air ardennais. De pouvoir saluer au passage le paysan qui me reconnaît. De pouvoir franchir à gué le ruisseau dans le sous-bois. De pouvoir traverser les champs labourés.

De pouvoir retrouver la chaleur du café et les blagues des amis et de pouvoir savourer, en paix, une retraite bien gagnée.

Je vous le dis : si vous passez par là, arrêtez-vous chez Roger Marche. La bière y est excellente. Et le solitaire de Mohon, le plus heureux des hommes.

UNE ÉTUDE TECHNIQUE DE Football MAGAZINE

LES SPRINTERS DU FOOTBALL

ILS font l'admiration des foules. Leurs courses, avec ou sans ballon, à travers le terrain ou le long d'une ligne de touche, rappellent les luttes athlétiques.

Ce sont les sprinters du football. Mais leurs performances chronométrées les rabaisseraient neuf fois sur dix au rang de débutants.

Car il n'y a pas de commune mesure entre le sprint du footballeur et le sprint de l'athlète grâce au ballon.

La vitesse en football ne s'apprécie pas au dixième de seconde. C'est ce que Gabriel Hanot démontre par ailleurs.

MAX FULGENZY

(Sedan)

Il navigue entre le poste d'ailier et celui d'arrière. Sans parvenir à se fixer et à imposer des qualités naturelles exceptionnelles. Comme le lièvre, il semble courir avec la peur de son ombre.

FRANCISCO GENTO (Real) est plus redoutable encore par ses arrêts instantanes et ses redémarrages que par ses courses elles-mêmes. Malheureusement, il n'est pas toujours lucide...

DOMINIQUE RUSTICHELLI (Reims)

Ce Marseillais n'a pu tenir les promesses qu'il avait données comme junior, parce qu'il est très inconstant et fragile.

PIERRE GRILLET

(R.C. Paris)

Le roi du sprint en ligne droite. Mais l'ailier du Racing n'a jamais pu varier son jeu collectif au-delà du relais systématique et du centre long.

VITESSE PURE ET VITESSES INDIRECTES

PAR GABRIEL HANOT

La vitesse du footballeur est une notion plus complexe, en tout cas, plus différenciée qu'elle n'apparaît à première vue. Il faut, en effet, avant d'aborder la vitesse pure dans le démarrage et la course linéaire, faire une part, une large part, aux vitesses indirectes, aux vitesses d'appoint, aux vitesses sinon artificielles, du moins astucieuses, comme :

1° **la vitesse d'intervention ;**
2° **la vitesse du contre ;**
3° **la vitesse du premier pied ;**
4° **la vitesse du départ ;**
5° **la vitesse d'anticipation.**

Le Stéphanois Richard Tylinski, avant ses malheurs de Bâle, se mit en grande vedette à Varsovie, devant la Pologne (2-2), par sa rapidité de détente sur le ballon, que l'adversaire croyait entièrement sous son contrôle. Le pied gauche comme le pied droit, indifféremment, lui permirent à tout coup d'écarter la balle et en même temps le danger.

Le contre est, en somme, une addition de vitesses opposées. Le contre est une vertu des footballeurs qui s'engagent énergiquement dans l'action, les

VITESSE D'INTERVENTION

RICHARD TYLINSKI utilise à merveille sa rapidité de détente sur le ballon pour contrer Cossou (à g.)

Britanniques par exemple, les Allemands, les Suisses, les Scandinaves, les Belges et les Hollandais. Les Français se montrent souvent, vis-à-vis des chocs, délicats, voire esthètes. N'jo Lea, du temps de sa splendeur, était réputé pour ses contres redoutables dans la surface des 17 mètres adverses.

La vitesse du premier pied est tout à fait indépendante de la vitesse naturelle. Elle permet au footballeur de négliger son équilibre habituel, c'est-à-dire l'assise de sa jambe d'appui coutumière, pour rompre le rythme de la course et surprendre l'opposant par une frappe préalable de la balle. L'utilisation du premier pied est toujours rapide et souvent efficace. Encore faut-il que la seconde jambe d'appui remplisse convenablement son rôle. Récemment, à Liège (1-1), Puskas, du Real, eut la bonne inspiration de reprendre du premier pied, c'est-à-dire du pied droit, un centre de l'ailier droit Mateos. Malheureusement, sa prise d'équilibre sur la jambe gauche est exceptionnelle et peu sûre,

VITESSE DU CONTRE

NJO LEA, quand il est en forme, est redoutable par ses contres et ses coups de patte.

de sorte que le tir, qui aurait été imparable du pied gauche, fut manqué. Mais si Puskas avait pris le temps d'attendre, la balle lui aurait été enlevée.

Restons avec Puskas pour la quatrième observation. L'ex-major galopant magyar n'est pas très vite et il tend plus à s'empâter qu'à s'affiner. Pourtant, il donne la sensation qu'en toute occasion, il prend un départ très rapide. C'est que, à la manière de Rijvers, de Guillas, de Muro, il se tient, dans l'attente de la balle, les jambes non pas largement implantées sur le sol, mais proches l'une de l'autre, en angle très aigu, de façon à être toujours disponible, toujours prêt à la détente.

La vitesse d'anticipation s'exerce sous deux aspects. Elle consiste, en défense, à prévenir, à devancer le geste ou l'action de l'adversaire, au lieu d'attendre et de s'opposer. En attaque, elle précède l'arrivée, le cheminement normal, parfois le départ de la balle ou plus précisément, de la passe. Elle surprend et laisse sur place un adversaire inattentif et qui se trouve incapable de combler son retard. Tel est le jeu ouvert, dans l'espace libre, en contraste avec le football précis, lent, indirect, par petites passes souvent latérales.

La vitesse d'anticipation est requise des avants de pointe — ailiers ou attaquants de la triplette du centre —. Le chef-d'œuvre le plus indiscutable fut accompli il y a deux mois par Puskas, durant le match-retour de la première Coupe du Monde des Clubs, Real-Penarol (5-1), à Madrid, A la 54e minute, le Real étant vivement attaqué par les Uruguayens, la balle, dégagée tant bien que mal, parvint à Puskas, replié à 22 mètres environ de sa ligne de but. Puskas, tout en suivant la trajectoire de la balle, aperçut Gento qui traversait à toutes jambes la ligne médiane et fonçait dans la moitié de terrain sud-américaine. Une passe — plus précisément un tir — de 35 mètres, projeta la balle devant l'ailier gauche madrilène. L'arrière central opposé, Rodriguez, prit sa course mais, incapable de barrer le chemin à Gento, il se ravisa, laissant à son gardien Maidena le soin de s'élancer en direction du possesseur de la balle et de fermer l'angle de tir. Un « lob » de plus de 20 mètres ruina le projet du gardien et envoya la balle juste sous la barre transversale. Comment dissocier, dans cet exploit, la part de Puskas, du mérite qui revient à Gento ?

Gento, en ce cas particulier, ajouta anticipation et vitesse. Car il possède aussi, et peut-être surtout, le démarrage et la rapidité des courses linéaires. La moindre recherche statistique permet de découvrir que cette qualité de vitesse originelle prédispose aux postes d'ailier en attaque, et d'arrière latéral en défense.

Haute taille, taille moyenne ou petite ; grand développement des jambes, raccourci des jambes ; segments spacieux, segments réduits ; longilignes, brévilignes, peu importe. La vitesse est innée. On se demande pourquoi et le mystère n'est pas encore éclairci.

Grillet, Corbel, Rustichelli, Wade, Daniel, Baulu, Djibrill, Dumas, Robuschi, N'Doumbé entrent dans cette catégorie comme ailiers, au même titre que les arrières latéraux Bacon-

VITESSE GENERALE

DI STEFANO le phénomène est rapide sans en avoir l'air. Sa vitesse est fondue en lui.

nier, Schollhammer, Zamparini, Fulgenzy, Lagadec, Kuhnapfel sont indifféremment, ailiers ou arrières latéraux. Il en serait de même pour Foix, s'il s'en donnait la peine. L'arrière latéral est, en effet, l'antithèse de l'ailier.

Il est extrêmement rare qu'un ailier et un arrière latéral rapides, soient tacticiens de haute classe. La courbe de leurs performances est la plus inégale qu'on puisse imaginer ; elle varie du très bon au très insuffisant. C'est que le don de la vitesse se suffit à lui-même et semble souvent incompatible avec le don de l'intelligence. La nature répartit équitablement ses valeurs. La sagesse populaire chinoise l'a depuis longtemps observé, lorsqu'elle s'exclame : **« que ne serait le lion, s'il était singe ! ».**

Justement, Di Stefano est lion et singe, malgré ses 34 ans d'âge. Sa vitesse est tellement intégrée à son jeu et si fondue en lui qu'elle n'apparaît pas. Il est rapide sans en avoir l'air. J'ai voulu en pénétrer le secret en demandant à Alfredo pourquoi il n'avait jamais mis cette précieuse qualité à l'épreuve de l'athlétisme.

« Je n'y ai jamais pensé. Je voyais bien que j'allais plus vite et que je possédais plus de souffle que mes camarades, enfants et adolescents argentins. Mais je me contentais d'utiliser ces avantages pour être meilleur footballeur. »

De tels avantages améliorent encore sa technique et sa tactique. Ils lui permettent d'être sans cesse au centre de l'action, de distancer ses adversaires sans y paraître, et de se replier si naturellement, en cas de danger, de son poste de chef d'attaque, qu'il lui arrive de détourner en corner le ballon rabattu par un ailier opposé courant le long de la ligne de but. Quand on songe au type du footballeur complet, c'est le nom de Di Stefano qui s'impose à la pensée.

VITESSE DE DEPART

PUSKAS, sans être rapide, sait prendre des départs très rapides. Ici, Jonquet est resté sur place.

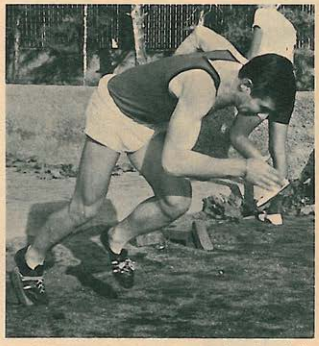
RIJVERS courtes jambes, pieds tout proches l'un de l'autre, utilise une admirable vitesse de départ dans les contrepieds. Ugorenko est ici pris à revers.

MARCHETTI

LE DÉCATHLONIEN DU FOOTBALL

Le lancement du poids est une affaire de spécialistes. Mais Charly y travaille musculature et détente.

La détente de MARCHETTI est, elle aussi, exceptionnelle. Il saute 1 m. 70 en hauteur dans un style très pur.



MARCHETTI est l'actuel champion de la Côte d'Azur junior sur 100 mètres, qu'il court en 11".

MARCHETTI brille au saut en longueur. Les 6 m. 50 sont franchis.

IL y a trois mois, personne ou presque ne connaissait le nom de Marchetti. Mais depuis quelque temps, les techniciens, les footballeurs, le public même, ne tarissent pas d'éloges sur un garçon qui prouve dans les buts de l'A.S. Cannes qu'il est l'un des meilleurs gardiens de Division II. Les sélectionneurs pensent d'ailleurs à lui pour une prochaine équipe des Espoirs Français.

18 ans et tout l'avenir devant lui, Charly Marchetti n'est pas qu'un footballeur. C'est un athlète complet, un véritable décathlonien du football français.

La preuve : il est l'actuel champion junior de la Côte d'Azur du 100 mètres avec 11". Il saute 1 m. 70 en hauteur, 6 m. 50 en longueur, lance le javelot à 47 mètres et atteint les 12 mètres au poids.

Charly Marchetti a pourtant décidé de ne pas exploiter sur la piste en cendrée ses remarquables possibilités pour les mettre au service du football. Celui-ci a peut-être gagné un grand gardien, mais l'athlétisme a sans doute perdu un espoir de premier ordre.

PHOTOS ROLAND GOTA

Il lance le javelot à 47 mètres sans avoir jamais travaillé sa technique.

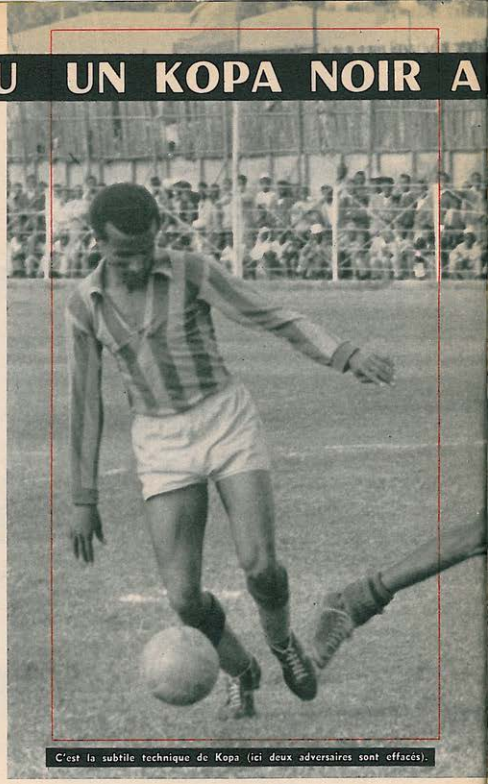
L'ÉTHIOPIE A L'HEURE DU FOOTBALL

PHOTOS ROGER KRIEGER

Tous les enfants du monde sont des spectateurs attentifs et passionnés. Ces petits Ethiopiens rêvent des lauriers de Menguistou leur idole.

MARCEL HANSENNE : J'AI VU UN KOPA NOIR A

MENGUISTOU, LE MEILLEUR FOOTBALLEUR D'ÉTHIOPIE



C'est la subtile technique de Kopa (ici deux adversaires sont effacés).

UN REPORTAGE DE Football MAGAZINE

ADDIS-ABEBA. — Il y avait deux heures à peine que j'étais arrivé à Addis-Abeba, sur ce haut plateau d'Afrique qui s'élève à 2.500 mètres, et ma hâte était grande de rencontrer le champion olympique du marathon Bikila Abebe, but de mon voyage. Et voilà que la magie du football s'exerçait une fois de plus : la première visite que me conviait à faire M. Ydnekatcheou, secrétaire de la Confédération Ethiopienne des Sports, n'était pas pour la nouvelle idole sportive éthiopienne — un rendez-vous était prévu pour le lendemain — mais pour un terrain d'entraînement, où les meilleurs footballeurs d'Addis-Abeba s'appliquaient à exécuter les consignes que leur donnait un Européen aux cheveux gris et à l'air grave, le yougoslave Milochevitch. Il me semblait vivre un moment irréel : depuis mon départ d'Orly, jusqu'au moment où notre avion survola Addis-Abeba, révélant à mon regard étonné une infinité de toits de tôle grise (la matière première la moins chère) ma pensée s'était exclusivement concentrée sur un mystérieux coureur à pied, et voilà que je me trouvais plongé de plain-pied dans l'univers familier du football. Voilà que d'un coup je me sentais chez moi. A mes côtés un instituteur du lycée franco-éthiopien d'Addis-Abeba, à l'accent de Sète, me demandait le résultat du match Suisse-France (un mauvais moment à passer) et les collines qui profilaient au loin l'horizon africain prenaient soudain un air de parenté avec certaines régions d'Auvergne.

L'illusion d'assister à un match d'entraînement en France eût été complète sans la présence sur la touche de jeunes supporters aux vêtements pauvres mais au regard reflétant une grande joie de vivre. J'admirais la finesse de traits de la plupart d'entre eux, leur visage toujours prêt à s'éclairer d'un sourire, qui révélait des dents d'une éblouissante blancheur. Leurs réactions étaient les mêmes que celles des enfants de chez nous, quand ils assistent à un match de football, et quand Milochevitch, ex-entraineur de l'équipe nationale yougoslave (à la Coupe du Monde 1958 notamment) sortit du terrain, le match fini, il ne pût résister à la tentation de prendre dans ses bras une adorable petite fille de six ou sept ans, que le mince tissu de sa robe protégeait mal de la fraicheur du soir. Je sus par la suite qu'elle était sa petite amie préférée, et que la leçon de football, sur ce terrain d'entrainement invraisemblable tant il était bosselé en certains endroits, ne se terminait jamais sans cette scène familière. C'est la seule fois que je vis le visage de Milochevitch, dont l'aspect est habituellement tourmenté, comme si des pensées désespérées l'agitaient en permanence, prendre soudain un air de grand bonheur. Je compris que j'avais devant moi un homme heureux, un homme à qui « l'Afrique avait parlé ».

Un Kopa à Addis Abeba

Quatre jours plus tard, j'eus l'occasion d'assister à la rencontre opposant deux sélections d'Addis-Abeba sur le terrain municipal, où les herbes qui avaient poussé jusqu'à un mètre de haut pendant la saison des pluies étaient fraichement coupées.

C'est autour de ce terrain, où une tribune couverte est en cours de construction, que 17.000 Ethiopiens

CONNAISSEZ MIEUX LE FOOTBALL ÉTHIOPIEN

- **L'Empire Ethiopien est formé de 13 provinces (y compris l'Erythrée).**
- **A l'heure actuelle quatre provinces seulement possèdent des ligues régionales de football sous l'égide de la Fédération Ethiopienne de Football : le Choa (province dont Addis-Abeba est la capitale), l'Erythrée, le Kaffa et le Harargue.**
- **Le vainqueur du championnat organisé par ces ligues régionales se trouve qualifié pour le tournoi final du championnat d'Ethiopie, qui a lieu chaque année à Addis-Abeba en avril-mai.**
- **Actuellement 28 clubs, répartis entre ces quatre ligues régionales, disputent le championnat national.**
- **Le tenant actuel du titre est le « Cotton Factory » (ligue du Harargue).**
- **La saison officielle commence le 1er septembre (après les pluies) et se termine le 15 juin.**
- **Il existe à Addis-Abeba un club italien de football baptisé « Juventus ».**
- **L'Ethiopie a été éliminée du Tournoi préliminaire des Jeux Olympiques après avoir obtenu les résultats suivants : victoire sur l'Ouganda (2-1), matches nuls devant l'Ouganda (1-1) et le Soudan (1-1), défaite devant le Soudan (3-1). Le Soudan obtint sa qualification parce qu'il avait battu deux fois l'Ouganda par le même score de 1 but à 0.**

ADDIS ABEBA

C'est aussi la force de frappe et l'efficacité de Fontaine (admirez le style et l'équilibre).

Milochevitch et ses petits amis éthiopiens. Il a quitté la Yougoslavie et la sélection nationale pour porter la bonne parole à Addis Abeba.

Un pan de mur, un coin de terre battue : cela suffit pour improviser un vestiaire bien gardé.

s'étaient serrés en 1956 pour assister au match Ethiopie-Egypte. Cette fois ils étaient trois ou quatre mille peut-être pour assister à cette sorte de revue de détail qui allait mettre en évidence les qualités et les défauts de ces footballeurs que l'on connaît si mal en Europe. Ce fut une rencontre assez étrange, commencée sur un rythme de championnat professionnel et terminé sur celui d'un match entre corporatifs. C'était, il est vrai, le début de la saison, et la condition physique d'un grand nombre de joueurs laissait encore manifestement à désirer. La technique de beaucoup d'entre eux était excellente, hormis peut-être les amortis, et j'eus souvent le plaisir d'admirer leur adresse balle au pied. Mais il leur manquait surtout, de toute évidence, le rythme soutenu des grandes équipes européennes. D'autre part on sentait chez eux les effets obligatoires des nouvelles conceptions tactiques que leur inculque Milochevitch, et qui pour l'instant constituent un carrefour entre leurs anciennes habitudes (jeu aéré et très large) et le jeu style yougoslave, précis et plus serré. Mais enfin les dirigeants du football éthiopien, qui ont engagé Milochevitch, trouvent des signes d'encouragement très nets dans l'évolution du jeu. Quant au Yougoslave, qui est enchanté des dons naturels que manifeste l'Ethiopien pour la technique du football, il déplore encore un certain manque de vitesse, car la principale vertu physique de l'Abyssin est la résistance : Bikila Abebe l'a prouvé avec éloquence à Rome.

Néanmoins j'ai découvert avec admiration un avant-centre dont la rapidité n'a d'égale que la virtuosité technique. Tout au long de la partie ce joueur d'exception, dont le nom est Menguistou, a livré un véritable récital de football moderne, se démarquant sans cesse, feintant ses adversaires avec une aisance dérisoire, couvrant sa balle comme un professionnel endurci, et faisant preuve d'un tir aussi puissant que précis. Sur les huit buts réussis par son équipe (Addis-Abeba A) il en marqua trois et en fit marquer trois autres. Chaque fois que le ballon lui parvenait, le jeu prenait soudain une tout autre allure, montant de plusieurs tons. J'ignore ce que ferait Menguistou chez nous, car cet originaire des hauts-plateaux d'Afrique s'acclimaterait peut-être difficilement chez nous, mais je puis témoigner qu'il m'a procuré des moments de réel plaisir, tant par l'élégance de son jeu que par son efficacité. C'est le Kopa d'Addis-Abeba, un Kopa qui par surcroît aurait la même force de frappe que Fontaine, le même sens du but...

Reims est espéré en Ethiopie

Le football est un sport neuf en Ethiopie, la plus vieille équipe, le St-Georges Football Club d'Addis-Abeba, ayant été fondée en 1935. Mais il est devenu rapidement le plus important, et aujourd'hui il s'enorgueillit de 3.500 licenciés (pour 18 millions d'habitants), venant nettement avant le basket-ball, le volley-ball, le cyclisme et l'athlétisme. Grâce au dynamisme de son secrétaire général, M. Ydnekatcheou, un homme qui connaît le football à fond, et qui en suit le développement d'une manière passionnée, le ballon rond s'installe solidement en Ethiopie. C'est lui qui a fait venir Milochevitch à Addis-Abeba. C'est lui qui a établi les statuts de la Fédération Ethiopienne de Football « statuts calqués en grande partie sur ceux de la F.F.F. » m'a-t-il dit. Après avoir étudié à fond les règlements des différentes fédérations, Ydnekatcheou en est arrivé en effet à la conclusion que les nôtres étaient les mieux faits, rendant ainsi au football français un hommage qui adoucira les récents résultats de notre équipe nationale

Avec des statuts français, un entraîneur yougoslave, un ancien gardien de but du Ferencvaros de Budapest, Hada, également ancien international hongrois en 1930, qui inculque le style d'Europe Centrale à l'équipe de la Garde Impériale, les bases du jeune football éthiopien se consolident. Il lui reste encore à trouver sa personnalité définitive, son style propre, mais le principal est fait, l'élan est donné. Ses possibilités sont certaines, comme plusieurs équipes européennes ont pu s'en rendre compte à Addis-Abeba. Le Dynamo de Kiev ne dut-il pas concéder deux matches nuls, l'un contre le Methiaï S.C. (3-3), l'autre contre le St-Georges F.C. (1-1). Certes l'altitude a pu gêner les footballeurs soviétiques, c'est d'ailleurs pourquoi les Ethiopiens se montrent plus fiers d'avoir battu le WAC de Vienne sur son propre terrain (4-2) et de s'être inclinés de justesse devant l'Etoile Rouge de Bratislava (2-3) et la Sélection d'Athènes (3-4).

Leur désir est de multiplier les contacts avec l'Europe, car les grandes équipes du vieux continent jouissent à Addis-Abeba d'un grand prestige. Et je partage entièrement l'opinion du proviseur du lycée franco-éthiopien d'Addis-Abeba quand il me disait, avec son accent de Béziers qu'il n'a pas perdu, malgré douze années de vie éthiopienne :

« Si le Stade de Reims pouvait venir jouer à Addis-Abeba, cela constituerait pour la France la meilleure des propagandes... »

Car, je vous le disais au début, finalement j'ai parlé autant de football que de course à pied, au cours de ce reportage effectué spécialement pour Bikila Abebe. Autant, sinon plus...

M. H.

L'ENQUÊTE DU MOIS

DEBOUT M

MARSEILLE, deuxième ville de France, dont la population s'accroît chaque jour proportionnellement au potentiel industriel, fut, sans doute, le premier fief du football français entre les années 1920 à 1950. Pendant ces trente ans, son club fanion, l'O.M., joua 9 finales de Coupe, en remporta 6 (1924-26-27-35-38 et 42) et enleva deux fois le championnat (1937 et 1948). Il attira dans son Stade Municipal, pour certains matches contre Lille, Reims, Strasbourg et le Racing, plus de spectateurs que le R.C.P. lui-même en faisait venir au Parc des Princes : le chiffre de 40.000 était couramment dépassé et les barrières cédaient parfois sous le flot des candidats spectateurs auxquels les contrôleurs démunis de tickets refusaient l'entrée.

Aujourd'hui, le club marseillais est en Division II où il accomplit sa deuxième saison, se perdant parmi l'anonymat de cette sous-élite. Les rencontres O.M.-Strasbourg, O.M.-Lille qui n'ont plus aucun relief, malgré la nostalgie des vieux marseillais qui s'accrochent au passé, se jouent devant moins de 10.000 spectateurs et les matches courants de Division II, auxquels est condamné le public, attirent environ 3.000 à 4.000 spectateurs. Jusqu'à l'an dernier, l'O.M. avait encore quelques noms dans son équipe : Célestin Oliver, Eschmann, Tillon... Actuellement il n'y a plus guère que des amateurs qui ne se sont pas encore fait un nom et qui ne forment pas non plus une équipe — pas encore du moins !

La situation, peu brillante, s'est détériorée rapidement depuis 1956, depuis que M. Saby Zaraya a, en fait, assuré — seul ou presque — la gestion de l'O.M.

La chute de Marseille — comme celle de quelques autres grandes villes — est la cause essentielle de la diminution des ressources du football français et la raison de l'apparente désaffection du public pour notre sport.

Voilà pourquoi « Football-Magazine » a envoyé ses reporters à Marseille, mener l'enquête auprès des anciens joueurs de l'O.M., depuis Gascard, l'ancien d'avant 1914, jusqu'à l'avant-dernière génération, celle des Robin, Scotti, Pironti, en passant par celles — intermédiaires — des Gallay, Durand, Bruhin, Conchy, Gonzalès, auprès des anciens dirigeants et auprès du public marseillais pour rechercher :

1° Les causes de cette chute imprévisible il y a dix ans seulement ;

2° Les moyens de sortir d'une situation aussi difficile et de redonner son lustre à l'O.M. et au football marseillais.

Nous avons aussi donné, naturellement, la parole à Saby Zaraya, le président, très attaqué, de l'actuel O.M.

M. Louis-Bernard Dancausse, président de la Ligue, a tenu à rester au-dessus des partis et s'est refusé à donner un avis quelconque sur la crise marseillaise.

CEUX QUI ONT FAIT L'O. M. A CŒUR OUVERT

VOILA plus d'un quart de siècle, tout là-bas, au bout du vieux port, les « Catalans » étaient constitués par une pointe de rochers arides qui s'avançaient dans la mer, comme une main convoitant le château d'If. Quelques baigneurs marseillais venaient s'y déshabiller pour prendre un bain rapide. Un jour quelqu'un eut l'idée d'y construire une baraque et de fixer au rocher une échelle qui descendait à la mer. Un peu plus tard le Cercle des nageurs de Marseille était créé et venait se fixer là.

Travaillant, creusant, minant le rocher, l'homme a construit, petit à petit, l'un des plus beaux clubs nautiques que l'on puisse imaginer avec deux piscines luxueusement aménagées, jeux de volley, salles de réunion, restaurant, terrasses, etc...

C'est au restaurant du Cercle des nageurs de Marseille, que, par une fraîche soirée de novembre, nous avons réuni pour leur parler de leur vieux club et de ce football marseillais, qu'ils aiment tant, tous les anciens de l'O.M. que nous avons pu toucher.

Il y avait là, le vieux père Gascard avec ses 70 ans, son toupet blanc, sa main gauche mutilée mais sa bonne humeur inaltérable et son grand optimisme. Maurice Gallay à la tête chenue, lui aussi, au port noble, à la parole calme, autrefois merveilleux athlète, aujourd'hui affligé d'une forte claudication, Durand qui frôle la soixantaine, petit de taille mais vif d'esprit, Bruhin toujours aussi sec qu'il y a 15 ans sur un terrain de football et toujours aussi épris de justice, les Conchy, Max aux idées nettes et aventureuses, Henry plus réservé mais aussi tenace, Jo Gonzalès qui ne mâche pas ses mots, Félix Pironti un peu empâté mais qui a conservé le goût des histoires marseillaises, Robin dont le teint brique du visage contraste avec le gris (déjà !) des cheveux et Scotti toujours aussi décontracté, apparemment distant mais toujours au cœur du sujet dans une discussion.

C'était au dessert. Chacun y était allé de son histoire (marseillaise, bien sûr !) et le nom de Pepito Alcazar — un des absents du jour — était revenu souvent sur le tapis. Chacun était prêt à dire ce qu'il avait sur le cœur, c'était le moment de concentrer toutes les conversations sur ce football marseillais qui, pour eux, n'a qu'un nom : O.M.

Le "football marseillais" fut inventé par des Parisiens

JEAN CORNU ET VICTOR SINET. — « Existe-t-il vraiment un football marseillais, un style marseillais ? Est-il possible de le caractériser pour chacune des époques de l'O.M. ?

GASCARD. — Le « football marseillais » est ne vers 1925. Ce sont des parisiens qui l'ont apporté à Marseille. A cette époque l'O.M. venait d'acquérir Crut, remarquable distributeur qui aimait alerter de loin directement soit Boyer, athlète irrésistible, soit ses ailiers, Gallay merveilleux athlète, lui aussi, et Dewaquez footballeur complet. Gallay et Dewaquez donnaient de bons centres à Boyer ou tiraient eux-mêmes au but de leur aile. Seul Dewaquez se rabattait parfois pour tirer de plus près ou participer davantage à l'action.

Comme le reste de l'équipe était un peu plus faible — bien que les autres équipiers fussent très utiles — l'O.M. paraissait valoir par ces quatre hommes au jeu large et rapide.

On disait alors jouer « à la Marseillaise » en pensant à ce jeu. On en a même fait la devise de l'O.M. : « Droit au but ».

J.C. ET V.S. — Ce style vient donc davantage des hommes qui l'ont inventé et popularisé que du tempérament ou du climat méditerranéen ou marseillais.

DURAND. — Absolument, nous nous sommes simplement adaptés aux circonstances.

GALLAY. — Nous faisions parfois la décision en un quart d'heure, par 2 ou 3 buts, ensuite nous laissions les choses aller et nous nous reposions sur notre gardien, Allé, que seul la faiblesse de son dégagement empêcha d'être international.

Je suis de l'avis de Durand. Ce jeu « droit au but » tenait si peu au tempérament marseillais qu'il a pris une autre forme au cours des générations suivantes, tout en restant la dominante dans l'esprit des joueurs et des dirigeants de l'O.M.

J.C. ET V.S. — Quelle était cette forme à l'époque de Bruhin, par exemple ?

BRUHIN. — A mon époque et à celle des frères Conchy, nous avions bien des tandems d'attaquants réputés comme Kohut-Eisenhoffer, mais le reste de la ligne d'avants était plus faible et nous tirions notre force de la sûreté défensive: celle des Di Lorto, Ben Bouali, Max et Henry Conchy. Ainsi, ce droit au but se modifiait-il selon les joueurs dont nous disposions.

Quand il fallait freiner les attaquants de l'O. M.

Malgré notre attaque plus modeste, nous marquions beaucoup de buts, car nous nous laissions dominer et procédions par « contres » extrêmement rapides.

Je me rappelle lors de la finale 1935, contre Rennes. Durant 30 minutes nous n'avons vu que des Bretons dans nos 18 mètres et nous n'avons entendu que des cloches rennaises qui s'agitaient dans les tribunes. Nous avons mené

Football MAGAZINE

DEVANT LE MYSTÈRE DE L'O.M.

ARSEILLE !

PAR JEAN CORNU
ET VICTOR SINET
PHOTOS ANDRÉ LECOCQ

Réunis par « Football-Magazine » sur le Vieux Port, de gauche à droite ci-dessus, quelques-uns des joueurs qui ont fait la gloire de l'O.M. : Gallay, Gascard, Jo Gonzalès, Durand, un pêcheur supporter, Max Conchy, Aubergy (dirigeant amateur), Pironti et Robin. Photo ci-dessous, les envoyés spéciaux de « Football-Magazine » écoutent Saby Zaraya, le principal accusé.

trois contre-attaques avant la mi-temps : 3 buts. Si bien qu'au repos, Eisenhoffer nous dit : « Maintenant faites du jeu, ne cherchez plus à marquer, il est toujours mauvais de ridiculiser un adversaire en finale par le score, ça ternit votre propre victoire. »

J.C. ET V.S. — Et à l'époque Robin-Scotti-Pironti ?

ROBIN. — Notre génération a été poussée en équipe première par la guerre. Nous avons conservé le style de nos anciens, pressés, nous aussi, par les circonstances : nous avions un excellent rempart défensif avec Bastien et des attaquants de pointe percutants avec Aznar, Dard et Pironti. Scotti et moi nous les servions, eux se débrouillaient et tiraient bien une cinquantaine de fois au but au cours d'un match.

SCOTTI. — Le « droit au but » c'est bien beau ; mais ce n'est plus valable dans le football moderne. Si l'O.M. a descendu si vite la pente, c'est en raison de sa fidélité à cette devise qui se traduisait sur le terrain par de grands coups de pied sans aucun sens constructif.

Il y a 15 ans, Tax était, chaque dimanche le meilleur joueur de Saint-Etienne tout en ne parcourant pas plus de 100 mètres dans un match : il alertait ses partenaires de loin, ceux-ci avaient du champ. Aujourd'hui où les défenses sont mieux organisées, le terrain mieux occupé, les équipes en général plus soudées, ces méthodes sont devenues impossibles. L'O.M. doit modifier ses conceptions et s'inspirer du jeu des équipes tenant le haut du pavé.

HENRI CONCHY. — Scotti a raison. Aujourd'hui ce sont les inters et les demis qui font le football et la valeur d'une équipe.

L'O.M. est tombé parce que personne, à sa tête, n'a voulu s'en rendre compte ou s'adapter.

PIRONTI. — Il faut de tout pour faire un monde. Avez-vous vu le grand Real ? Il jouait court, long, latéralement ou en profondeur selon les circonstances. Il n'y a pas de méthode universelle : ni football de choc, ni football de salon. Il faut un jeu varié qui se développe sur un registre étendu. Fernandel est un grand artiste, car il peut être admirablement dramatique et follement comique.

Pas de tête à l'O. M.

J.C. ET V.S. — Nous sommes tous d'accord pour dire que le football a évolué, que l'ère du « Kick and rush » est révolue et que celle d'un football plus varié et plus complet est largement ouverte ; mais est-ce le seul manque d'adaptation dans le jeu qui a conduit l'O.M. en Division II et qui l'y maintient ?

GALLAY. — L'O.M. était un club, ce n'est plus qu'une façade. Il eut 1.000 membres, il n'en a peut-être plus 200, et surtout, il ne compte aucun membre important, représentatif. Il a à sa tête un homme de bonne volonté qui joue au dictateur, mais manque de personnalité et ne connaît rien au football.

MAX CONCHY. — Il n'est pas plus mauvais qu'un autre et il travaille, mais depuis dix ans de grosses erreurs ont été commises dans le « renforcement » de l'équipe. L'O.M. souffre d'une défectueuse formation des jeunes.

GASCARD. — Le niveau intellectuel est en baisse chez les jeunes. Le football s'est tellement popularisé qu'il touche, en proportion, moins d'intellectuels qu'autrefois. Cette constatation est plus vraie encore si l'on s'en tient au football professionnel. Combien d'intellectuels deviennent pros ?

BRUHIN. — Je ne pense pas qu'il faille faire le procès du joueur ou du professionnalisme ; mais celui des dirigeants.

1° Nous avons vu que le football avait évolué, eux se sont « encroûtés ». Ils sont restés au style primaire du jeu et pour le recrutement, ils ont pensé que l'on pouvait « comme au bon vieux temps » faire venir une équipe étrangère (Ferencvaros ou une autre) et lui « acheter » sa vedette. L'interdiction Nicolas les a surpris. Ils ne savent ni former leurs joueurs ni prospecter.

2° Ils n'ont pas su s'attacher des techniciens qui les auraient guidés et conseillés, qui se seraient attachés à cette jeunesse portée vers de grands idéaux, mais à qui il faut les révéler et montrer le sérieux de toutes choses, football ou autre.

Une école pour footballeurs professionnels

J.C. ET V.S. — Quelle est la tâche la plus urgente pour sauver le football à Marseille ?

MAX CONCHY. — Il faut changer la méthode de formation des jeunes. Nous avons une école de football pour nos jeunes, il nous faut une école pour footballeurs professionnels.

ROBIN. — Nous avons des jeunes.

MAX CONCHY. — L'O.M. a accepté n'importe quels jeunes : tous ceux qui se présentent. Qu'il continue à le faire si ça lui plaît ; mais que parallèlement il recrute des juniors, par exemple, pour en faire des fu-

turs pros : qu'il aille les chercher dans les clubs voisins, qu'il les prépare et qu'il leur fasse jouer des compétitions plus difficiles qu'un championnat junior, qu'il les oppose, entre autre, chaque lundi à une équipe de Division II ayant joué la veille dans la région.

Les clubs accepteront de céder leurs joueurs à l'O.M. à condition que celui-ci les dédommage : un million ou plus pour chaque junior devenant pro. Quant à ceux qui ne réussiraient pas, le club ne serait pas perdant puisqu'il retrouverait son ou ses joueurs améliorés.

GONZALES. — L'idée est bonne ; mais attention, d'une part à la concurrence des autres clubs qui offrent des sommes folles et d'autre part au désir qu'ont les jeunes, vers 19 ans, de profiter de la vie.

DURAND. — C'est une utopie. Nous n'avons déjà pas assez de terrains pour nos jeunes, puisque nous ne disposons que de l'Huveaune et du tout petit terrain de Coder. De plus nous n'avons pas de moyens, pas d'argent : tenez, nous sommes tous de l'O.M. et où sommes-nous réunis actuellement ? Au Cercle des nageurs ! L'O.M., lui, n'a pas de club-house.

BRUHIN. — Je ne suis pas tout à fait de l'avis de Max Conchy. Il faut laisser sa chance à chacun : il y a des talents qui s'épanouissent plus tard que d'autres, alors pourquoi vouloir faire une sélection au départ.

Le club possède quatre entraîneurs : Troupel pour les pros, Ravel pour les amateurs, Durand et Robin pour les jeunes. Il devrait y avoir entre eux, unité de vues et conversations journalières.

DURAND ET ROBIN. — Mais cela existe. Nous vous répétons : donnez-nous des moyens et des terrains.

BRUHIN. — La politique des jeunes paie si elle est bien comprise : voyez Nimes avec ses faibles moyens.

MAX CONCHY. — Que vous ayez 20 petits juniors ou 20 très bons, les frais sont les mêmes. Ce n'est ni une question de terrain ni une question d'argent qui doit arrêter l'O.M. sur un sujet dont dépend son avenir.

BRUHIN. — L'O.M. a, jusqu'à ces dernières années fait rentrer beaucoup d'argent dans ses caisses, mais il en a toujours cherché aussi parce qu'il en a beaucoup gaspillé. Tout nous ramène à ceci : la gestion est mauvaise, les dirigeants sont coupables.

Faire place nette

J.C. ET V.S. — Nous vous posons alors la question : que faut-il faire dans l'immédiat pour replacer l'O.M. sur la bonne voie, lui rendre une partie au moins de son prestige et faire reprendre goût pour le football au public marseillais ?

SCOTTI. — L'O.M. est « cuit » et un nouveau club aurait plus de chances que lui pour remonter vers les sommets.

HENRI CONCHY. — Le public n'a pas perdu le goût du football : pour Sète-Reims, en Coupe, il y avait plus de 35.000 spectateurs au stade sous la pluie : mais il n'a aucun goût pour le football de troisième choix .

GALLAY. — L'O.M. a tellement perdu de son éclat que personne ne semble intéressé à « ramasser » une situation compromise. Il y a trois ou quatre ans, il était encore temps ; aujourd'hui, il est trop tard. Quelle est la forte personnalité qui voudrait risquer son nom sur un vote où quatre basketteurs, huit hand-balleurs et dix hockeyeurs peuvent causer son échec.

BRUHIN. — En tant qu'ancien Olympien — et comme nous tous, je pense — je souhaite que vive l'O.M.

Cependant tout se pourrit, dans toutes les sections qui n'ont plus de commandement réel, mais sont placées, comme le club tout entier, sous l'autorité totalitaire de M. Zaraya. Il faut donc :

1° Faire place nette ;

2° Appeler de nouvelles personnalités ;

3° Donner la priorité à un comité technique pour diriger le club sur le plan sportif.

Je crois qu'avec une saine gestion et un programme bien étudié, l'O.M. pourrait s'en sortir en trois ans.

Il faudrait que l'O.M. soit pris en tutelle par la Ligue et que celle-ci désigne de nouvelles personnalités quand la place sera libre. M. Zaraya sera remboursé selon un mode prévu.

MAX CONCHY. — Je serais encore plus dur : M. Zaraya a commis des erreurs : il doit payer. Pourquoi lui rembourser toutes les sommes qu'il a avancées ? Il a joué et il a perdu.

DURAND. — Comment voulez-vous déposer M. Zaraya, le comité directeur lui a donné les pleins pouvoirs. Juridiquement votre projet ne tient pas.

200 contents
Un million de mécontents

GONZALES. — Il est vrai qu'à l'O.M. tout va bien pour ses membres ; mais ils sont 200 et en face il y a une ville d'un million d'habitants qui ont l'impression d'être lésés et humiliés.

GASCARD. — Bien que M. Zaraya m'ait laissé tomber après m'avoir appelé auprès de lui, je veux être son avocat. Il a fait son apprentissage. Il est courageux et constant. Actuellement, il fait des efforts pour revenir dans la voie normale. Pour moi, je lui fais confiance. Le public doit, lui aussi, faire confiance à son équipe qui doit lutter et s'en sortir avec les jeunes.

Pour moi l'O.M. est sur la bonne voie. »

Cette conclusion du plus ancien joueur de l'O.M. fut loin de rallier l'unanimité ; mais l'heure empêcha de prolonger la discussion.

LA PAROLE EST A L'ACCUSÉ N° 1

SABY ZARAYA "Qui dit mieux ?"

S'IL fallait désigner l'homme le plus impopulaire de Marseille, il semble que l'unanimité se ferait aisément contre M. Zaraya.. Tel le baudet de la fable, l'homme est accusé de tous les vices, d'avoir été la cause de tous les maux dont souffre l'O.M. On lui reproche notamment d'avoir voulu être un véritable despote, on ne parle que de son incompétence et de son entêtement et on ne lui pardonne même plus d'avoir surtout été malchanceux.

Aujourd'hui pourtant, M. Zaraya se sent revivre : « Après chaque rencontre au stade-vélodrome, les gens m'attendent pour causer avec moi des problèmes de l'équipe. Il y a un an, ils mettaient le feu à ma voiture et je ne sortais jamais sans être protégé par un cordon de police. Voilà bien la preuve que le public nous a repris en sympathie ».

Le responsable n° 1 de l'O.M. sourit ironiquement quand on lui parle de ses « ennemis » :

« C'est trop facile de m'accabler, observe-t-il. En fait, tous ces prétendus supporters de l'O.M. n'ont jamais cessé de me lancer des bâtons dans les roues. Ce sont eux qui ont établi un climat malsain autour de l'équipe. Tout ça par malveillance et par jalousie. De surcroit, ils déforment tout. Ainsi, prétend-on actuellement que Sansonetti, notre dernière révélation, était à la disposition de l'équipe depuis 4 ans. Mais on oublie de penser qu'entre temps, il a accompli 27 mois de service militaire en Algérie ».

Beau parleur, M. Zaraya a réponse à tout :

« Quand je suis arrivé, il y a quatre ans, l'O.M. était criblé de dettes et de procès. C'était une véritable épave. L'équipe ne comptait en majeure partie que des vétérans. J'ai mis le budget à jour et j'ai fait appel à des joueurs alors renommés : Tillon, Oliver et Eschmann entre autres. A entendre les journalistes, nous devions jouer les premiers rôles en Division I. Total : on est descendus. A qui la faute ? »

« Oui, enchaine M. Zaraya, il n'y a que des jaloux autour de moi. Pour m'abattre, ils n'hésitent même pas à « monter le coup » aux joueurs. Mais aujourd'hui, tout cela est bien révolu », ajoute le petit homme brun en astiquant énergiquement le gros diamant qui pousse autour de son auriculaire.

Pourquoi ? Mais parce que M. Zaraya, d'un commun accord avec Lucien Troupel, a pris une importante décision : il a commencé par transférer Oliver, Eschmann, Tillon et le jeune Léonetti (qui tenait à s'en aller), ce qui a permis de régler les quelque 50 millions de dettes que comptait l'O.M. Il s'est fait un devoir ensuite de limiter les frais du club. Finies les folles dépenses pour un oui ou pour un non :

« L'O.M., dit-il d'un air entendu, ce n'est plus la vache à lait d'autrefois ».

Enfin, il a instauré une politique de jeunes dont il attend la réussite dans deux ans au plus tard.

« Quand je pense, soupire-t-il, qu'on nous accuse de ne pas avoir formé des jeunes... alors même que nous n'avons fait que cela comme en témoignent les Gemini, Bordère, Miretto, Sansonetti, Tassone, sans compter les Léonetti, Bruneton et autres Bedelian déjà confirmés.

« Dorénavant, conclut-il, avec cette relève valeureuse, nous irons jusqu'au bout. Envers et contre tous ! »

Partira-t-il s'il échoue une fois encore, et, comme on le lui demande instamment ? « Laissez-moi rire, lance-t-il. Qui aime l'O.M. au point de lui avoir, comme moi, consacré mon temps, mon argent et aussi ma santé ? Qui peut prétendre en toute sincérité que je n'ai pas fait de mon mieux ? Qui enfin pourra ou voudra me remplacer ? Personne, c'est moi qui vous le dis. La preuve, c'est qu'au mois d'avril dernier, quand l'O.M. laissa échapper sa dernière chance à Forbach, j'étais prêt à passer la main. J'ajoutai même qu'on pourrait me rembourser les 45 millions que j'ai engagés à la faveur de quelques transferts et sans un délai assez long. Personne pourtant ne s'est présenté ! »

Aujourd'hui, M. Zaraya n'entend plus s'en aller : « J'ai trop confiance en l'avenir pour abandonner l'O.M. à son sort, assure-t-il. Vous verrez, nos jeunes d'ici deux ans, peut-être même à la fin de la saison en cours... »

Qu'en pense Lucien Troupel ? L'entraîneur reste, à vrai dire, bouche cousue. Certes, lui aussi se doit d'être optimiste, les bons résultats aidant, mais il s'est borné à cette remarque :

« Moi, j'entends seulement qu'on nous laisse travailler en paix, loin des passions et des mots pour rien ».

Et le fait est qu'à Marseille on en dit beaucoup des mots pour rien...

DE LA GLOIRE DE L'O.M. ...

1938 L'O.M. gagne la Coupe et termine deuxième du championnat avec l'une de ses plus belles équipes. De gauche à droite, au premier rang : ZERMANI, OLEJ, ZATELLI, AZNAR, KOHUT ; au deuxième rang : M. Blanc, dirigeant, BRUHIN, BASTIEN, VASCONCELLOS, GONZALES, H. CONCHY, BEN BOUALI, EISENHOFFER.

LES DIRIGEANTS

PAUL MARTINELLI

(membre du Comité directeur)

« Il faut même payer les jeunes »...

Paul Martinelli, dentiste de son état et membre du Comité directeur de

... A L'ESPOIR DE L'O.M.

1960 L'O.M. est en division II et tente l'impossible avec une formation où l'expérience côtoie la jeunesse.
De g. à dr., 1er rang : PAVON, YANSANNE, SANSONETTI, MILAZZO, LEFEVRE ; au deuxième rang : GRANSART, BEDELIAN, CORAZZA, MOLLA, MISIASZEK, PERI.

l'O.M., est un homme qualifié pour parler de la crise du football à Marseille.

« C'est un problème complexe qui ne date pas d'aujourd'hui, constate-t-il. Le drame de l'O.M., c'est peut-être d'avoir été le dernier des clubs français à descendre en Division II. Son avenir réside dans la politique des jeunes, mais celle-ci (compte tenu de la commercialisation complète du football) n'est pas toujours facile à pratiquer. Comment par exemple l'O.M. pourrait-il s'aligner sur un jeune du Sud-Est auquel un autre club de la région aurait offert la forte somme ? ».

M. Martinelli a aussi son opinion — et elle n'est sans doute pas la plus mauvaise — sur M. Zaraya :

« C'est un homme dévoué et méritant comme le football marseillais en a peu connus, observe-t-il. Son seul tort est de trop vouloir en faire, mais je crois qu'on doit encore lui faire confiance ».

Paul Martinelli, pour avoir été joueur puis dirigeant, aime trop son club pour lui porter préjudice. Aussi, son avis sur « l'avenir » de M. Zaraya mérite-t-il d'être pris en considération.

« Pour moi, a-t-il encore dit, la meilleure solution consisterait à solliciter tout ce que l'O.M. compte de supporters. Mais hélas les règlements s'opposent à ce genre de tractations pourtant honnêtes... »

M. PIERRE ROBIN :

« On tolère même... les sifflets ».

M. Pierre Robin, qui fut lui aussi président de l'O.M., se montre découragé quand on lui parle du club qu'il a aimé au point d'y inscrire son fils Jean... dès le jour de sa naissance.

« Quoiqu'on ait pu faire, quelles que soient les causes de cette déchéance, il importe avant tout de repartir à zéro », nous a-t-il dit dans son magasin de bouchons situé sur le vieux port.

M. Robin prétend que même l'éducation du public est à refaire : « Aujourd'hui, dit-il, on siffle les joueurs pour un oui ou pour un non, on ne les encourage guère. »

Et de terminer sur cette conclusion éplorée : « De notre temps, nous avions des supporters qui se chargeaient de faire taire tous ces siffleurs et ces empêcheurs de tourner en rond. »

MICHEL BIANCO

(ex-directeur sportif)

« Grâce à Zaraya, Marseille s'ennuie le dimanche ! »

Ancien dirigeant de l'O.M., Michel Bianco a gardé sa rondeur bonhomme et une langue bien pendue :

« C'est pas possible, répète-t-il à qui veut l'entendre, que les Marseillais s'ennuient le dimanche par la faute d'un seul homme. C'est impensable d'en être arrivés là. »

Michel Bianco, nul ne l'ignore, est le propriétaire d'un grand hôtel-restaurant sur le cours Belsunce. Commerçant, il l'est jusqu'au bout des ongles : « Tenez, déplore-t-il, même mon établissement a perdu de nombreux clients depuis la déchéance de l'O.M. Mais qu'il s'en aille, ce Zaraya, qu'il s'en aille. Il n'a pas la chance et il n'en a que trop fait ! »

De son passé de dirigeant, Bianco garde un souvenir plus exaltant : « L'année où je suis parti, rappelle-t-il, l'O.M. a disputé la finale de la Coupe, et son budget était si bon qu'il put s'offrir les services de Jean-Jacques Marcel ». Après cela, vous ne ferez jamais avouer à Bianco que de son temps aussi tout n'était pas pour le mieux. « C'est même à l'époque que les malheurs ont commencé », prétendent les intimes du club.

Mais fi du passé, penchons-nous plutôt sur l'avenir avec Michel Bianco :

« La création d'un deuxième club n'étant plus possible (et elle me semblait pourtant recommandable), il n'y a guère plus d'espoirs du moment que M. Zaraya s'entête à demeurer le responsable de l'O.M. »

Mais n'y-a-t-il pas d'autres solutions ?

« Oui, répond Bianco. Il faudrait une grosse fortune engagée par une grande société ou encore faire l'appel au peuple. Que coûterait-il à tous les industriels et commerçants de verser leur obole ? Ils y trouveraient leur compte au bout d'un certain temps et le club serait véritablement sauvé. »

Pour Michel Bianco, le problème se limite cependant à une question de « tête » : « Tant que M. Zaraya sera là... » ne cesse-t-il de soupirer.

CLEMENT ARIFONT

ancien président de la Commission de propagande

« Que Zaraya s'en aille ! »

« La crise est grave : le public ne réagit même plus, il en est réduit à commenter les phases de match qui auraient pu donner un but à l'O.M.

Zaraya doit partir. C'est lui qui a mené l'O.M. où il est. Il veut gouverner seul. Il a fait partir, en raison de son caractère dictatorial, tous ceux qui travaillaient avec lui et il a refusé toutes les aides qu'on lui proposait. Personnellement, je pouvais lui apporter 15 millions d'un groupe. Pour rester seul, il ne les a pas acceptés. Il est aussi impopulaire auprès des joueurs qu'auprès de ses anciens amis.

Donnez-lui le Racing ou Reims, et c'en est fini de ces deux clubs.

Je ne vois pas d'issue actuellement. En admettant même que l'O.M. remonte en Division I à la fin de la saison — tout est possible, car une douzaine de clubs se valent — comment pourrait-il s'y maintenir ?

Les fidèles amis de l'O.M. sont peinés, c'est le moins que l'on puisse dire. »

LES SUPPORTERS

LE PESSIMISTE :

« Ils nous ont lassés ».

Il n'y a pas un Marseillais, de 15 à 60 ans qui ne s'intéresse à l'O.M. Le cœur de ce vieux club bat aussi bien autour de la place Félix-Baret que sur le Cours Belzunce ou à Longchamp.

Parmi ces Marseillais supporters, il y a les pessimistes, les plus nombreux, comme ce Monsieur, bien mis, tiré à quatre épingles et qui nous a dit :

« Voilà 34 ans que je suis supporter de l'O.M. ; mais depuis 2 ans, je n'ai pas repris ma carte. J'ai été tellement déçu : je ne voyais plus de spectacle, et le football pro est avant tout un spectacle.

Ils nous ont lassés, joueurs et dirigeants. A l'O.M. il n'y a plus que des « figures ».

Quand je veux voir du football, maintenant je vais à Barcelone.

L'O.M., c'est fini : du balai à tous ceux qui y sont. »

L'OPTIMISTE :

« Avec un inter et un ailier ! »

Il y a aussi les optimistes, les mordus, les fidèles dont l'attachement au football et à l'O.M. est d'autant plus sympathique que les jours sont plus noirs, comme ce client de chez Hilaire Pratesi qui assurait avec une foi admirable :

« Donnez-nous un inter et un ailier et vous verrez : l'O.M. ne tardera pas à reprendre sa place en Division I et les « lâcheurs » reviendront à nos matches. »

Ancien Président de l'O.M., mais actuel Président de la Ligue Nationale, M. Dancausse a reçu les envoyés spéciaux de Football - Magazine mais sans prendre position sur le délicat problème du football marseillais.

LES CONCLUSIONS DE Football MAGAZINE

ADMETTRE SABY ZARAYA ECOUTER MAX CONCHY

L'actuel président de l'O.M., Saby Zaraya, est tenu pour responsable de la désastreuse situation sportive du club et de la désaffection du public marseillais. Quoi qu'il en pense, il demeure, à la Ligue Nationale — et surtout par la tête de celle-ci — plus toléré qu'admis.

Si l'on ne peut rien lui reprocher, comme il le prétend, chacun constate son échec, soit par incapacité, soit par manque de chance.

Il faut pourtant reconnaître que lorsqu'il est entré au club en 1956, il ramassait un lourd héritage, les premières erreurs ayant été commises bien avant cette date.

M. Zaraya affirme avoir, aujourd'hui, éteint toutes les dettes du club. Celui-ci n'est redevable qu'à lui d'une somme de 450.000 NF. M. Zaraya déclare qu'il y a quelques mois encore il aurait volontiers abandonné la direction de l'O.M. contre une promesse de remboursement en trois ans, mais qu'actuellement il entend rester au gouvernail et ramener la nef marseillaise dans les eaux de la Division I avec son équipage de jeunes.

Ces déclarations n'ont pas atténué la forte opposition qui se dresse contre M. Zaraya.

Faut-il déposer le président de l'O.M. et placer le club sous la tutelle de la Ligue, comme l'a suggéré Bruhin ?

Cette solution est illégale. L'O.M. est régi par la loi de 1901. Son président est élu en assemblée générale et ne peut être mis en minorité que par cette assemblée. La Ligue ne peut prendre un club en tutelle que si ce dernier en fait la demande. Or :

1° M. Zaraya a reçu les pleins pouvoirs de l'O.M. ;

2° Il ne songe pas à demander la tutelle de la Ligue.

La Municipalité peut-elle intervenir ? Pas davantage en ce sens. En revanche, une aide financière pourrait être demandée. Elle le fut par deux fois au moins au cours des six dernières années notamment au temps de la présidence de M. Robin, mais M. Deferre, menacé de perdre des voix s'il intervenait pour subventionner l'O.M., a fait machine arrière après avoir paru favorable; mais il est évident que cette prise de position peut évoluer.

Faut-il adjoindre quelqu'un à M. Zaraya? De « jeunes patrons sportifs » avaient été pressentis, notamment MM. Terrain et Savon qui sont à la tête, l'un de chantiers et ateliers, l'autre de produits houillers et agglomérés ; M. Zaraya a mis de telles conditions à leur participation qu'ils ont renoncé.

L'O.M. paraît donc lié à M. Zaraya à la vie et à la mort pourrait-on dire. Il vaut tout de même mieux pour les sportifs marseillais et pour le football français que l'O.M. vive et vive bien.

Or une menace nouvelle point. Il est de plus en plus question de réorganisation du professionnalisme, de reclassement des équipes. Ce reclassement pourrait bien s'effectuer — on en parle sérieusement — non sur le chiffre illusoire du nombre d'habitants des villes mais sur le nombre de spectateurs assistant aux matches de l'équipe locale. Les Marseillais n'ont donc aucun intérêt à bouder leur équipe et celle-ci a le plus grand intérêt à satisfaire son public et à attirer toujours plus de monde.

La meilleure solution : admettre M. Zaraya malgré ses défauts, espérant qu'il adoptera le principe de formation accélérée des jeunes, suggéré par Max Conchy, en attendant que les finances permettent un renforcement judicieux et progressif de l'équipe.

LES FORTES

DU FO

SIVORI LE FAUX AGNEAU

LORSQUE Enrique Omar Sivori quitta Buenos Aires, il y a quatre ans, pour la Juventus de Turin, les journaux sud-américains écrivirent que l'Argentine avait perdu le plus grand cerveau qui existait après Churchill !

Cette comparaison un peu forcée témoignait à sa façon des exceptionnelles qualités d'attaquant-constructeur d'Omar Sivori, le joueur qui voit le jeu comme personne, qui l'invente au besoin, qui improvise ses dribbles, ses buts, comme un artiste peut improviser un opéra.

A la Juventus, seuls Boniperti et John Charles arrivent à le comprendre et à le suivre. Les autres ne savent jamais comment se comportar au contact de Sivori, encore moins les adversaires auxquels Sivori dédie son coup favori, qui est le « tunnel » (passage de la balle entre les jambes que Sivori a fait ouvrir par une feinte à droite et une feinte à gauche).

Quand Sivori arriva à Turin, on fut très surpris par le prix que la Juventus avait payé à River Plate : 180 millions de lires (145 millions d'anciens francs environ).

Beaucoup le trouvèrent exagéré. Aujourd'hui, Sivori vaut plus de 200 millions, mais il n'est pas à transférer. Le président Agnelli lui a renouvelé son contrat pour cinq ans pour une somme de 100.000 dollars, soit près d'un million d'anciens francs par mois !

A peine Sivori venait-il de signer ce contrat quinquennal, qu'il était frappé d'une grave punition. Car Sivori, s'il est le plus grand cerveau depuis Churchill, est aussi une forte tête, reliquat d'un tempérament ombrageux qui, de temps en temps, le porte à accomplir des agressions, gestes déplacés ou incidents qui contrastent avec son caractère d'enfant tranquille dans la vie privée. Son plus grand défaut dans la vie pourtant serait plutôt la paresse, cette paresse espagnole qui lui fait toujours remettre à demain ce qu'il aurait pu faire le jour même, l'entraînement y compris !

Sa dernière punition s'est soldée par trois dimanches de suspension, les trois premières journées du Championnat.

La scène se passait à Milan en septembre, au cours de la finale de la Coupe d'Italie, finale que la Juventus devait remporter sur la Fiorentina. Un but non accordé par l'arbitre Righi à l'ami John Charles et un autre but accordé immédiatement après à la Fiorentina mirent Sivori dans une rage folle et lui firent envoyer le ballon sur l'arbitre. Résultat : un rapport copieux et trois matches de suspension.

Deux saisons auparavant, Sivori avait été l'objet d'une punition identique pour attitude irrespectueuse à l'égard de l'arbitre français, Jean-Louis Groppi, à la fin du match Lazio-Juventus à Rome. Pendant le match, Sivori avait eu des mots avec le demi adverse Carosi et « l'explication » reprit à la fin du match, pendant que les équipes quittaient le terrain. Alors, M. Groppi appela Sivori, mais celui-ci, plutôt que de suivre les recommandations de l'arbitre, qui l'invitait à plus de tenue, proféra des insultes à l'adresse du juge français. M. Groppi, perdant à son tour la raison, se précipita sur Sivori et le gifla.

Grâce à ce jour mémorable. M. Groppi récolta (lui aussi) une suspension de six mois de la F.F.F. et ne vint plus arbitrer en Italie.

Une troisième anecdote concerne le match Juventus-Inter d'il y a deux ans. Sivori avait réussi plusieurs « tunnels » aux dépens du demi Invernizzi, ridiculisant celui-ci et exaspérant ses coéquipiers. A tel point que Bolchi intervint durement sur Sivori, lequel réagit avec une égale violence. Résultat : deux matches de suspension.

Depuis cet incident, Sivori avait promis au président de la Juventus de ne plus retomber dans de tels égarements. Il réussit à résister pendant un an et la Juventus remporta le championnat. Mais depuis le début de la présente saison, l'ami Omar a recommencé à faire des bêtises. Aujourd'hui, Omar a promis à nouveau de ne plus se laisser dominer par son bouillant tempérament. Mais jusqu'à quand ?...

Renato MORINO.

SEKULARAC LE

LE plus grand espoir du football yougoslave, titulaire à part entière de l'équipe nationale et de l'équipe championne Etoile Rouge de Belgrade, Dragoslav Sekularac, ne reparaîtra pas sur un terrain avant le mois de mars 1962.

C'était à Sarajevo, au début de cette saison, pendant le match Sarajevo-Etoile Rouge. D'un duel avec Sekularac, l'arrière de Sarajevo, Dzemidzic sortit avec une jambe fracturée. Les officiels estimèrent que Sekularac n'avait pas l'intention de casser la jambe de son adversaire mais que **sa faute était volontaire.** Ils lui infligèrent, par conséquent, l'une des plus sévères punitions que l'on ait eu à enregistrer dans le football yougoslave : **18 mois de suspension sans sursis.**

« Ce n'était qu'un accident, rien qu'un accident a dit Sekularac pour se justifier. **Ils étaient trois contre moi, et même quatre avec le gardien de but. J'étais dans une forme excellente, me sentant plus fort que jamais. Je me suis précipité pour percer. Deux adversaires se présentèrent mais je les dribblais et ils tombèrent. Alors l'arrière se rua non pas sur la balle mais sur moi. Le choc fut très violent. Nous tombâmes tous les deux. Mais j'étais plus résistant que lui. Ma jambe était égratignée... la sienne était cassée. J'étais fort malheureux lorsque je l'appris ensuite. Mais ce n'était pas de ma faute. Je n'avais pas peur de son attaque, un point c'est tout. Je n'ai jamais peur quand on m'attaque. Je ne pense jamais que je pourrais être blessé, je ne pense qu'à la balle.**

Pour moi, le football est une passion. Je n'ai d'autre joie que de jouer à l'Etoile Rouge qui m'a élevé comme footballeur. Quand je suis sur le terrain, je ne vois rien d'autre que la balle et le but. Je n'ai qu'une idée pendant le match : vaincre.

Non, je ne joue pas dur. Simplement, dans mon jeu,

TÊTES

Ils ont du talent, beaucoup de talent. Mais pour un oui ou pour un non, dès qu'ils sont contrariés, ils perdent le contrôle de leurs nerfs et gâchent tout. Ce sont les "FORTES TÊTES" du football. En voici quelques-uns parmi les plus célèbres.

OTBALL

TÊTU

il n'y a pas que la technique, mais la force aussi. »

Sekularac est l'élève d'un cours moyen de météorologie mais bien qu'il ait 23 ans, il n'a pas encore terminé ses études, car il n'est pas aussi bon élève que footballeur. Maintenant, il va avoir, malgré lui, plus de temps pour travailler. Il sera sans doute appelé pour le service militaire au mois de mars 1961, car il n'y a plus de sursis pour les étudiants le cours moyen après 23 ans (à l'Université, en revanche, on peut être sursitaire jusqu'à 28 ans). Dragoslav devrait être sous les drapeaux durant deux ans, mais s'il est reçu à l'examen final de son école, il ne fera qu'un an de service... pendant lequel il purgera sa peine.

« J'ai voulu gagner par la force. Maintenant, je suis puni, trop sévèrement puni, a constaté Sekularac. **Mais je supporterai cette sanction car j'ai de la volonté et je suis têtu ! ».**

Peter STEVCIC.

MATEOS LE "FIFIRICI" DU REAL

« NON, je ne veux plus qu'on m'appelle « Fifirici », affirme rageur et très fâché, Mateos le petit inter droit du Real.

« Fifirici » est un tout petit oiseau des forêts vierges de l'Amazone, très sec, très fou, très bagarreur et surtout très râleur. Ce surnom va comme un gant au footballeur madrilène. Adopté par les aficionados, il n'est pas péjoratif et plutôt amical, mais Mateos est en train d'essayer par tous les moyens de le faire disparaître. Malheureusement il a tort.

Depuis déjà huit ans que Mateos joue dans l'équipe première du Real, il est connu sur tous les terrains espagnols et étrangers. En raison de son mauvais caractère, sa langue trop bien pendue et surtout ses gestes déplaisants envers ses agresseurs, tous les publics devant lesquels il joue — moins au Stade Bernabeu bien sûr — le sifflent. Cela lui fait mal.

« C'est mon caractère, dit-il. **Quand on me donne un coup ou qu'on m'insulte — les autres le font en cachette — c'est plus fort que moi, j'éclate et tout le monde pense que je vais avaler mon adversaire. Mais toujours, après le match, si je me rends compte que j'ai été un peu trop grossier, je vais m'excuser. De plus, je ne dois pas être si terrible, car jusqu'à présent — il touche du bois — je n'ai jamais été expulsé d'un terrain de jeu. »**

En effet, Enrique Mateos Mancebo, de son vrai nom, dix fois international, n'a jamais encore subi une sanction fédérative.

Classique « titi madrilène », ancien livreur de pain au quartier de la Delicias, il a conservé les qualités et les défauts d'un petit Poulbot. Cela, uni à un cœur d'or, explique pourquoi sifflé, hué par tous les publics, il n'a que des amis parmi les joueurs espagnols, qui le connaissent bien. Ce n'est au fond qu'une grande g... qui éclate comme une bouteille de champagne.

Pourtant Enrique Mateos a créé sans le savoir un style. Sa façon d'être, son insolence, ont fait de lui un joueur très utile pour certains matches où il convient de « mettre la pagaille dans le camp adverse ». Cela joint à sa classe et son opportunisme, font du petit Mateos un joueur exceptionnel. Pour cette raison, sur tous les terrains, quand un joueur de n'importe quelle équipe, emploie les mêmes moyens, la presse locale le surnomme immédiatement « le Mateos du coin ».

Malheureusement Mateos veut changer son style. Il veut prouver qu'il est un joueur comme les autres et cela va le gâcher. Car il doit faire un trop gros effort sur lui-même. Il doit constamment penser qu'il n'a plus le droit de se bagarrer et cela lui fait oublier qu'il joue au football en le privant de tous ses moyens.

Le public madrilène, très connaisseur et implacable, ne veut pas du nouveau Mateos, car depuis longtemps il a adopté et il aime « Fifirici ».

José BORIE.

ROY LE RÉVOLTÉ

UN bon garçon, doux, docile, voire sentimental, d'une excellente éducation, c'est cette image que donne Serge Roy dans la vie.

A vrai dire, depuis deux saisons, Serge Roy le joueur ressemble de plus en plus à Serge Roy l'homme. C'est que l'avant centre monégasque a fait sa mue. Cela n'a pas été sans mal.

Lorsqu'il quitta Besançon, Serge Roy, force de la nature, était encore imprégné de ces rudes contacts de la Division II, de ces matches hachés, à l'emporte-pièce, où l'engagement physique poussé à l'extrême l'emporte bien souvent sur la technique.

C'est ainsi qu'il se fit une sérieuse réputation de « bousculeur ». Taillé comme un rugbyman, larges épaules, cou puissant, Serge fut rapidement dévolu au rôle de « briseur de défense », un rôle qui n'est pas de tout repos.

Aussi, avant qu'il ne soit affiné par divers entraîneurs de Division I, notre Bisontin entrait sur un terrain comme l'on descend dans l'arène. C'est ainsi qu'il lui arriva les pires ennuis.

Ses principaux démêlés, Serge ne les avait pas avec les adversaires, mais avec les arbitres. Il mit très longtemps à accepter sans récriminer les décisions justes ou injustes des directeurs de jeu. Pour lui, une erreur d'arbitrage était un crime et il se révoltait contre ce qu'il croyait être une injustice. Rien ne l'arrêtait.

Un jour, à Saint-Etienne, alors que Monaco était en tête du Championnat, Serge s'écroula, victime d'une disjonction de la clavicule. Il n'était plus question pour lui de terminer le match. Mais des incidents éclatèrent entre ses camarades très énervés (ils avaient été traités d'étrangers) et les Stéphanois. Alors, fou de rage, Serge, le bras en écharpe, se précipita sur le terrain dans l'intention de se faire justice. On eut beaucoup de mal à le maîtriser et à le ramener à de meilleurs sentiments.

Une autre fois, au cours d'un match en nocturne à Alès, alors que Monaco était mené par 2 à 1 à quelques minutes de la fin, l'arbitre M. Barberan, après avoir accordé un deuxième but à Monaco (c'était l'égalisation) l'annula quelques secondes plus tard sur l'intervention d'un juge de touche. Avec le sentiment très net que son équipe était volée, Roy se précipita sur le juge de touche en question, l'injuria, lui cracha à la figure et d'une bourrade l'envoya à terre.

La Ligue Nationale fut très sévère et Serge quitta les bureaux de la Commission Sportive en pleurant. Il était suspendu jusqu'au 31 décembre de l'année en cours, ce qui équivalait à quatre mois de suspension.

Quatre mois sans jouer, Serge en souffrit beaucoup. Il eut alors tout le temps de réfléchir à la toute-puissance des arbitres. Depuis ce temps-là, il n'y a pas plus sage que lui sur un terrain.

Jean GAILLARD

BESSONNART LE REPENTI

« JE SUIS UN INDIEN » a coutume de dire Santiago Bessonnart lorsque l'on évoque son humeur changeante.

Il est pourtant né dans une grande ville, Montevideo, mais il se sent beaucoup plus solidaire des régions sauvages de son pays, des pampas où évoluent en liberté des troupeaux de chevaux. Enfant terrible du football, Bessonnart l'a été. Aujourd'hui, après quelques années de professionnalisme en France et un « casier judiciaire » assez bien rempli, il s'est repenti.

Sa silhouette sur un terrain est caractéristique et n'est pas sans rappeler celle de Sivori : bas descendus sur les chaussures, mollets prédominents exposés aux coups, comme pour provoquer l'adversaire, bras écartés, ventre rentré et partie postérieure de son individu toujours prête à l'obstruction.

Un jour Diego Bessonnart faillit bien avoir peur. Cela se passait à Alès, le 20 janvier 1957. C'était le derby contre Béziers et du match aller, les Alésiens avaient conservé de très mauvais souvenirs, notamment Klemmensack qui avait eu la jambe fracturée au cours d'un choc avec Bessonnart. Aussi toutes les précautions avaient été prises pour le match retour : délégués et arbitres à poigne, cordon de C.R.S. tout autour du terrain. On avait même été jusqu'à conseiller les Biterrois de laisser Bessonnart chez lui ce jour-là. Mais c'était mal connaître Diego qui en avait vu d'autres en Uruguay.

Et l'on vit ce spectacle étonnant : un Bessonnart sans cesse provoqué... et ne répondant jamais. La foule montée contre lui voulut lui faire un mauvais parti à la fin du match. Ses camarades biterrois décidèrent de le protéger pour quitter le stade. Mais Diego, imperturbable, voulut partir seul, le dernier. Et, sac sur l'épaule, Bessonnart s'en alla seul, à dix mètres, d'une marche grandiose.

Depuis, notre homme s'est assagi. Après avoir été longtemps la bête noire des arbitres il passe maintenant pour un joueur très correct vis-à-vis des juges. A telle enseigne que, nommé capitaine du F.C. Metz cette saison, Bessonnart essaye par tous les moyens de calmer les joueurs lorsque les esprits s'échauffent sur un terrain.

Cette autre anecdote se situe au stade de l'Ile Saint-Symphorien il n'y a pas très longtemps. Alors que l'arbitre du match Metz-Bordeaux se préparait à expulser un joueur girondin pour fautes répétées, Bessonnart s'approcha du directeur de jeu et lui tint textuellement ce langage : « Ce n'est pas la peine de le sortir, M. l'arbitre. Un avertissement suffira ! ».

Le plus fort, c'est que l'arbitre obtempéra. Il est vrai que Metz menait à la marque et qu'il ne restait que quelques minutes à jouer...

J. G.

ERHARDT L'INCOMPRIS

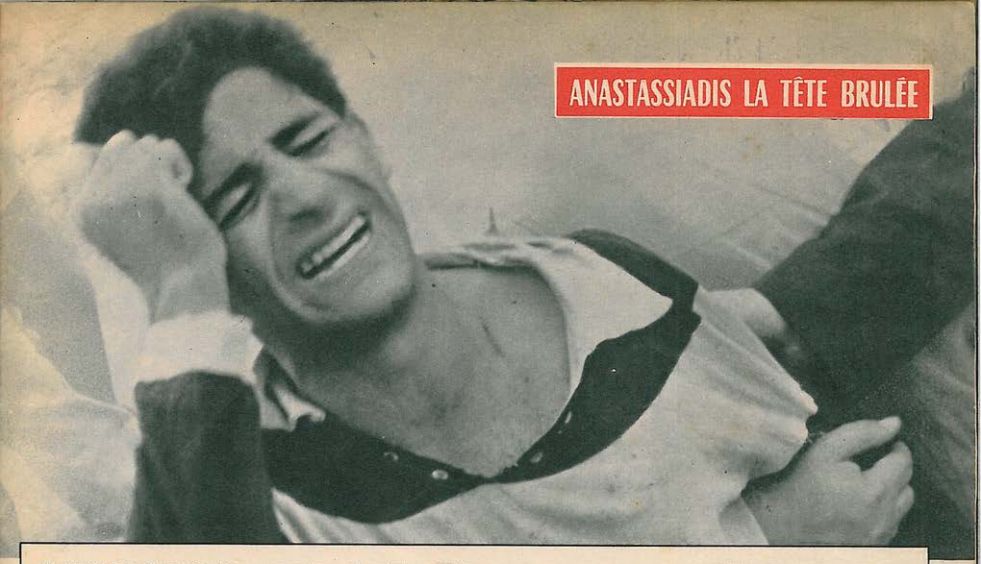
CE n'est pas un joueur méchant, mais son tempérament de grand battant lui a fait la réputation d'un arrière qui ne ménage ni son adversaire ni lui-même.

Herbert Erhardt du S.P.V.G.G. Fürth Nuremberg a succédé à Herner Liebrich comme arrière central de l'équipe d'Allemagne voilà quatre ans, et il n'est pas trop vieux pour défendre les chances allemandes lors du Championnat du Monde 1962 au Chili, puisqu'il n'aura, alors, que 32 ans.

Erhardt n'est d'ailleurs pas un arrière central type, car, dans son club, il joue de préférence comme demi droit, et, dans le match que l'équipe d'Allemagne a remporté par 4-1 devant l'Irlande du Nord à Belfast, il a joué arrière droit. Il réussit à neutraliser complètement l'ailier gauche, dangereux et réputé, qu'est Peter Mc Parland d'Aston Villa, sans, cependant, s'attirer les moindres objections du public irlandais.

Nous insistons sur ce point, car si les interceptions et les tacles de Erhardt paraissent d'une rudesse extraordinaire au public latin, ils sont acceptés sans discussion en Grande-Bretagne, berceau du jeu viril.

Ce n'est, évidemment, pas l'élégance qui caractérise le jeu d'Herbert Erhardt, et comme il dédaigne « jouer pour la galerie » et ne cherche que l'efficacité, il ne manque pas, généralement, de provoquer des discussions à l'étranger, surtout quand il arrive que son adversaire direct est l'enfant chéri de la foule.



ANASTASSIADIS LA TÊTE BRULÉE

IL fait chaud en Grèce et les joueurs grecs sont loin d'avoir le tempérament froid et le calme des footballeurs des pays nordiques. Comme les gens du midi, ce sont des enthousiastes, vifs, ardents, combatifs, secs, sans être mauvais par vocation ou par principe.

La manière de plusieurs d'entre eux et leur comportement sur le terrain laissent parfois à désirer et prête à des critiques souvent justifiées. Les décisions de l'arbitre ne sont pas toujours acceptées d'emblée, comme il se doit, et obligent le directeur du jeu à sévir en faisant sortir du terrain le récalcitrant qui, disons-le, le moment de nervosité passé, regrette ses paroles et ses gestes et est prêt à s'excuser.

Serafidès de l'Apollon, Bebis de l'Olympiakos, Nebidis et surtout Angelopoulos du Panathinaikos, ont été les « brebis galeuses » du football hellénique, dans le passé et les arbitres et la Fédération eurent souvent à sévir contre eux. Punitions sur punitions empêchèrent le développement de leur talent qui fut et est encore transcendant. Internationaux de classe, l'âge aidant, ils sont maintenant plus ou moins sages, et tout laisse à croire qu'ils finiront leur carrière dans un calme... relatif.

Cependant et... malheureusement, nous croyons que Demètre Anastassiadis de l'A.E.K., arrière droit international, est en train de damer le pion à ses devanciers en la circonstance.

Agé de 23 ans, étudiant à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales d'Athènes et actuellement militaire, c'est un défenseur de classe et le digne successeur de Elie Rossidis de l'Olympiakos, l'arrière droit et capitaine du onze national. Bon technicien, robuste, combatif, Anastassiadis fut un des atouts de l'équipe militaire de Grèce et fut très remarqué lors du tournoi final du C.I.S.M. à Oran, la saison dernière. Réserviste à Paris en 1958 où l'équipe de Grèce fut battue par la France par 7-1, il débuta comme international à Copenhague en juin dernier contre le Danemark, et il fut retenu comme arrière droit de l'équipe de Grèce contre l'Allemagne de l'Ouest, le 29 novembre dernier à Athènes.

Son club, l'A.E.K. d'Athènes, eut à souffrir de ses démêlés avec ses adversaires et les arbitres et lui reproche d'être un des principaux responsables de la perte du championnat et de la Coupe en 1959 où, lors de la partie contre Olympiakos, il s'en prit à l'ailier adverse, Poseidon, et fut expulsé du terrain... Résultat : punition d'un mois (l'expulsion du terrain provoque, en effet, en Grèce, la suspension automatique du joueur pour 30 jours).

En 1959-60, alors que l'A.E.K. avait pratiquement en main le championnat, il fut encore puni pour des méfaits et mauvaise conduite au match A.E.K.-Proodevtiki. Son remplaçant étant loin de le valoir, son absence forcée coûta à son club le championnat.

Cette saison et alors qu'il semblait assagi, il fut encore à la tête des incidents lors du match Panathinaikos-A.E.K., ce qui lui a valu 4 mois et 20 jours de suspension pour les matches de championnat de Grèce et autres rencontres amicales de son club... Conséquence : l'A.E.K., une des meilleures équipes du pays, occupe une place dans le milieu du tableau du classement.

Hors du terrain, excellent garçon, correct et cultivé, Anastassiadis est convaincu d'être et d'avoir été, le plus souvent, injustement puni. Nous souhaitons le revoir sur le terrain, calme, réfléchi et plein de sang-froid — comme il est dans le civil — pour poursuivre une carrière qui s'annonce brillante, pour son plus grand bien et le bonheur de son club, l'A.E.K., qui eut trop à souffrir de ses incartades et de ses absences... prolongées.

X. METSIS.

C'est alors que l'obstination de Erhardt, bien que restant, en principe, dans les règles du jeu, paraît exagérée, voire méchante, et comme il n'est pas l'homme qui accompagne ses tacles avec le sourire d'un gigolo, mais plutôt avec l'air d'un sanglier en colère, il arrive qu'il se fasse punir à tort par un arbitre, se laissant influencer par les sifflets du public.

Dans ces moments-là, Herbert Erhardt, qui est une sorte de Roger Marche du football allemand, car il a bon cœur, malgré son allure rude et ne cherche pas la destruction à tout prix, se sent traité le plus injustement du monde.

Il ne serait plus lui-même, s'il changeait son style, et, s'il a l'impression que l'arbitre lui en veut, il se bat encore plus âprement, réaction logique, d'un homme qui n'a pas deux visages et qui perdrait tout le goût du football si on lui défendait de se battre jusqu'à la limite de ses forces.

Une forte tête ? Si vous voulez. Mais surtout un footballeur qui entend jouer le jeu à sa manière, et qui n'a jamais éprouvé de complexes devant n'importe quel adversaire. Alfredo Di Stefano, lui-même, peut en fournir la preuve.

Sa manière de jouer a souvent provoqué des discussions, mais rarement des incidents, car il est de la race des grands battants, qui ne sont pas toujours des bien-aimés, bien entendu, mais dont la conception du jeu est basée sur une force physique et morale tellement prédominantes, qu'on leur fait généralement tort en leur prêtant de mauvaises intentions calculées.

Hans BLICKENSDOERFER.

LE R.C. LENS :

Au pays du travail, noir et triste, le football pro et la mine vivent ensemble.

Un reportage de Marcel GILLOT
et de Robert LEGROS

Le Racing Club de Lens est devenu en quelques années le premier club nordiste. Lille n'a pu échapper à la décadence, Roubaix non plus ; tandis que Valenciennes ne parvient pas à atteindre sa majorité. Mais Lens ce n'est pas seulement le premier club du Nord. C'est aussi le porte-drapeau de toute une région industrielle, le bassin minier du Pas-de-Calais, où vit en une densité formidable la population la plus courageuse de France. Dans ce foyer ardent, le football, distraction saine et première, a toujours tenu une place essentielle. Soutenu par cette force extraordinaire que représentent les Houillères nationales, le R.C. Lens constitue un cas exceptionnel dans le football pro. Pourquoi ? Comment ? C'est ce que **FOOTBALL MAGAZINE** a cherché à savoir.

UNE MINE D'OR

● **M. Michaux, président d'honneur du R.C. Lens, pouvez-vous nous retracer l'historique du club ?**

M. JEAN MICHAUX. — Le club a été fondé en 1906, alors que tout était à créer. On jouait sur un terrain vague. Il y avait une vingtaine de joueurs qui apportaient les buts pour leurs petits matches. Ce furent les premiers pionniers du football lensois. D'abord quelques lycéens d'Arras ou de Lille. Puis, au moment des vacances, sur un pâturage ou sur la place publique, des mordus se joignirent à eux, galibots ou employés. La nuit seule parvenait à arrêter les rencontres. C'est ainsi que naquit le football à Lens.

Tous ces jeunes se retrouvaient sur la place Verte, derrière le kiosque à musique, juste devant la salle d'entraînement de celui qui allait devenir un glorie locale : Georges Carpentier. Un comité fut formé. On pensa baptiser le club : « Club Cyclo-pédestre Lensois » mais, hanté par les exploits du Racing Club de France, on préféra la dénomination « Racing ». Cela se passait en janvier 1906. On nomma un président, un vice-président, un secrétaire-trésorier, un capitaine, un **lieutenant, un arbitre.** En 1906, le maillot était rayé vert et noir. En 1907, il devint à grand damiers noirs et rouges. L'appel sous les drapeaux (on faisait 3 ans de service à l'époque) contraria le recrutement, et jusqu'à la guerre le club vivota.

Pendant la guerre, la cité fut rasée et en 1918, pendant six mois, il ne fut plus question de football. Ce n'est guère qu'en 1922-23 que le sport du ballon rond reprit une activité normale, avec le championnat d'Artois (Lens second). Le maillot devient bleu ciel à parements blancs.

En 1924-25, les Lensois adoptent définitivement la casaque rayée rouge et jaune. En 1926, ils sont champions d'Artois. En 1929, champion de promotion groupe B. En 1933, seconds de Division d'honneur et en 1934, le club adhère au professionnalisme, grâce à l'appui des Mines de Lens, et au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

Grâce aussi aux houillères et aux commerçants, le Stade Félix-Bollaert devient une œuvre durable.

En 1937, Lens termine le championnat de Division II avec 5 points d'avance et monte en Division I. Il est champion de zone interdite en 1942 et de zone nord en 1943. On le retrouve ensuite en Division II jusqu'en 1949. Il remonte l'année suivante. La suite... vous la connaissez.

● **M. Hus, président, quels sont les titres de gloire du Racing ?**

M. ALBERT HUS. — Ce n'est peut-être pas extrêmement brillant, mais il a été troisième du championnat en 1955, second en 1956 et 1957, finaliste de la Coupe de France en 1948 (battu par Lille), vainqueur de la Coupe Drago en 1959, vainqueur de la Coupe Gambardella (juniors) en 1957 et 1958.

● **Jules Bigot, entraîneur, de quel effectif disposez-vous pour former votre équipe ?**

M. JULES BIGOT. — De 23 joueurs. Et encore, je ne peux pas toujours les incorporer à leur vraie place. Songez qu'avec tous ceux qui sont sous les drapeaux, je pourrais presque constituer une équipe : Budzinski, Deplanque, Tomzak, Elise, Wisnieski Stani, Wabinski, Deloffre, Mortier, etc...

● **La situation financière est-elle satisfaisante, M. Michaux ?**

M. MICHAUX. — Nous nous efforçons sans cesse de l'assainir, mais étant donné l'état actuel du football français, je dois dire que nous vivons au-dessus de nos moyens. Nous avons eu jusqu'à une moyenne de 15.000 spectateurs par match. Puis elle est tombée à 11.000 et actuellement elle s'établit à 6 ou 7.000.

M. HUS. — De plus les matches amicaux ne font pas recette.

LES JOUEURS DU RACING CLUB DE LENS

BIEGANSKI Guillaume, né le 3 novembre 1932 à Libercourt ; 1 m 74, 70 kg. International. Arrière central. (Vient du LOSC, a joué à Carvin).

BONVIN Gilbert, né le 13 février 1931 à Annecy; 1 m 75, 78 kg. Arrière, aide-monteur téléphoniste. (Vient de Grenoble).

CARLIER Joseph, né le 17 mars 1931 à Auby (Nord) ; 1 m 73, 72 kg 500. Demi gauche, mécanicien garage autos.

CLEMENT Yvon, né le 10 mars 1937 à Avion ; 1 m 78, 80 kg. Vient d'Avion, gardien de but éq. de France juniors. Géomètre plans du fond.

DELOFFRE Jean, né le 5 octobre 1939 à Combles; 1 m 74, 70 kg 500. Inter, militaire au Bataillon de Joinville. Vient d'Abbeville.

DEQUEANT Bernard, né le 2 juin 1934 à La Rouvière (P.-de-C.) ; 1 m 80, 78 kg. Avant. Instructeur mineur.

DEVLAMINCK Fernand, né le 22 octobre 1932 à Roubaix ; 1 m 80, 77 kg. Avant centre. Prêté par Lyon.

GORZEWSKI Léon, né le 19 novembre 1933 à Giraumont ; 1 m 79, 76 kg. Demi. Moniteur centre professionnel. (Vient de Giraumont et Metz).

LAFRANCESCHINA Michel, né le 28 février 1939 à Fontaine ; 1 m 60, 61 kg. Ailier droit. Mineur de fond. (Vient de Grenoble).

PLACZEK Bernard, né le 30 mai 1938 à Libercourt ; 1 m 71, 74 kg. Arrière ou demi. Linotypiste. (Vient du Pas-de-Calais).

POLONIA Louis, né le 8 janvier 1935 à Espalion (Aveyron) ; 1 m 73, 76 kg. Arrière. Employé de bureau. (Vient de Rodez).

SOWINSKI Arnold, né le 17 mars 1931 à Liévin; 1 m 76, 73 kg. Gardien de but licence ex-pro, peut jouer en équipe amateurs. (Vient de Liévin).

STIEVENARD Michel, né le 21 septembre 1937 à Waziers (Nord) ; 1 m 80, 78 kg. Ailier gauche. Employé de bureau. (Formé au club).

WISNIESKI Maryan, né le 1er février 1937 à Calonne-Ricouart (P.-de-C.) ; 1 m 74, 74 kg. International, avant centre. Employé de bureau. (Vient de l'U.S. Auchel).

AMATEURS JOUANT EN PRO

BIGOT Eugène (neveu de Jules). Né le 3 août 1933 à Bully ; 1 m 80, 78 kg. Demi. Employé de bureau. (Vient de Bully).

BUDZINSKI Robert, né le 21 mai 1940 à Calonne-Ricouart. (Vient d'Auchel). Militaire.

DEPLANQUE Emile, né le 2 octobre 1939 à Hersin-Coupigny (P.-de-C.) ; 1 m 72, 73 kg. Gardien de but. Militaire. Vient du C.S. Avion.

DUVILLE Georges, né le 18 février 1935 à Fort-de-France (Martinique) ; 1 m 75, 72 kg. Manœuvre. Avant.

ELISE Jean-Marie, né le 2 février 1939 à Lens ; 1 m 75, 70 kg. Arrière central. Militaire.

HARABASZ Freyddie, né le 14 février 1941 à Mazingarbe ; 1 m 78, 78 kg. Inter. Employé de bureau. (Vient de Bully).

MARGOTTIN Michel, né le 30 mai 1944 à Selles-sur-Cher ; 1 m 63, 65 kg. Ailier. Manœuvre Service des Eaux. (Vient de Selles-sur-Cher).

MORTIER Jean-Mary, né le 20 janvier 1940 à Franceville (S.-M.) ; 1 m 80, 73 kg. Arrière. Militaire. (Stagiaire).

WABINSKI André, né le 1er février 1940 à Calonne-Ricouart. (Vient d'Auchel). Avant.

AUX HOUILLÈRES DE LA TÊTE...

L'état-major du R.C. Lens. De gauche à droite : MM. Vandeputte, Graillier, Michaux, Planque, Hus, Dewally, Calonne et Bigot.

LA GRANDE MAJORITÉ DES DIRIGEANTS LENSOIS APPARTIENNENT AUX HOUILLÈRES

Président d'honneur : M. MICHAUX Jean, Directeur délégué Groupe Lens-Liévin des Houillères du Bassin du Nord et du Pas-de-Calais.

Président : M. HUS Albert, Directeur des Coopératives du Personnel des mines de Lens et Oignies.

Président adjoint : M. CUVELETTE Charles, Ingénieur des Houillères du Bassin du Nord et du Pas-de-Calais.

Membres : M. Vandeputte Jean, instituteur ; M. Graillier Gustave, industriel ; M. Calonne Auguste, sous-chef Centre de Formation professionnelle aux Houillères ; M. Planque Roland, ingénieur Groupe Béthune.

Secrétaire général : M. Dewally Victor, secrétaire Direction.

Trésorier : M. Ducoin Georges, employé.

Directeur sportif : M. Trannin Henri, employé.

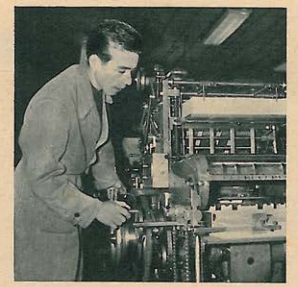
Secrétaire administratif : M. Liénard Jules, employé.

R. C. LENS

M. MICHAUX. — Bien sûr, le football c'est comme le spectacle, il ne faut pas de vedettes usées.

M. HUS. — Il faut dire aussi que nous ne recevons de la municipalité qu'une très modeste subvention : un million d'anciens francs par an. Quand je pense que nous versons environ pour 5 millions de taxes dans le même temps à la ville...

... AUX JAMBES



Placzek est linotypiste

Aux mines, il y a aussi des installations sanitaires de premier ordre. Ici Léon Gorczewski, aidé du masseur lensois, prépare sa rentrée.

Clément (à gauche) et Stiévenard sont géomètres

Polonia est employé de bureau

Si nous ne donnions pas un emploi aux joueurs, nous ne pourrions pas nous en sortir. Ce qui attire les jeunes à Lens, c'est que les parents savent que leur fils aura un emploi et suivra un entraînement sérieux.

M. MICHAUX. — Et qu'il n'aura pas les tentations qu'il peut avoir ailleurs.

M. CALONNE (président des supporters). — A ce point de vue, il était temps de « couper la branche ». On s'est étonné de certains transferts, mais si l'on connaissait les raisons...

● **A ce propos, la « vox populi » avait fait état de « clans » au sein de l'équipe. M. Michaux ?**

M. MICHAUX. — Non, il n'y a pas eu de clans, quelques joueurs qui voulaient jouer « au caïd » seulement.

M. JULES BIGOT. — C'est cela : trois ou quatre « grosses têtes » qui faisaient la pluie et le beau temps. Les autres suivaient parce qu'ils manquaient de personnalité.

M. MICHAUX. — C'est à ce moment que nous avons dû intervenir. Ah le métier de dirigeant n'est pas une sinécure !

● **Toujours selon la « vox populi », Lens serait une équipe terne, négative. Meilleure défense, certes, mais pas d'attaque qui s'impose. On affirme : le Racing a encaissé plus de buts que Lens, mais il en marque et il est spectaculaire. Qu'en pensez-vous Messieurs ?**

M. JULES BIGOT. — C'est une erreur. Il y a là une légende à détruire. On ne peut mettre en parallèle le Racing et Lens. Nous aussi nous marquons des buts, mais nous n'avons pas en attaque les joueurs dont le Racing dispose. Si j'avais sous la main des éléments dont je disposais (départ d'Oudjani, blessures, militaires) la saison dernière, on n'aurait pas dit cela. D'ailleurs, nous avons fait une fin de saison splendide.

Croyez-moi, Lens est une équipe plus que valable. L'an dernier, à une époque où l'on parlait de transferts massifs, les joueurs ont demandé à leur dirigeants de rester tous ensemble dans l'équipe. Ils ont eu raison, mais il a fallu tout recommencer, et, bon gré mal gré, n'utiliser que 21 joueurs.

A l'heure actuelle, je n'ai pas encore formé l'équipe-type, et nous sommes au tiers du championnat. L'an passé encore, nous avions un système de jeu. Cette année, du fait des indisponibilités, il faut toujours changer, et nous n'en avons pas encore trouvé un, et il faudra sans doute attendre la saison prochaine pour y parvenir.

Mais je tiens à souligner que nous ne jouons pas systématiquement « la défense ». Cette défense est surtout bonne par ses individualités, et non par un système de « fermeture » à tout prix.

D'autre part, nous avons une attaque avec une vedette (Wisnieski) qui ne peut tout de même pas tout faire. Il a constamment deux adversaires sur le dos. Il est souvent mis « sous l'éteignoir ». Harabasz est trop jeune, Lafranceschina, ce n'est « pas ça ». Reste Stievenard. C'est trop peu.

● **Heureusement que Jules Bigot garde la tête froide, n'est-ce pas M. Hus ?**

M. HUS. — La venue de M. Bigot a été bénéfique, à tous les points de vue, et surtout psychologiquement. Quand je pense qu'il a réussi à remettre en selle un garçon comme Bonvin, et qu'il a rééduqué un joueur comme Sowinski qui, blessé (fracture de la jambe) lors du 1er match de championnat à Nimes, n'avait pas joué toute la saison dernière !

M. MICHAUX. — Jules Bigot est un meneur d'hommes. C'est inné. Un entraîneur peut perfectionner sa technique, mais enfin on a le génie du football ou on ne l'a pas.

M. HUS. — Un exemple de sa fermeté clairvoyante : dès son arrivée à Lens, il a demandé aux joueurs d'origine polonaise de ne plus parler cette langue entre eux, et plus personne n'a parlé polonais.

● **A l'époque, beaucoup de transferts effectués par vous ont paru à tout le moins inopportuns ?**

CEUX LA AUSSI ÉTAIENT DES « GUEULES NOIRES »

Il y a quinze ans le R.C. Lens avait aussi une grande équipe (Champion de France 1943 et 1944, finaliste de la Coupe en 1948). Sur cette photo l'équipe 1944-45. De g. à dr. au premier rang : Stanis, Battut, Fruleux, Doye, Siklo. Au second rang : Lewandowski, Ourdouillié, Marck, Créteur, Mathieu, Gouillard.

LE RACING LENSOIS ENTRAINE... LE NORD

Ces anciens joueurs du R.C. Lens sont devenus entraîneurs des clubs suivants :

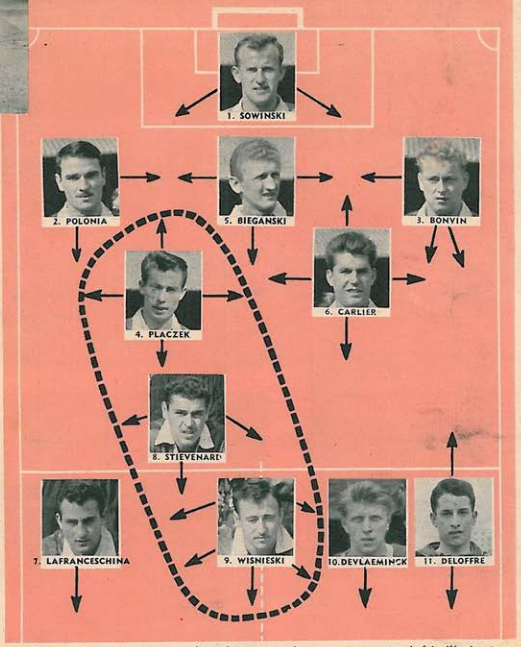
AUX MINES DE LENS

Ourdouillié; Mellul; Stanis; A. François; Michel Lewandowski ; Novicky ; Gouillard.

Anesi	A.S.B. Oignies
Blarel	Mers-Le Tréport
Sauty	Stade Héninois
Mellul	C.S. Avion
Pachurka	Le Touquet
Marresch	Arbehem
Wattecamps	S.C. Fouquières
Battut	E.S. Bully
Duffuler	Malo Rosendaël
Klaus	U.S. Loos-en-Gohelle
Mouton	F.S. Bully-Boulaer
Ourdouillié	
Albert François	
Lewandowski Michel	Jeunes du R.C.L.
André Doye	F.C. Dieppe
Fiak	U.S. Noux-les-Mines

Cet avant centre puissant et résolu a été l'un des meilleurs buteurs français de l'après-guerre. Stanis Dombicki, le célèbre Stanis sortait lui aussi de la mine.

LENS AU TABLEAU NOIR PAR JULES BIGOT



Je tiens à préciser que cette formation ne constitue pas encore tout à fait l'équipe-type, du fait par exemple de la blessure de **GORZEWSKI** (fracture), d'**HARABASZ**, des absences de plusieurs militaires et du départ de **KOMINEK** qui m'a obligé à chercher une nouvelle formule.

- **LES GARDIENS DE BUT** (Sowinski ou Clément) sont de styles différents. Sowinski est très fort sur les balles basses et pour aller « chercher la balle » dans les pieds d'un adversaire. Clément est supérieur sur les balles hautes. Il est également meilleur sur sa ligne et en frappe de balle. Mais tous deux sont excellents.
- **L'ARRIERE DROIT** (Polonia) est un très bon défenseur, encore qu'il prenne des risques et temporise souvent en « jouant au ballon ». Il ne répugne pas à monter en attaque.
- **L'ARRIERE CENTRAL** (Biéganski) a un rôle uniquement défensif. Il marque d'abord l'avant-centre, mais il doit être prêt à pallier une faute d'un arrière latéral. Il utilise suivant l'évolution du jeu, soit la défense sur l'homme, soit la défense de zone. Clairvoyant et calme, connaissant bien son métier, il est également capable de relancer l'attaque par sa frappe de balle précise.
- **L'ARRIERE GAUCHE** (Bonvin) a apporté sa clairvoyance et son sens du placement. Assez rapide, il est en passe de redevenir le grand Bonvin. Rôle uniquement défensif.
- **LE DEMI DROIT** (Placzek) son rôle est d'épauler la défense, bien sûr, mais surtout de contre-attaquer. A cet effet, il court et il frappe. C'est le type du demi offensif.
- **LE DEMI GAUCHE** (Carlier) est un défenseur. Il marque son inter. Son travail est plus obscur. Il évolue plutôt en retrait. Si Placzek à l'autorisation de monter, lui reste en arrière. Il utilise le marquage individuel quand nous sommes dominés et la défense de zone lorsque nous sommes plus à l'aise.
- **L'AILIER DROIT** (Lafranceschina) de par sa taille, son manque de poids et de résistance, nous le faisons jouer toujours très loin en pointe, de façon qu'il garde sa fraîcheur physique. C'est un attaquant-type, une flèche et un finisseur.
- **L'INTER DROIT** (Stiévenard) a besoin d'espace. Il joue un rôle prépondérant d'agent de liaison et d'organisateur au centre du terrain.
- **L'AVANT CENTRE** (Wisnieski) je l'ai placé au centre parce que là, il a plus d'espace pour évoluer. Son rôle est de désarticuler la défense adverse par des percées soudaines dont il a le secret : il court dans tous les sens, et l'adversaire ne sait pas où il doit l'attendre. Avant le départ d'Oudjani, il ébauchait pour les autres. Maintenant je lui ai mis dans la tête de « finir ». C'est un meneur d'attaque. Il est précis dynamique et se bat comme un lion. S'il fléchit, toute l'attaque s'en ressent.
- **L'INTER GAUCHE** (Harabasz ou Devlaminck) n'a rien d'autre à faire que de jouer son rôle d'inter très légèrement en avant toutefois. Je ne lui demande pas de revenir loin derrière.
- **L'AILIER GAUCHE** (Mortier ou Deloffre), doit être à la fois un soutien lorsque son inter est en pointe et un avant de pointe, un tireur.

M. HUS. — Qui n'a pas commis d'erreurs de recrutement ?

M. JEAN VANDEPUTTE (membre du Comité Directeur). — C'est souvent une obligation, pour éliminer les brebis galeuses.

M. MICHAUX. — Moi je me souviens que je n'aurais pas osé sortir après l'acquisition de Bieganski. Quant à Chiarelli, il nous a certes rendu des services, mais au point de vue moral, c'est autre chose.

M. CALONNE. — Chiarelli, c'était tout beau au début, puis, après, plus rien. Ce n'est pas de notre faute.

M. MICHAUX. — Nous avons voulu chercher toujours mieux. Nous nous sommes encore trompés avec Dereuddre, et pourtant, cette fois, tous les supporters nous avaient approuvés.

M. VANDEPUTTE. — Le public lensois nous

VOUS DEVEZ LE SAVOIR

- **SOWINSKI ET WISNIESKI** (ci-dessus) sont les deux anciens de l'équipe.
- **Seul, parmi les pros,** LAFRANCESCHINA n'est pas marié.
- **Les joueurs disposent** à LIEVIN d'un club-house : c'est une ancienne maternité.
- **Selon Jules BIGOT,** les programmes scolaires ne comportent pas assez de sport.
- **Les malheurs de PLACZEK** : étant jeune, un rouleau aratoire lui a déformé le visage. Ensuite, en allant jouer à LIBERCOURT, un mur s'est effondré sur lui.
- **BONVIN le chevronné** et MARGOTTIN le bleu sont toujours ensemble.
- **Chaque mardi,** Jules BIGOT fait la critique du match du dimanche. Le mercredi, réunion du Comité et projections de films de matches
- **A Noël,** les joueurs lensois offrent un cadeau à leurs dirigeants.
- **WISNIESKI reçoit** chaque jour un volumineux courrier.

Au second rang : CLEMENT, Eugène BIGOT, DEQUEANT, BIEGANSKI, Jules BIGOT (entraineur), BONVIN, POLONIA, CARLIER, PLACZEK, SOWINSKI.

Au premier rang : KOMINEK (transféré à Marseille), STIEVENARD, WISNIESKI, MARGOTTIN, LAFRANCESCHINA, HARABASZ, DEVLAEMINCK, DUVILLE.

LE RACING CLUB DE LENS

PHOTO ROBERT LEGROS

a même reproché d'avoir vendu certains joueurs qui pourtant ne faisaient pas d'étincelles.

● **Comment s'effectue le recrutement ?**

M. MICHAUX. — M. Hus, ancien président de la Commission des Jeunes, est chargé de rechercher les meilleurs cadets et juniors. Nous sommes d'ailleurs bien placés pour leur donner un emploi. Le recrutement est donc local. Mais il y a une contre-partie. Si cette méthode apparaît sage au point de vue financier, elle est en réalité onéreuse : si vous repérez un bon junior, vous l'entretenez pendant 5 ou 6 ans, il est militaire ensuite et lorsqu'il revient vous pouvez encore avoir des déconvenues sur sa valeur réelle.

M. HUS. — C'est aussi un gros souci pour l'entraîneur : les jeunes, il faut les former.

M. MICHAUX. — D'autre part, étant donné la réglementation actuelle, les clubs amateurs concurrents ont le droit — à l'encontre de ceux de Division I et II pros — de venir recruter où bon leur semble. Par exemple, Faucigny est venu à Avion avec des moyens « persuasifs » et il a « embarqué » 3 joueurs et toute leur famille.

M. VICTOR DEWALLY (secrétaire général). — Avion a perdu la bagatelle de 14 joueurs de cette façon.

M. HUS. — Il est tout de même paradoxal de constater que selon le réglement, les clubs professionnels n'ont droit de prendre qu'un joueur amateur la 1re année et 2 la seconde année, alors qu'un club amateur peut dépouiller un autre club amateur.

● **Combien avez-vous de supporters ?**

CALONNE. — 3.400, pas tous de Lens (350 environ dans la ville). Notre club de supporters a 30 ans d'existence. Les membres paient 2,50 NF par an.

M. VANDEPUTTE. — Les 3.400 membres sont répartis en 35 sections. Nous avons trois membres... à Paris, un à Alger et un à... Madagascar.

Des sections de supporters parrainent des joueurs. On organise des déplacements et les « fans » ont droit à une enceinte réservée au Stade Félix Bollaert.

M. JULES BIGOT. — Je suis particulièrement sensible à l'attitude des supporters : ils ne posent jamais de questions.

WISNIESKI LE POÈTE

LES DEUX ATOUTS M

Au charbon ! Wisnieski et Biéganski (photo ci-dessous), les deux interna-

Maryan, Bruno (6 mois) et Lucienne Wisnieski : le sourire d'une famille heureuse.

AITRES DU R. C. LENS

BIEGANSKI LE RÉALISTE

tionaux lensois, ont l'esprit d'équipe propre à tous les mineurs de fond.

LES EFFECTIFS

- 12 professionnels + 1 ex-pro (Sowinski) = 13.
  3 stagiaires.
  15 amateurs + 3 encore juniors.
  2 joueurs prêtés à Boulogne : Raspotnik et Grabowski.
- Viennent ensuite :
  - 1 équipe amateur B (12 joueurs)
  - 2 équipes juniors .. (24 joueurs)
  - 2 équipes cadets .. (24 joueurs)
  - 2 équipes minimes .. (24 joueurs)
- Ecole de football : 8 équipes scolaires disputent la Coupe Inter-Ecoles. Effectifs : 90 joueurs.

● **Que pensez-vous de la situation T.V.-Football ?**

M. HUS. — Je suis partisan de la retransmission d'un match, le lendemain en différé.

M. CUVELETTE (président adjoint). — Oui, mais à condition que cela en vaille la peine. Pour la propagande en faveur du football, que l'on nous présente les artistes du Real ou d'autres. Si c'est un match médiocre ou mauvais, c'est sans intérêt.

M. MICHAUX. — La T.V. ne peut rien nous apporter, c'est le football qui lui apporte quelque chose.

● **Avez-vous un vœu à formuler pour l'avenir ?**

M. HUS. — Oui : interrompre le championnat pendant un mois en hiver au moment des fêtes et des grands froids. En compensation, on pourrait jouer en été en nocturne ou même en semaine.

● **Mais au fait, Messieurs, où est donc le directeur sportif, M. Trannin ?**

M. HUS. — Il est en voyage, à la Martinique, et peut-être verrez-vous quelques joueurs noirs la saison prochaine dans cette équipe typiquement nordique.

Jacques (3 ans), Odette et Guillaume Biéganski : un trio qui n'engendre pas la mélancolie.

COUPE DU MONDE
FRANCE-BULGARIE
11 DÉCEMBRE A PARIS

FOOTBALL-MAGAZINE a réuni devant le Stade Levski les six joueurs du C.D.N.A. Sofia qui font partie de l'équipe nationale. De gauche à droite : Naidenov, Kolev, Panayotov,

LE FOOTBALL BU MARCHE AU PAS

SOFIA. — Une — deux, une — deux : le football bulgare marche au pas. Cela dure depuis cinq ou six ans, depuis que les meilleurs joueurs balkaniques se sont trouvés rassemblés à Sofia sous l'équipement du C.D.N.A., culotte et maillots blancs, comme au Real Madrid.

Mais s'il marche au pas, ce football bulgare dressé sur la route chilienne des tricolores, il piétine aussi quelque peu, après avoir connu des moments de gloire. Et il se demande comment résoudre tous ces problèmes. Des problèmes qui sont nombreux, et qui ne sont pas sans rappeler nos problèmes à nous, Français.

Un séjour d'une semaine à Sofia m'a permis d'étudier la question de très près, d'interroger l'un et l'autre, de discuter longuement avec les acteurs (Kolev ou Manolov), ou avec les responsables (Ormandjiev et Bojkov). Et toutes ces conversations ont abouti à une conclusion : le match du 11 décembre contre la France à Paris contient toutes les appréhensions, toutes les craintes en même temps que tous les espoirs. C'est un virage dangereux qui représentera un peu un quitte ou double pour le football bulgare.

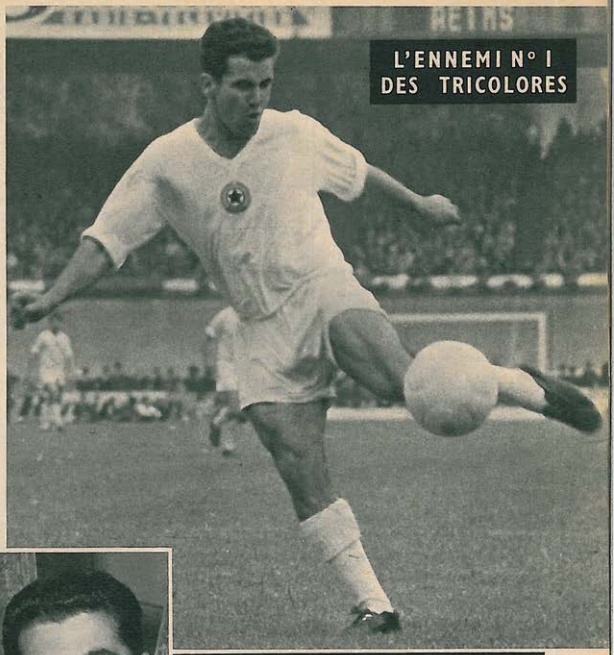
Kovatchev, Manolov, Yakimov.

LGARE

UN REPORTAGE DE J.-PH. RETHACKER ET JACQUES BOISLÈME

C. D. N. A. : un petit Honved.

Les Bulgares ont été marqués, c'est certain, par l'exemple hongrois. A partir de 1954, ils ont cherché à imiter leurs voisins magyars. Ils se sont dit que pour obtenir des résultats internationaux, il leur fallait bâtir une équipe à partir des meilleurs



L'ENNEMI N° 1 DES TRICOLORES

LA CLASSE DE KOLEV atout numéro un d'une équipe prête à tout pour gagner sa place au Chili.

LE SOURIRE DE KOLEV rassure le football bulgare.

JULIAN KOLEV (4 ans) est le plus grand admirateur de son père.

FOOTBALL BULGARE

joueurs dont ils disposaient. Ces joueurs devaient vivre et évoluer ensemble pendant des années. Ainsi naquit le C.D.N.A., réplique fidèle de l'inoubliable Honved.

C.D.N.A. : ce sont les initiales du Centralen dom Narodnata Armia, c'est-à-dire du club sportif central de l'armée.

Il est évident que l'armée représente pour le football un instrument très utile. Les meilleurs jeunes footballeurs de Sofia ou de la province y sont attirés par les obligations du service militaire, effectué entre l'âge de 18 et 20 ans. Qu'un garçon doué soit appelé sous les drapeaux et il devient automatiquement propriété presque exclusive de l'armée, donc du C.D.N.A. Ainsi ont été « transférés » des hommes comme Naidenov, Panayotov, Manolov, Kovatchev, Rakarov, Iliev, Kolev ou Yakimov. La grande majorité d'entre eux y est restée. Pourquoi ? Parce que les avantages y étaient importants : avantages techniques d'abord, avantages matériels, conditions de vie et d'entraînement ensuite, avantages d'avenir, enfin. Sont-ils militaires ? Oui, dans la mesure où ils sont payés mensuellement par l'armée ou par l'Etat selon la hiérarchie ou le grade qui correspond. Ainsi Kolev et Manolov touchent-ils le salaire d'un capitaine (1.500 levas par mois, soit près de 80.000 frs) tandis que Panayotov et Kovatchev sont lieutenants, Naidenov sous-lieutenant, et le jeune Yakimov simple deuxième classe.

Sont-ils alors des amateurs moraux ? Non pas, car s'ils ne portent ni uniforme ni le fusil, tous les joueurs du C.D.N.A. sont instructeurs ou moniteurs d'éducation physique dans les diverses unités de l'armée bulgare.

Ainsi le football est-il quand même leur gagne-pain. Cette véritable sélection effectuée à la base a permis, bien sûr, au C.D.N.A. de rafler tous les titres depuis dix ans. C'est sans doute l'une des seules équipes de club au monde qui n'ait pas perdu son titre national depuis cette époque. Et bien entendu, on retrouve dans l'équipe nationale une grande majorité d'éléments du C.D.N.A., en moyenne 6 ou 7.

En un mot, répétons-le, il s'agit ni plus ni moins d'une copie conforme de l'expérience magyare réalisée avec Honved, source de la grande équipe de Hongrie. Mais chaque médaille à son revers, fut-elle d'or, d'argent ou de bronze olympique.

Les Bulgares avaient été troisième du tournoi de football de Melbourne en 1956, après avoir failli éliminer l'U.R.S.S., le vainqueur final.

Comme les Hongrois leur modèle, les Bulgares ont vieilli, et en prenant de l'âge, se sont peut-être embourgeoisés techniquement et moralement. Phénomène auquel personne ne peut échapper, et comme on sait, tout athlète qui s'embourgeoise perd de sa valeur. Ce fut d'abord le Tournoi Olympique de Rome, où l'équipe nationale, privée de Kolev, blessé à la cheville peu de semaines auparavant, fit match nul avec les Yougoslaves (champions olympiques) et ne disparut qu'après tirage au sort.

Ce fut ensuite et surtout, la Coupe d'Europe des Clubs dont le C.D.N.A. vient de quitter la chaîne, tout penaud, après un peu glorieux match nul à Sofia (1-1), devant les Suédois de Malmoë. Ces derniers ayant remporté au match aller, par 1 à 0, leur qualification. Cet échec a terriblement marqué les footballeurs bulgares et leur entourage. Dans toutes les conversations que nous avons eues ici, je l'ai pressenti. Boskov, le meilleur footballeur bulgare de tous les temps me le disait, lui qui est devenu à la fois l'adjoint de Milev, l'entraîneur du C.D.N.A. et de Garmandiev l'entraîneur national :

« Nous comptions beaucoup sur la Coupe d'Europe pour redorer notre blason et pour retrouver notre équilibre. Malheureusement, c'est elle qui a accentué nos malheurs. Mais après tout, elle nous permettra, peut-être, de faire un utile examen de conscience, de voir nos erreurs et de les réparer. »

Quelles sont donc ces erreurs et ces faiblesses ?

Les faiblesses physiques.

Tout d'abord le vieillissement des vedettes. C'est Boskov qui le dit lui-même :

« Nous arrivons, comme chez vous en France d'ailleurs, je crois, à une période de transition. Nos meilleurs joueurs ont 28, 29 ou 30 ans. Ils commencent à être usés, mais les jeunes — qui promettent d'ailleurs beaucoup — : Yakimov ou Sokolov par exemple, ne sont pas encore mûrs. Ils manquent d'expérience internationale, et il faudra attendre encore 2 ou 3 ans pour qu'ils atteignent leur meilleur rendement. Mais des hommes comme Manolov ou Panayotov n'ont plus la fraîcheur et la vivacité de leurs 20 ans. »

Peut-être ont-ils joué trop de matches aussi depuis cinq ans : championnat, Coupe d'Europe, matches olympiques, internationaux ou amicaux. Ils n'ont guère pu prendre de repos et pour d'autres raisons, ils sont un peu dans le même cas que nos Rémois.

LES ADVERSAIRES DE LA FRANCE

Les onze adversaires de la France, le 11 décembre, au Parc des Princes, seront sans doute choisis parmi les 16 présélectionnés suivants :

Gardiens : Naidenov (C.D.N.A. Sofia), Iliev (Mineurs de Dimitrovo); arrières : Kirtchev (Spartak de Varna), Malonov (C.D.N.A. Sofia), Dimitrov (Locomotiv), Vassilev (Mineurs de Dimitrovo) ; demis : Largov (Slavia), Kovatchev (C.D.N.A. Sofia), Dimov (Spartak de Plovdiv); avants : Diev (Spartak de Plovdiv), Sokolov (Levski), Ababiev (Leski), Panayotov (C.D.N.A. Sofia), Yakimov (C.D.N.A. Sofia), Kolev (C.D.N.A. Sofia), Iliev (Motev de Plovdiv).

Les faiblesses techniques.

2° Ici un nom revient constamment aux lèvres C'est celui de Kolev, le petit attaquant bulgare et le meilleur footballeur de son pays. Il aurait pu faire une brillante carrière dans n'importe quelle grande équipe européenne. Sa technique et sa vivacité, son style très latin, son inconstance aussi, ne sont pas sans nous rappeler le cas de Roger Piantoni. Kolev aurait pu rejoindre l'olympe du football mondial, mais il ne l'a pas fait et aujourd'hui, il doit se contenter d'être la grande vedette locale nationale. A ce jeu-là on se brûle les ailes.

Devant le marquage impitoyable dont-il est l'objet, Kolev a fini par s'user. Il ne se bat plus avec le même enthousiasme. Il se contente de faire étinceler sa technique étonnante du dribble et du contre-pied, mais il complique son jeu et n'est pas assez un équipier, bien qu'il demeure toujours un capitaine. C'est pourtant sur lui que pèse la responsabilité des récents échecs bulgares. C'est sur lui aussi que repose le sort futur du C.D.N.A. et de l'équipe nationale.

Contre Malmoe, Kolev donna le ton comme il le fait toujours. Il compta trop sur sa seule valeur pour renverser la situation, et il endormit inconsciemment ses partenaires, qui continuèrent à dominer outrageusement un adversaire évidemment très prudent. Et à trop dominer on finit par être victime d'une contre-attaque. C'est ce qui arriva.

Voilà les principales raisons pour lesquelles le C.D.N.A., et partant, le football bulgare, piétine quelque peu depuis un certain temps. Comment les responsables vont-ils résoudre tous ces problèmes, avant la date fatidique du 11 décembre ?

On ne peut pas dire qu'ils auront négligé la question :

1° Les deux journées de championnat qui devaient avoir lieu avant France-Bulgarie ont été reportées. Le championnat bulgare est scindé en deux, en raison de l'hiver, trop rigoureux ici.

C'est actuellement la fin des matches aller, à l'issue desquels C.D.N.A. avec un match en moins, il est vrai, est devancé par son grand rival Levski, le club le plus populaire du pays. L'épreuve ne reprendra qu'en mars prochain.

2° Deux matches internationaux contre l'Allemagne et la Turquie ont servi de préparation.

3° Des stages de concentration et de mises au point ont permis aux responsables bulgares de réunir tous leurs sélectionnés presque sans interruption depuis le 17 novembre.

Ainsi les Bulgares auront-ils eu le temps de se reposer, de se préparer et de repenser leurs problèmes :

« Nous avons toujours réussi d'excellents matches contre la France, rappelle Boskov, mais néanmoins nous nous sommes présentés dans des conditions assez mauvaises. En 1957, nous avions bénéficié de votre méconnaissance du football bulgare. Peut-être nous aviez-vous alors sous-estimés ? En 1959, ici à Sofia, nos joueurs avaient joué dans une ambiance particulière, car c'était le Cinquantenaire de la Fédération Bulgare. Et cela conférait à leur tâche un côté très solennel qui les surexcita. Mais cette fois ? Cette fois, vous nous connaissez, vous avez peur de nous, vous savez que de ce match dépend votre voyage au Chili. Vous êtes, vous aussi, en pleine crise. Alors ? Alors, tout cela ne me réjouit guère. »

Les Tricolores sont en tout cas prévenus. Il leur faudra affronter une équipe très athlétique en défense et très vive, très subtile en attaque. Mais surtout, il faudra livrer bataille dans le plus dur des combats. Car, sans être des footballeurs en uniforme, Yvan Kolev et les Bulgares — qu'ils soient ou non du C.D.N.A. — sont de terribles combattants.

LE FOOTBALL BULGARE DE A à Z

Le football bulgare compte 182.000 licenciés, pour 7 millions et demi d'habitants.

● Le championnat de Division I comporte 14 équipes dont 6 de Sofia. Les principales sont : C.D.N.A. Sofia, Levski, Slavia, Spartak de Plovdiv, Botev de Plovdiv, Mineurs de Dimitrovo. Ce championnat se divise en deux parties en raison du climat rigoureux : le championnat d'hiver qui se déroule d'août à décembre avec les matches aller, et le championnat de printemps pour les matches retour de mars à juin.

● Le C.D.N.A. Sofia est champion national depuis dix ans. Il est, avec le Real Madrid le recordman de la participation à la Coupe d'Europe, puisqu'il a joué cinq fois. Sa meilleure performance : l'année dernière contre Barcelone (2-2 à Sofia, 2-6 à Barcelone).

● Le plus grand stade de Bulgarie est le stade de Sofia (Stade Levski) qui peut recevoir 55.000 spectateurs et qui sera agrandi prochainement, et porté à 100.000.

● Le recordman de la sélection bulgare est Boskov qui a porté 53 fois les couleurs de l'équipe nationale.

● Les premiers clubs de football bulgare ont été créés il y a 51 ans (vers 1910) à Sofia et à Varna sur les bords de la Mer Noire.

UNE PERSONNALITÉ ÉTONNANTE DU FOOTBALL INTERNATIONAL

VIDINIC...

LE PLUS GRAND GARDIEN D'EUROPE

C'EST le plus grand gardien de but d'Europe, par la taille (1 m. 97) et par la classe, ou presque.

Les Parisiens le connaissent bien. Il a fait sensation en juillet dernier, lors du Tournoi final de la Coupe d'Europe des Nations. Directement opposé à l'extraordinaire Yachine, il a parfaitement soutenu la comparaison.

Depuis, Blagoje Vidinic a repris sa place dans les buts de Radnicki de Belgrade. Il a repris également ses activités « hors football » qui sont très nombreuses. En effet, si Vidinic n'est pas un gardien comme les autres, c'est aussi un homme qui a une personnalité assez exceptionnelle.

Vidinic a une passion : le chant. Il ne se contente pas d'être un fidèle spectateur de l'Opéra de Belgrade, il travaille sa voix avec le célèbre ténor Gligorievic, qui le croit capable de faire une très bonne carrière. Vidinic s'est d'ailleurs déjà présenté au public une trentaine de fois, au cours de galas, où il a obtenu beaucoup de succès, en interprétant les classiques chansons Napolitaines.

Vidinic sera donc peut-être ténor, mais il voudrait aussi devenir homme de lettres. Il a déjà écrit un conte qu'il refuse de faire publier, malgré les conseils de ses amis. Il a aussi écrit une comédie : « Le Chat Noir », inspiré par le voyage de la chienne Laika dans l'univers. Son œuvre vient d'être acceptée par la scène expérimentale de Skoplje. Elle sera présentée cet hiver au public.

Tel est Vidinic, gardien de classe internationale, véritable successeur de Beara, artiste, écrivain, qui à 26 ans, a un brillant avenir devant lui.

PETER STEVCIC.

Vidinic et son professeur de chant, le ténor Gligorigevic.

TÉNOR ET...

Une voix déjà très appréciée

ÉCRIVAIN

Un talent d'écrivain qui commence à s'exprimer brillamment.

VARSOVIE

VOICI L'ÉQUIPE DE FRANCE DES POLONAIS D'ORIGINE

VARSOVIE. — Selon « Tygodnik Polski », il y a actuellement plus de cent joueurs d'origine polonaise dans les équipes françaises autorisées à utiliser des professionnels, c'est-à-dire près de 20 % des effectifs.

« Tygodnik Polski » a relevé — avec leur orthographe exacte — l'élite franco-polonaise du football professionnel, en formant l'équipe de France que les Polonais eussent aimé voir il y a deux mois à Varsovie.

REIMS : Kopaczewki, Glowacki, Rodzik, Siatka.
NIMES : Roszak.
MONACO : Ludwikowski, Nowak, Szkudlapski.
RENNES : Ziemczak, Dombek.
STADE FRANÇAIS : Stakowski, Stasiak.
TOULOUSE : Czerwonka, Brych, Sedek.
SEDAN : Polak, Sinakowski, Wira, Bach, Freszak, Stamm.
VALENCIENNES : Kociak. Bielicki, Markiewicz, Makowski, Cisowski.
LE HAVRE : Waloryszek, Koos, Marozny, Zbierski.
TROYES : Stopyra, Curyl, Lipiec.
ANGERS : Kowalski, Bruey.
ROUEN : Zbroja, Druda, Sparza, Krysiak.
GRENOBLE : Lewandowicz, Ratajski.
NANCY : Brzezniak, Adamczyk, Grochulski, Walentek, Templin, Biernat.
LIMOGES : Kowalkowski, Kot, Majerowicz.
LYON : Grobarczyk.
RACING : Czekaj.
SAINT-ETIENNE : R. Tylinski. M. Tylinski, Paszko, Mitoraj, Szczenaniak, Polny, Oleksiak.
LENS : M. Wisnieswki, Sowinski, Bieganski, Piaczek, Budzinski, Harabasz, Tomczak, St. Wisnieswki, Gorczewski, Wabinski, Moskala, Malecki.
BOULOGNE : Piatek, Walter, Pawelozek, Raspotnik, Gancarczyk, Grabowski, Kuba, Halberda.
CHERBOURG : Klemenczak, Zaniewski, Szymon.
FORBACH : Konrady, Walinski, Owczarczak, Wesolek, Wieczorek, Zinkiewicz.
NANTES : Bachorz, Wozniesczko, Mnich.
LILLE : Walczak, Konieczka, Stakowiak.
METZ : J. Zwunka, L. Zwunka, J. Zroja, Pryslak, Bobnowski.
MARSEILLE : Misziaszek.
SOCHAUX : Borowski, Lesniak, Skiba.
AIX : Gawryszek.
BESANÇON : Gutewicz.
C.A. PARIS : Swoboda, Halberda.
STRASBOURG : Nowotarski, Kozakiewicz, Kaczmarek.
ALES : Rajczak.

Ainsi, seul Nice, en première division, n'a pas son « Polonais »...

LE MUSÉE DU FOOTBALL EST A HITCHIN

LONDRES. — Le football a aussi son musée. Celui-ci se trouve au siège du club des supporters d'Hitchin Town, un club membre de l'Athenian League.

Dans des vitrines, installées avec beaucoup de goût, se trouvent environ 600 objets qui racontent l'histoire du football depuis 150 ans.

C'est Vic Wayling, le secrétaire du club des supporters, qui commença cette collection en 1952 : « Hitchin, dit-il, est un des plus vieux clubs du monde. En recherchant son origine, j'ai eu l'idée de créer ce musée ».

Dans ce musée, se trouvent toutes sortes d'objets : le chèque de 20.000 livres qui permit à Chelsea d'acheter à Nottingham-County son avant centre international Tommy Lawton en 1949, les premières paires de chaussures de football de Stanley Matthews, le plâtre que le gardien de but Bert Trautmann dut porter après s'être cassé le nez au cours de la finale de la Coupe d'Angleterre 1956 notamment.

RECORD DE BLESSÉS A RIO

RIO. — Le championnat de Rio, qui se terminera vraisemblablement par un nouveau succès de Fluminense, le tenant du titre, s'est disputé dans la plus grande confusion. En effet, un nouveau règlement a permis aux clubs la substitution, jusqu'à la 45e minute de jeu, de tout joueur blessé. Or, il n'y a jamais eu autant de footballeurs blessés que cette année dans le championnat !

LA SUÈDE EST FIÈRE DE SES 52 A

STOCKHOLM. — Quelle est la meilleure équipe nationale européenne de l'année ? L'U.R.S.S., victorieuse de la Coupe des Nations, cet été à Paris ? La Yougoslavie, qui a remporté le Tournoi Olympique ? Ou bien la Suède, qui a réalisé l'exploit de remporter cinq victoires (Eire, Finlande, Belgique, Danemark et France) sans concéder un seul but ?

A l'heure des bilans, chacun de ces trois candidats aura ses partisans. La Suède, en attendant, peut se considérer comme le meilleur représentant de l'Europe Occidentale.

Le football suédois, qui a rencontré 38 nations différentes et disputé 378 matches en 52 ans, est un des rares à avoir réalisé plus de mille buts sur la scène internationale, comme l'indique son remarquable palmarès :

	J	G	N	P	P-C
Allemagne	19	10	3	6	38-33
Angleterre	10	2	1	7	13-45
Argentine	1	1	0	0	3-2
Autriche	15	5	2	8	29-33
Belgique	10	4	1	5	27-18
Brésil	3	0	0	3	5-16
Corée	1	1	0	0	12-0
Cuba	1	1	0	0	8-0
Danemark	61	27	10	24	126-124
Ecosse	2	2	0	0	5-2
Egypte	2	2	0	0	10-0
Eire	4	3	0	1	9-5
Espagne	4	1	2	1	6-5
Esthonie	12	11	1	0	46-13
Etats-Unis	1	0	0	1	2-3
Finlande	52	42	6	4	217-73
France	5	3	0	2	3-4
Grèce	1	1	0	0	9-0
Hollande	14	5	2	7	35-28
Hongrie	23	4	6	13	45-66
Islande	2	1	0	1	6-6
Italie	6	2	3	1	12-10
Japon	1	0	0	1	2-3
Yougoslavie	3	1	0	2	5-5
Lettonie	11	7	3	1	48-9
Lithuanie	3	3	0	0	17-1
Mexique	1	1	0	0	3-0
Norvège	66	38	12	16	199-101
Paraguay	1	0	1	0	2-2
Pays de Galles	1	0	1	0	0-0
Pologne	11	5	1	5	28-24
Portugal	2	2	0	0	8-2
Roumanie	4	3	1	0	15-4
Suisse	12	5	1	6	24-23
Tchécoslova.	5	0	2	3	8-16

FLAMENGO EN FAILLITE

RIO. — Flamengo de Rio, un des plus célèbres clubs brésiliens, va peut-être disparaître. Flamengo, en effet, doit payer avant la fin de l'année 130 millions de cruzeiros (4 millions de NF), sous peine de poursuites et de mise en liquidation. Les banques lui refusent un prêt, car l'immeuble qui lui appartient est hypothéqué de bas en haut. Seul un généreux mécène peut sauver le fameux club « rouge et noir » de la faillite. Mais le trouvera-t-il ?

ARSENAL PILIER DE LA DIVISION I

LONDRES. — Six clubs, depuis la fin de la guerre, figurent régulièrement dans la première division du championnat d'Angleterre : Blackpool, Manchester United, Bolton Wanderers, Chelsea, Arsenal et Wolverhampton. Arsenal joue en première division depuis 1919, Chelsea depuis 1930, Wolverhampton depuis 1932, Bolton depuis 1935, Blackpool depuis 1937 et Manchester United depuis 1938.

Voici comment les Suisses ont annoncé le match de championnat entre le Servette de Genève et La Chaux de Fonds.

LE NUMÉRO 1 ALLEMAND

Cet homme souriant et porteur d'un trophée imposant, c'est Uwe Seeler avant centre de l'équipe d'Allemagne et du Hambourg S.V. terreur de la Coupe d'Europe. Seeler a été sacré footballeur allemand n° 1 pour 1960, à la suite d'un referendum auprès des journalistes spécialisés.

LES CLUBS LATINS DOMINENT L'EUROPE

Avec la fin de l'année arrivent les bilans. Et, évidemment, la question que l'on se pose est toujours la même : « Quel est le pays en Europe, où, l'on pratique le meilleur football ? ».

Le club étant de plus en plus le meilleur représentant d'un football national, il est peut-être plus juste d'établir un classement à partir de la Coupe d'Europe des Clubs champions, qui se dispute depuis 1955.

Ce classement européen, qui tient compte de toutes les rencontres disputées jusqu'ici dans cette épreuve — à l'exception, évidemment, de celle en cours — est très flatteur pour les Français :

	M	G	N	P	%
1. Espagne	67	44	9	14	74,62
2. France	32	18	4	10	62,48
3. Italie	29	14	7	8	60,34
4. Allemagne	26	11	7	8	57.76
5. Tchécoslovaquie	14	7	2	5	57,13
6. Angleterre	24	11	5	8	56,24
7. Yougoslavie	20	8	6	6	55
8. Hongrie	20	8	5	7	52,50
9. Ecosse	24	11	2	11	50
10. Allemagne Est	15	5	4	6	46,66
11. Turquie	9	3	2	4	44,44
12. Suisse	17	5	5	7	44,11
13. Autriche	22	7	5	10	43,16
14. Bulgarie	11	4	1	6	40.90
15. Hollande	16	6	1	9	40,62
etc...					

Ce classement appelle ces quatre remarques :

1° L'Espagne, grâce au Real de Madrid, domine de très loin le football européen, depuis cinq ans.

2° La France doit beaucoup au Stade de Reims.

3° La Yougoslavie et la Hongrie ne possèdent plus des équipes de la valeur de Honved et de l'Etoile Rouge.

4° Les Latins, lorsqu'il s'agit de clubs, sont supérieurs aux Européens de l'Est, alors que ces derniers dominent leurs rivaux avec leurs équipes nationales.

S DE FOOTBALL

Turquie	2	1	0	1	3-2
U.R.S.S.	5	2	1	2	8-16
Uruguay	1	0	0	1	2-3
	378	196	60	122	1038-697

Le dernier adversaire de l'équipe de France — qui a remporté contre les Tricolores trois victoires par 1 à 0, contre deux à ceux-ci par 2 à 0 — n'a qu'une tache à son palmarès : la défaite que lui infligèrent les Etats-Unis, à Stockholm même, le 20 août 1916...

Malheureusement, pour les Suédois, depuis 44 ans, ils n'ont pas encore trouvé l'occasion de prendre leur revanche.

TORPEDO

ANTI-COUPE D'EUROPE

MOSCOU. — « Torpedo de Moscou, le nouveau champion de l'U.R.S.S., ne disputera pas, la saison prochaine, la Coupe d'Europe des Clubs champions.

« Tant que les équipes de clubs de certains pays occidentaux seront formées avec des étrangers, nous nous refuserons à participer à cette épreuve... » déclare-t-on au siège de la fédération soviétique.

LES YOUNG BOYS RENIENT LEUR NOM

BERNE.— Albert Sing, l'entraîneur allemand des Youngs Boys de Berne, est très critiqué après les éliminations de son club de la Coupe d'Europe par Hambourg, et de la Coupe de Suisse par Bienne. On lui reproche, en effet, de se priver de certains de ses internationaux pour donner leur chance aux jeunes : « Il faut savoir s'il vaut mieux préparer l'avenir ou ne songer qu'au présent », réplique-t-il à ses détracteurs. Son objectif, en effet, est de préparer la Coupe d'Europe 1961-62 en gagnant le championnat de Suisse avec une équipe renouvelée.

KOCSIS ET CSIBOR DANS L'ÉQUIPE D'ESPAGNE

MADRID. — La Fédération espagnole, à la suite des défaites subies par son équipe nationale en Angleterre (4-2) et en Autriche (3-0), envisage très sérieusement d'utiliser les Hongrois naturalisés Puskas, Kocsis et Czibor pour ses prochains matches du championnat du monde, qui l'opposeront au Pays de Galles et au vainqueur du groupe africain.

FOOTBALL-FLASH

RIO. - Le médecin de Flamengo vient d'interdire à ses joueurs l'usage des chaussures à pointes fines : "Elles déforment le pied et diminuent le rendement du footballeur" estime-t-il.

BUENOS AIRES. - Bocca Juniors a décidé de devenir un club à expression brésilienne. Après avoir engagé le demi centre Edson (Palmeiras, de Sao Paulo) et l'avant centre Paulinho (Botafogo, de Rio) il vient d'offrir un contrat de 150.000 NF à Orlando, le demi gauche de Vasco de Gama et de l'équipe brésilienne championne du monde 1958.

NEW YORK. - Grace de Monaco vaudra aux joueurs de Monaco le droit de faire un beau voyage. Les dirigeants du tournoi de New York ont, en effet, décidé d'inviter l'équipe du prince Rainier à leur prochaine compétition, à laquelle participeront cette fois 16 clubs au lieu de 12.

COLCHESTER. - Les supporters de Colchester ont offert, en 25 ans, à leur club, une somme de 100.000 livres, soit environ 1.400.000 NF. Ce qui constitue, vraisemblablement, une sorte de record du monde.

SYDNEY. - Léopold Baumgartner, qui fut international autrichien avant de quitter en 1957 l'Austria de Vienne pour l'Austria de Sydney, vient d'être élu, par les critiques australiens, "Monsieur Football 1960".

ACCRA. - En échange de la visite que vient de faire au Ghana, Dynamo de Moscou, l'équipe du "Football Club Black Star Boys", championne du Ghana, se rendra en Union Soviétique en 1961.

JOHN SINCLAIR

nouvelle coqueluche écossaise

GLASGOW.— John Sinclair, l'avant centre de 18 ans du Scalloway F.C., a reçu, de la Scottish Association, une plaquette commémorant les huit buts qu'il a marqués au cours d'un match de championnat. Il a également reçu des offres somptueuses des grands clubs de Glasgow et d'Edimbourg. Il est déjà question d'un transfert de l'ordre de 15.000 livres ce qui est absolument extraordinaire étant donné que John Sinclair n'a jamais fait ses preuves contre des professionnels.

UN GRAND REFERENDUM DE Football MAGAZINE

DÉSIGNEZ VOUS-MÊME LE FOOTBALLEUR FRANÇAIS N° 1 DE L'ANNÉE

Gardiens : **COLONNA** (Reims)
TAILLANDIER (R.C. Paris)

Arrières : **WENDLING** (Reims)
KAELBEL (Monaco)
MARCHE (R.C. Paris)
HERBIN (St-Etienne)
JONQUET (Strasbourg)
CHORDA (Nice)

Demis : **FERRIER** (St-Etienne)
MARCEL (R.C. Paris)

Avants : **WISNIESKI** (Lens)
UJLAKI (R.C. Paris)
KOPA (Reims)
PIANTONI (Reims)
VINCENT (Reims)
MULLER (Reims)
HEUTTE (R.C. Paris)
GUILLAS (St-Etienne)
RAHIS (Nimes)
DOUIS (Le Havre)

DE même que **France-Football** designe chaque saison le footballeur européen n° 1 de l'année, en consultant les spécialistes de l'Europe entière, de même **Football-Magazine** a décidé de désigner le footballeur Français n° 1 de l'année.

Nous avons dû choisir d'une façon qui paraîtra peut-être arbitraire, mais sur des bases solides (sélection en équipe de France, performances du club, personnalité propre), les vingt joueurs capables de concourir pour ce titre.

De grands noms sont absents de cette liste pour des raisons fort différentes. Par exemple : Fontaine parce qu'il a été blessé et indisponible pendant huit mois, Grillet parce qu'après une saison 59-60 éclatante, il a disparu pour des raisons personnelles, Lerond pour blessure, Lamia pour un match catastrophique, Van Sam et Sauvage parce qu'ils se sont trouvés de longues semaines en Algérie avec leurs camarades du contingent.

Pour participer à ce référendum, il suffit de désigner trois de ces vingt joueurs et de les classer par ordre de préférence.

Les réponses doivent être adressées à : « FOOTBALL-MAGAZINE », REFERENDUM, 10, faubourg Montmartre, Paris - 9e, AVANT le 10 DECEMBRE, dernier délai.

Les lecteurs qui auront désigné les trois joueurs dans l'ordre, recevront une photo dédicacée du lauréat.

GARDIENS

DOMINIQUE COLONNA (Reims). Quatre sélections. Eternel malchanceux du football français. Champion avec Reims, reste grâce à ses indéniables qualités et son expérience, l'un de nos meilleurs gardiens. Devrait surmonter l'éclipse qu'il connaît actuellement.

JEAN TAILLANDIER (R.C. Paris). Trois sélections. A réussi la gageure, la saison dernière, de jouer plus de matches internationaux que de matches de championnat. Libéré en juillet s'affirme depuis dans les rangs du R.C. Paris comme le gardien français n° 1.

ARRIERES

JEAN WENDLING (Reims). Onze sélections. A trouvé la consécration à Reims. Champion de France, arrière droit n° 1 aux classements F.F. A fait son meilleur match international contre l'Espagne où il jugula complètement Gento.

RAYMOND KAELBEL (Monaco). Six sélections. Sa combativité, sa hargne et son courage sont maintenant légendaires. Vainqueur de la Coupe de France avec Monaco dont il est le capitaine. Revient en forme après une éclipse due à la fatigue de la saison dernière.

ROGER MARCHE (R.C. Paris). Quatre sélections. A fait, lui aussi (à 36 ans), sa dernière saison internationale. Mais grâce à sa « jeunesse », son enthousiasme et son expérience, reste un excellent arrière de club. A marqué un but historique contre l'Espagne. Arrière gauche n° 1 aux classements F.F.

ROBERT HERBIN (Saint-Etienne). Une sélection. Militaire lui aussi, a fait une grande saison à Saint-Etienne. Deux matches remarquables contre Le Havre et Monaco en Coupe de France. Fut victime de sa jeunesse et de Lamia contre la Yougoslavie. Vraisemblablement le successeur de Jonquet.

ROBERT JONQUET (Strasbourg). Cinq sélections. A fait sa dernière saison internationale sans démériter. Champion de France avec Reims. Commence à Strasbourg une nouvelle carrière d'éducateur tout en restant l'un des meilleurs arrières centraux français.

ANDRE CHORDA (Nice). Deux sélections. Marche voit en lui son successeur. Après un grand match contre le Chili, n'aurait jamais quitté l'équipe de France sans un conflit entre l'Armée et la F.F.F. Fut le meilleur joueur niçois en Coupe d'Europe des Clubs.

DEMIS

RENE FERRIER (Saint-Etienne). Dix sélections. Finaliste de la Coupe de France avec Saint-Etienne, sacré demi gauche n° 1 par les classements F.F. Sa sobriété, sa régularité et sa robustesse en ont fait l'un des meilleurs demis français. Sera l'un des piliers de l'équipe nationale si celle-ci va au Chili.

JEAN-JACQUES MARCEL (R.C. Paris). Cinq sélections. Avait perdu à Toulon sa place en équipe de France. L'a retrouvée en venant au R.C. Paris. S'exprime pleinement cette saison, dans une équipe qui convient admirablement à son tempérament.

AVANTS

MARYAN WISNIESKI (Lens). Six sélections. A subi une très longue éclipse (blessures successives), maintenant oubliée. Meilleur atout de Lens en championnat. Pétri de classe, il a, à 23 ans, un long et brillant avenir international devant lui. Capable de gagner un match à lui seul.

JOSEPH UJLAKI (R.C. Paris). Sept sélections. Sa grande classe est incontestable : le R.C. Paris, leader du championnat, s'en est aperçu depuis longtemps. Ujlaki commence, cette saison, une seconde carrière internationale.

RAYMOND KOPA (Reims). Sept sélections. Son retour en France a donné à Reims le titre de champion de France, malgré une cheville en mauvais état. Vainqueur de l'Etoile d'Or aux classements France-Football. Reste, malgré tout, le chef de file du football français.

ROGER PIANTONI (Reims). Trois sélections. Feu follet et prince de l'inconstance. Célèbre par ses dribbles, ses contre-pieds et son tir fulgurant, reste trop souvent à l'état de promesse. Champion de France avec Reims, a beaucoup souffert d'une blessure au genou reçue contre la Bulgarie.

JEAN VINCENT (Reims). Douze sélections. Comme Kopa, titulaire indiscutable de l'équipe de Reims et de l'équipe de France. Champion de France, ailier gauche n° 1 aux classements F.F. A fait l'une de ses meilleures saisons et l'un de ses meilleurs matches contre l'Espagne.

LUCIEN MULLER (Reims). Neuf sélections. Comme son ami Wendling, a « éclaté » à Reims. Champion de France, inter droit n° 2 aux classements F.F. à une étoile du vainqueur. N'a pas encore trouvé son véritable poste, demi ou inter.

FRANÇOIS HEUTTE (R.C. Paris). Sept sélections. A réussi, plus ou moins brillamment, à mener de pair son service militaire et une saison internationale. Son meilleur match : contre l'Autriche à Colombes où il amena le but sensationnel de Fontaine. Actuellement diminué physiquement, capable du meilleur comme du pire.

ROLAND GUILLAS (Saint-Etienne). Quatre sélections. Surnommé le « petit Kopa », est apparu au firmament du football français. A souffert de jouer dans une équipe trop moyenne la saison dernière. S'exprime complètement depuis son arrivée à Saint-Etienne. Meilleur match : contre l'Espagne.

BERNARD RAHIS (Nimes). Deux sélections. Victime, lui aussi, des séquelles d'un accident au genou. Fer de lance d'une équipe nîmoise deuxième du championnat. A prouvé en équipe de France, contre l'Autriche notamment où il marqua un magnifique but, ses incontestables qualités.

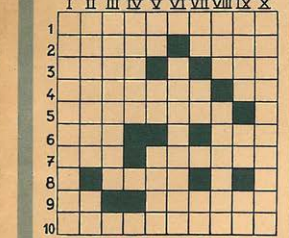
YVON DOUIS (Le Havre). Deux sélections. Sa classe est grande, son inconstance aussi. Bon technicien, clairvoyant, a fait du Havre un demi-finaliste de la Coupe de France. Son comportement irrégulier lui joue encore des tours.

UN DOCUMENT INDISPENSABLE

FOOTBALL 61 EN VENTE PARTOUT

NOS MOTS CROISES

HORIZONTALEMENT. — I. Ce buteur argentin est la nouvelle étoile de l'A.S. Rome. — II. Ce Belge marqua un but fameux à la France ; Jouait dans l'équipe de Suède de Coupe du Monde. — III. Tirés d'Hestroffer ; Possible gardien pour nos « poilus ». — IV. Cet Autrichien a compté un (saisissant) point commun avec Marche ; Refus britannique. — V. Stopvra peut prétendre l'avoir été à Bâle. — VI. Un Allemand ; Dans Bandera. — VII. Trois lettres de Westwood ; Fut un intraitable défenseur stadiste dans les années 50. — VIII. Brochet très recherché par les pêcheurs. — IX. Adverbe de lieu ; Faisait partie d'un escadron noir aujourd'hui dissous. — X. De Forbach à Besançon.



VERTICALEMENT. — 1. Un pur produit de l'école Domergue. — 2. S'est toujours refusé à n'être qu'un international B; Voyelle double. — 3. Heutte, Lerond et Lelong le sont. — 4. Dans un certain sens, anime l'attaque britannique. — 5. Lettres de Muller ; Réponse de Tétu ; Familier pour Strappe. — 6. Objectif pour le Red Star 61. — 7. Consonnes tirées de Wendling ; Dans Siatka ; Grandeur et décadence... en deux initiales. 8. L'arbitre la soulève parfois ; Ce que fit tel pédagogue. — 9. N'éclaire pas (encore) les matches en nocturne ; Note ; En Bollini. — 10. La présence du Racing en Coupe d'Europe en serait une.

DEUX MOTS = UN JOUEUR

Avec les lettres de chacun de ces mots, reconstituez le nom d'un footballeur.

1. STADE + FOIN = ...
2. ILLUSTRE + HIC = ...
3. BOUCLE + ROND = ...
4. GAUFRE + VUE = ...
5. GORGE + BOUDIN = ...
6. SOIE + ALU = ...
7. BLE + SITE = ...
8. FER + SAIN = ...

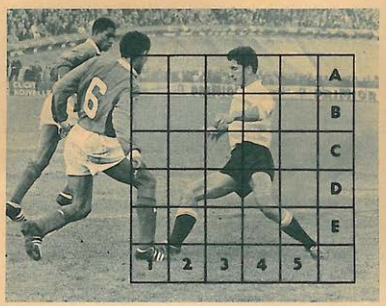
QUEL EST LEUR POINT COMMUN ?

Quel point commun existe-t-il entre :

1) Les lensois BIEGANSKI et PLACZEK, le rémois GLOVACKI et le strasbourgeois KACZMAREK.
2) Le limougeaud DELCAMPE et le parisien MARCHE.
3) L'angevin BOURRIGAULT et le rémois KOPA.
4) L'ancien international rennais CUISSARD et le sochalien GOUJON.
5) KOPA et TAILLANDIER.
6) Les entraîneurs PIBAROT, SNELLA et BIGOT.

CHERCHEZ L'INTRUS

Cette équipe du R.C. Paris a joué le premier match de championnat cette saison contre Le Havre. Il y a deux intrus sur cette photo, trouvez-les.



Sur cette photo, le ballon a disparu. Nous avons reconstitué une grille. Dans quelle case se trouvait le ballon ?

VRAI OU FAUX ?

DOMINIQUE COLONNA est le seul professionnel en activité formé en Corse.

- M. Dancausse a succédé au regretté M. Gambardella à la tête de la Ligue Nationale.
- L'équipe de France n'a jamais battu le Danemark.
- Sur coup franc aux dix-sept mètres, un joueur expédie la balle sur la barre, la reprend et marque. Le but est valable.
- Andersson (Marseille) détient le record absolu de buts marqués (38) en une seule saison de championnat.

SOLUTIONS DES JEUX

DEUX MOTS = UN JOUEUR

1. DI STEFANO (Real Madrid) ;
2. RUSTICHELLI (Reims) ;
3. BOURDONCLE (Nîmes) ;
4. FAUVERGUE (Sochaux) ;
5. DE BOURGOING (Nice) ;
6. LOISEAU (Limoges) ;
7. STIBILI (Grenoble) ;
8. SERAFIN (Nancy).

MOTS CROISES

HORIZONTALEMENT. — I. Monrabin. — II. Anoul ; Gren. — III. Retro ; Eon. — IV. Kominek ; No. — V. Indoptir. — VI. Un ; Dar. — VII. Wad ; Douet. — VIII. Spet. — IX. Ou ; Dodo. — X. Zimmermann.

VERTICALEMENT. — 1. Montmorillon. — 2. Antonio ; Ili. — 3. Retrouvé. — 4. Fluid (Toud). — 5. Bo ; Ra ; Ne. — 6. Dodo. — 7. Reporit. — 8. Ni ; Dédé. — 9. Néon ; Re ; LN. — 10. Innovation.

QUEL EST LEUR POINT COMMUN ?

1) Ils sont tous les quatre nés à Libercourt (Nord).
2) Le premier est né à Mohon, le second à Nabès.
3) Ils ont porté tous deux le maillot du S.C.O. d'Angers. Bourrigault est d'ailleurs parti de Bourg-Blanc.
4) La famille. Ils sont cousins.
5) Ils ont l'un et l'autre un homonyme : un pont.
6) Ils ont été internationaux militaires dans la même équipe.

PHOTO-GRILLE

Le ballon se trouvait dans la case D. 5.

CHERCHEZ L'INTRUS

Les deux intrus sont Uytal (à la place de Quittet) et Van Sam (à la place de Dussoyer).

VRAI OU FAUX

- **Faux.** Comu (Nice), Vetcheval (Montellier) et Marcilla (Montpellier) ont également été formés en Corse.
- **Faux.** Le prédécesseur de M. Gambardella fut Georges Bourguignat, qui avait succédé à M. Gambardella.
- **Vrai.** Les deux seules rencontres disputées pour le compte des J.O. de Londres, en 1908, ont vu les Danois battre les Français par 9 à 0 et 17 à 1 !
- **Vrai.** C'est seulement sur penalty qu'un tel but ne serait pas valable.
- **Vrai.** C'est exactement mais penalty (depuis 1953), mais avec seulement un total de 35 buts.

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE
présente
VERMOUTH
CARPANO
PUNT e MES
COGNAC
DENIS-
MOUNIÉ
PORTO RÉAL
VABÉ
VIN DOUX NATUREL

ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE
L'ÉTOILE D'OR
les classements de France Football